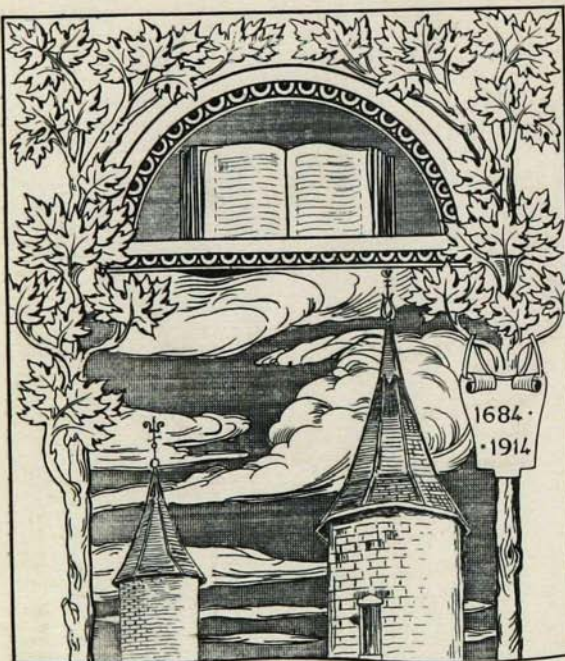



843.912
H489Yd
1925

L.-J. DALBIS

LE BOUCLIER

Canadien-Français



 BIBLIOTHEQUE 
SAINT-SULPICE MONTREAL



LE BOUCLIER
CANADIEN-FRANÇAIS

67598

Il a été tiré de cet ouvrage:

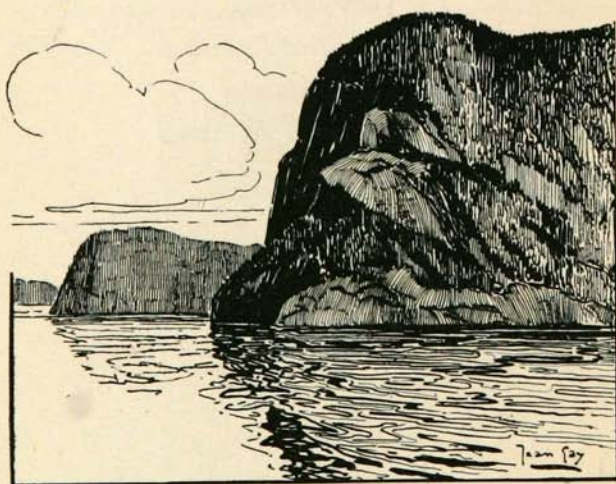
25 exemplaires marqués de A à Z (hors commerce).

175 exemplaires numérotés de 26 à 200 sur un papier suède
teinté.



(Tous droits réservés, Ottawa, 1925)

A ceux qui
sur la terre d'Amérique
ont maintenu
le doux parler de France



CAP ÉTERNITÉ ET CAP TRINITÉ

L.-J. DALBIS

LE BOUCLIER

Canadien-français



Montréal

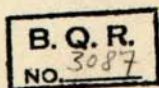
C. DÉOM

251, rue Ste-Catherine Est

1925

UNIVERSITY OF TORONTO
JAN 18 1942

PQ
2615
E35M32
D3
51



LES idées exprimées dans ce volume ont déjà été développées dans une série d'articles et de conférences. Les articles ont paru dans la "Revue de l'Alliance Française" de Paris, le journal "l'Eclair", la "Revue Trimestrielle Canadienne", le "Soleil", "l'Événement" et "le Terroir". Les conférences commencées pendant l'automne 1922 ont été données sous le haut patronage de l'Alliance Française, au Canada, aux États-Unis, en Pologne, en Tchéco-Slovaquie, en Belgique et en France.

Les nombres en indices correspondent aux pages des volumes de Maria Chapdeleine (édition de Bernard Grasset) et de Colette Baudoche (édition Nelson).

I

LE BOUCLIER

Canadien-français



ARMES DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

QUI VIVE ? NOUVELLE-FRANCE.

Depuis 1524 époque lointaine où l'envoyé de François 1er jalonna de croix et de lis les côtes de la Nouvelle-France, jusqu'en 1763 date fatale où le traité de Paris donne comme maître à la Nouvelle-France celui de la Nouvelle-Angleterre, la France avec des fortunes diverses tente de s'établir dans l'Amérique du Nord.

Pendant plus de deux siècles, ses missionnaires,

ses pionniers, ses colons et ses soldats pénètrent au cœur du pays. On les trouve aux points stratégiques à l'origine des grands établissements, et les villes américaines qui s'enorgueillissent aujourd'hui d'une population de plusieurs millions de citoyens eurent souvent pour point de départ un poste français.

En 1755, la puissance de la France est à son apogée. Des glaces mouvantes de l'Hudson aux forêts luxuriantes de la Louisiane, des rives écumantes de l'Atlantique aux crêtes neigeuses des Montagnes Rocheuses, la terre est française: seule la bande comprise entre les Alleghanys et l'Océan contient les Anglais impatients d'avancer vers l'Ouest. Huit ans plus tard, le rêve d'épopée finit en tragédie. Sur les immenses territoires de ce qui fut la Nouvelle-France, le drapeau fleurdelysé d'or a disparu. L'Anglais a franchi la montagne et atteint le Mississipi, de sorte que l'immense plaine de la Louisiane, malgré ses millions de kilomètres et son incomparable fleuve, apparaît quelques années plus tard comme un fruit détaché, destiné à périr, qu'on peut vendre sans dommage.

Le temps, semeur d'oubli, a passé. Que reste-il du poste français qui, perdu dans les solitudes

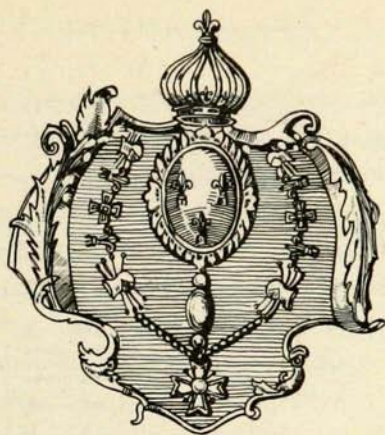
sauvages du Nouveau Monde, jalonnait la route de la civilisation ? Calcinées ou pourries sont les palissades, nivelés sont les talus et comblés les fossés, dispersées aux quatre vents sont les cendres des morts. Rarement, le souvenir aux mains pieuses a conservé des vestiges ou dressé un monument.

De l'œuvre civilisatrice de la France, que resterait-il aujourd'hui, si au nord, dans une région que les géologues nomment à cause de sa stabilité et de son ancienneté le bouclier canadien, tout un peuple, solide et résistant comme le sol qui le porte, n'avait obstinément tenu tête aux assauts de la mer anglo-saxonne ?

Issu des colons français lentement sélectionnés au cours du XVII^e siècle, gardien des traditions de France, défenseur de sa langue et apôtre de sa culture, ce peuple a écrit sur son blason la formule : "Je me souviens". Comme un bouclier, son blason le protège et mieux qu'une arme sa devise le défend.

On a pu l'oublier ; lui, n'a rien oublié, ni ses origines, ni ses droits, ni sa langue, ni sa religion. Pieusement, et aujourd'hui mieux que jamais, il monte la garde autour des reliques témoins de l'épopée passée, et gages certains de sa gloire à venir.

Cependant, ceux-là qui offrent au monde le spectacle d'une splendide résurrection, semblaient les plus exposés à périr. Si, contrairement à ce qui s'est passé en Louisiane la vie française qu'ils portaient en eux n'a pas été étouffée, c'est parce qu'ils ont compris que la meilleure façon de se défendre était de défendre la langue, la langue qui mieux que tout protège la race, la langue qui porte la pensée jusqu'à l'intelligence, d'où elle bondit vers l'idéal.



LE BOUCLIER FRANÇAIS

SOUS LE SIGNE DU LIS.

Ceux qui malgré l'hostilité des choses et des hommes jetèrent par delà l'Atlantique les bases d'un vaste empire furent des marchands, des colons ou des apôtres.

Marchands, ils venaient là pour chercher des fourrures déjà très estimées par la société d'Europe. Nulle part la forêt n'offrait une telle variété et une telle profusion de bêtes aux riches pelages. Pour eux nul pays n'avait autant d'attrait parce que nul

pays n'était capable de rendre autant d'écus. Que leur importaient et le sol et les hommes et les âmes dont ils avaient pris la charge en paiement de leur privilège! L'essentiel était de faire de l'argent. Que par leur incurie et leur incapacité il y eût de la misère, que des trésors d'héroïsme fussent dépensés par ceux qu'ils exploitaient, que leur rapacité empêchât une oeuvre de durer, peu leur importait. Le pays n'était pour eux qu'une affaire, une affaire dont il fallait tirer un maximum en dépensant un minimum.

Colons, ils entrevoyaient la possibilité d'une oeuvre plus durable que celle des marchands. Un poste de traite c'était bien, mais un lambeau de forêt défriché et emblavé c'était mieux. C'était pour eux le seul procédé de civiliser les sauvages, de fixer au sol l'errante population des coureurs des bois; c'était rendre possible la famille; c'était la possibilité de recevoir de nouveaux émigrants; c'était l'unique moyen de créer une race. Avec eux le pays cessait d'être une colonie d'exploitation et devenait colonie de peuplement.

Apôtres, ils rêvaient de gagner les âmes des sauvages à la religion chrétienne. Hommes de sacrifice souvent sacrifiés, ils mettaient leur zèle au service de Dieu d'abord et du Roy ensuite. Ceux-

là furent les auxiliaires précieux des colons, et leur influence fut capitale dans le développement de la colonie. Sans eux les aventuriers fussent devenus plus nombreux et plus audacieux, les marchands eussent exploité et pillé sans vergogne, les colons n'eussent trouvé ni le courage ni le réconfort pour supporter les épreuves, la prise de possession de la terre eût été impossible et la survivance irréalisable.

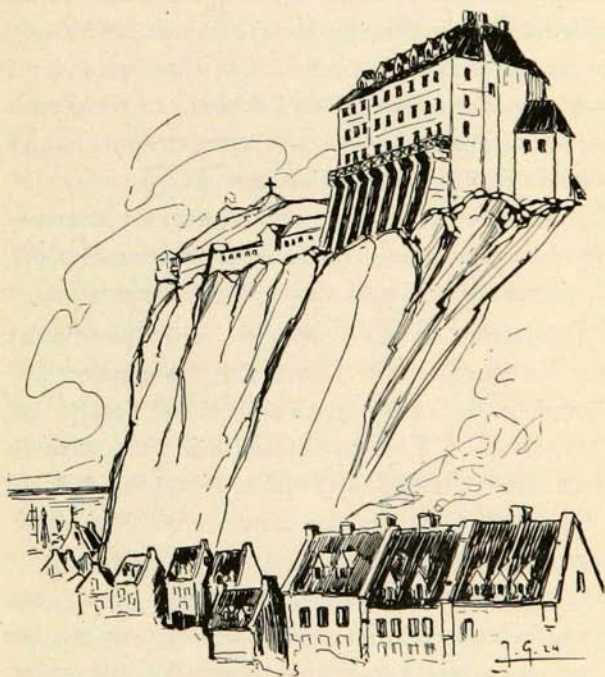
Pendant que sur les bords défrichés du fleuve se dessinait et se fixait la trame de la petite nation, pendant que lentement en ces rudes travailleurs, ayant comme tous ceux de leur race le goût de l'ordre dans la stabilité, s'élaborait le sentiment d'une seconde patrie, des hommes plus aventureux ne craignaient pas de se lancer sur les fleuves impétueux ou à travers la forêt sans limites.

Quels que fussent leur motifs ou leur mobile, qu'ils fussent conduits par le goût inné de l'aventure ou poussés par l'appât du gain, qu'ils fussent guidés par le désir du savoir ou attirés par la grande énigme du monde qui les entourait, ceux-là continuèrent à étendre l'influence du Roy et à reculer les limites de la patrie naissante. On les appelait les coureurs des bois.

Coureurs des bois! A ces mots, quelles figures

d'épopée émergent en pleine lumière des brumes d'un lointain passé! Coureurs des bois, coureurs d'aventures, toujours courant après la fortune, ces hommes pétris d'audace, que seules la vie paisible et la sécurité réussissent à effrayer, vivent aux confins de la civilisation. On les trouve toujours aux lisières imprécises de la forêt, en rapport constant avec les sauvages qu'ils exploitent sans scrupules mais dont ils ont la confiance. De quelles mauvaises marchandises d'échange où l'eau de vie tenait souvent la grande place, ne paient-ils pas les peaux de martre, d'hermine ou de vison! Ils apparaissent comme les intermédiaires entre le marchand toujours abrité derrière des palissades garnies de soldats, et les sauvages pour lesquels bois, rivières et lacs sont sans secret. Quelque répugnance que l'on ait pour ces individus nulle expédition ne peut être entreprise sans eux, nulle affaire ne peut être traitée sans leur intervention, nulle convention ne peut être signée sans leur indispensable personne.

Parmi ces coureurs quelques-uns servent le Gouvernement qui reconnaît leurs services, leur donne le droit de traite et leur octroie des brevets de commandement. Ils administrent des territoires et peuvent lever des troupes. Ceux-là sont toujours



CHÂTEAU SAINT-LOUIS

aux avant-postes de l'influence française et jalonnent la route de pénétration vers l'ouest mystérieux. C'est Nicolas Perrot qui dès 1665 installe un marché prospère de pelleterie au fond de la baie des Puants et pendant vingt ans parcourt dans tous les sens le Wisconsin qu'il soumet à l'influence française. Et c'est encore Du Luth qui installe sur les sources du Mississipi draine vers les grands lacs et l'Outaouais le commerce indigène de la baie d'Hudson où l'Anglais s'est installé.

Au-dessus de la foule innombrable des coureurs des bois, auxquels ils ressemblent par tant de côtés, se dresse la phalange des grands découvreurs.

De mêmes tempéraments et de mêmes goûts que les coureurs des bois, ils s'en différencient par l'ampleur de leurs entreprises et par l'esprit qui les anime. S'il est parfois difficile de les répartir dans deux groupes distincts et d'indiquer par un caractère la ligne qui les démarque, s'il est vrai, surtout au XVII^e siècle, que coureurs des bois et découvreurs se confondent, il en est parmi eux dont l'œuvre et la personnalité sont trop grandes pour qu'on hésite un instant à les mêler aux autres.

Ceux-là furent souvent les auxiliaires précieux de la politique des Gouverneurs. S'agissait-il de faire échec aux Anglais et de contrecarrer leurs

entreprises, espérait-on l'alliance des sauvages, voulait-on installer quelque part un poste de traite, s'organisait-on pour drainer vers les possessions françaises du Nord les pelleteries qui sans cette concurrence fussent normalement descendues à New-York, décidait-on de jalonner une route entre deux possessions, fallait-il reconnaître un nouveau passage pour accéder plus facilement d'une vallée à une autre ou prétendait-on seulement passer les premiers pour acquérir un droit, le Gouverneur mandatait ces hommes dont les exploits passés étaient garants des mérites à venir. Qu'ils fussent soldats du Christ ou soldats du Roy, qu'ils eussent comme emblème la croix ou le lis, ils partaient sans regret pour tout ce qu'ils laissaient, fiers d'être les élus peut-être désignés pour un prochain martyre, et corps et âme, quelles que fussent les épreuves ou les récompenses, se donnaient sans regrets à la tâche à remplir.

Si étrange que cela nous paraisse, les Gouverneurs, dont les caisses étaient plus souvent vides que pleines, ne donnaient pas autre chose que des ordres et des conseils. Parfois cependant était octroyé en paiement, plutôt qu'en récompense, le privilège de la vente des fourrures sur une région encore inexplorée, aux limites imprécises. Ainsi les

chefs devaient avec leurs seules ressources organiser l'expédition et en faire les frais, s'équiper, s'approvisionner, acheter des cadeaux pour les chefs sauvages, ériger des forts, lever des troupes pour tenir garnison, nourrir tout le monde. Cela coûtait bien des écus, et on comprend que les plus habiles et peut-être aussi les plus hardis d'entre eux se soient associés dans leurs entreprises avec des hommes d'affaires qui jouaient un peu le rôle de nos intendants d'armées, lesquels se chargeaient de pourvoir à tous les besoins matériels de l'expédition moyennant quoi le chef rétrocédait le privilège de traite.

Pendant cent cinquante ans, nous les voyons s'enfoncer toujours plus profondément à l'intérieur du pays et ouvrir sans cesse à travers le continent des voies nouvelles. Les chemins de fer qui courent aujourd'hui d'un océan à l'autre n'ont pas emprunté d'autres voies que celles qu'ils suivirent. Après avoir exploré la côte, les rives du St-Laurent, puis les grands lacs, ils rayonnèrent jusqu'au Labrador et à la baie d'Hudson. C'est Joliet qui, après plusieurs voyages aux postes avancés de l'Ouest, où il a recueilli des renseignements sur le majestueux Meschacébé que les Indiens ont surnommé le Père des eaux, organise une expédition

qui par ce fleuve doit le conduire vers le mystère si attirant de la mer de l'Ouest. Parti du fond de la Baie Verte du lac Michigan l'expédition, à laquelle se joint le père Marquette, descend le Wisconsin et atteint le Mississipi; puis après avoir reconnu l'embouchure de l'Ohio descend l'immense fleuve jusqu'à son confluent, la rivière Arkansas.

Au milieu d'une végétation tropicale, dans un climat particulièrement doux, qui contrastait si heureusement avec celui des régions d'où ils descendaient, en présence d'indigènes armés de fusils Jolliet et Marquette se crurent arrivés aux possessions de l'Espagne. Peu soucieux de courir le risque d'une lutte avec les Espagnols et convaincus d'ailleurs que le fleuve devait se jeter non loin de là dans le golfe du Mexique, les chefs de l'expédition se décidèrent à rebrousser chemin. Si belle et si importante qu'elle fût, l'oeuvre restait inachevée.

S'il était possible de se livrer à la propagation de la foi dans les terres nouvellement découvertes, il fallait,



LE PÈRE MARQUETTE

pour barrer aux Anglais la route de l'Ouest, en prendre possession au nom du Roy de France. Ce fut l'œuvre de Cavelier de la Salle.

Après plusieurs années d'exploration dans l'Ouest, et, après avoir parcouru les lacs Ontario et Erié, exploré l'Ohio et l'Illinois, aux prises avec les difficultés les plus grandes et malgré les hautes protections qui le couvrent, en proie aux attaques de créanciers pressés et rapaces, La Salle organise une expédition qui en quelques mois l'amène à l'embouchure du fleuve. Ce ne fut pas seulement une promenade lente et facile au fil de l'eau vers les douces régions du Golfe du Mexique. En cours de route il construit des forts, établit des relais, se concilie les peuples sauvages ou fait alliance avec eux, en un mot prend possession du pays. Puis, remontant le fleuve auquel il a donné le nom de fleuve Colbert, il s'arrête à hauteur du 29⁰ parallèle pour y faire élever une colonne sur laquelle il appose les armes du Roi de France avec ces mots: *Louis le Grand, roi de France et de Navarre règne; 9 avril 1682*. Enfin pour marquer que cette prise de possession du pays ne portait pas seulement sur les richesses matérielles, il fit dresser une croix. Ainsi grâce à l'énergique endurance de ces hommes, tout le vaste bassin du fleuve Colbert auquel on

donna le nom de Louisiane devenait terre française.

Le mystère de la mer de l'Ouest n'était cependant pas encore élucidé. Vainement tentait-on de s'aventurer dans les ré-



CAVELIER DE LA SALLE

gions inhospitalières de l'Océanglacial pour contourner le continent, il était bien difficile avec les moyens dont on disposait à l'époque d'aller plus au Nord et plus à l'Ouest que la baie d'Hudson, qui avait été une illusion, une nasse, en quelque sorte un piège. Maintenant que de tous côtés les expéditions se multipliaient on acquérait peu à peu la certitude que le continent asiatique ne rejoignait pas l'Amérique et que le vaste pays de la Bourbonie, imaginé comme pont entre les deux océans, n'était pas autre chose que la mer de l'Ouest.

Il devait être donné encore à un Français, qui avait brillamment servi sur les champs de bataille d'Europe, de jeter quelques lueurs sur ce mystère et de permettre à d'autres de l'éclairer définitivement.

Ce fut Pierre Gaultier de Varennes, dit sieur de

la Verendrye qui fut officiellement chargé de chercher le passage vers la mer de l'Ouest en échange de quoi lui fut octroyé le monopole de la traite des fourrures dans les pays qu'il découvrirait. Aidé par ses quatre fils, mais malheureusement flanqué d'associés plus intéressés au commerce des fourrures qu'à la mer du couchant il part en mai 1731 du Lac Supérieur. Au bout de trois ans, après avoir établi des postes de traite et construit des forts, il a franchi cinq cents milles et pris possession des vastes plaines de la région du Manitoba.

Mais il fallut encore des années et des années de luttes et d'efforts pour amener le 13 janvier 1743 l'aîné de ses fils Pierre de la Verendrye aux premiers contreforts des Montagnes Rocheuses. Cette haute muraille qui se dressait à l'extrémité de la plaine barrant un horizon qu'on avait espéré voir s'élargir sur la mer, apparut comme un obstacle infranchissable. Ce fut un moment de bien cruelle déception. Remontant vers le Nord en longeant la chaîne de montagnes, les fils de la Verendrye atteignirent le Missouri et prirent, le 17 mars 1734, possession officielle des pays découverts.

C'était tout un monde nouveau, le monde infini de la prairie lointaine, plein de richesses et plein de promesses, que le génie de ces hommes venait de

découvrir. Par la brèche où ils étaient passés vont se précipiter désormais profiteurs et exploiters, ceux-là qui pensent bien à fonder des comptoirs et à dresser des palissades, mais se sou-



DE LA VERENDRYE

cient peu des conquêtes morales, les seules sur lesquelles peuvent s'asseoir des établissements durables.

Dans l'histoire de la Nouvelle-France les influences de ces hommes, tous si étrangement différents les uns des autres, se mêlent, s'enchevêtrent et réagissent les uns sur les autres. Dissemblables de tempéramment, de goûts et d'idées, apôtres, colons et marchands ne s'entendaient guère que pour se défendre contre l'Indien et l'Anglais. Cependant il faut bien reconnaître que les apôtres et les colons ont imprimé à la patrie naissante un sceau tellement profond qu'aujourd'hui encore elle en reste marquée.

Dans un pays au climat rude, au milieu de la forêt pleine d'embûches, perpétuellement en butte aux attaques de l'Indien, en lutte presque

constante avec l'Anglais, loin de la mère-patrie toujours trop lente à envoyer des secours toujours insuffisants, les hommes venus là rêvaient de construire une Nouvelle France semblable à celle d'où ils étaient partis. Leur vie spirituelle assurée, leur vie matérielle garantie, ils consacraient tout ce qui leur restait d'énergie et de ressources à soutenir ceux qui donnaient l'instruction aux enfants blancs et aux petits sauvages qu'ils voulaient convertir..

Ce furent d'abord les pères Récollets qui, quelques années après que Champlain se fut installé à Québec, ouvrirent la première école. Puis, vinrent les Jésuites, qui, en 1637, fondèrent un collège. Deux ans plus tard, en pleine forêt, Mme de la Peltre, qui apportait avec elle tout le charme de la vieille France, aidée de la vénérable Marie de l'Incarnation, dont l'âme était parée des plus rares vertus, élevait le couvent des Ursulines et installait dans des cabanes d'écorce la première école de filles où fréquentaient les jeunes Algonquines. C'est soeur Marie Bourgeoys, fondatrice de l'oeuvre aujourd'hui si prospère des Dames de la Congrégation, qui, dans Villemarie qui devait devenir Montréal, aidée par M. de Maisonneuve, ouvre une école misérablement installée dans une étable. Ses succès sont tels, qu'en 1670 elle obtient l'autorisa-

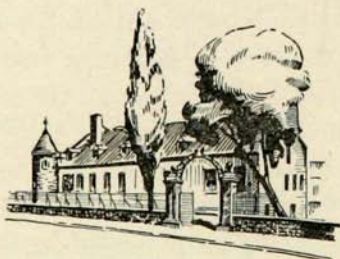
tion d'en ouvrir de nouvelles dans tout le diocèse.

Au milieu d'une jeune colonie, encore pauvre, cruellement éprouvée par la guerre et la maladie, Mgr de Montmorency-Laval, dont l'influence fut probablement décisive dans le destin de la colonie, hiérarchise le clergé, organise les paroisses et fonde des maisons d'éducation. Comme il avait compris l'importance de cet organisme social qu'est la paroisse, il se préoccupe du recrutement sacerdotal et fonde à Québec un grand, puis un petit séminaire. A Saint-Joachim, il ouvre une école qui, dans son esprit, devait être à la fois école normale, école d'agriculture et où, par surcroît, on devait enseigner les beaux-arts.

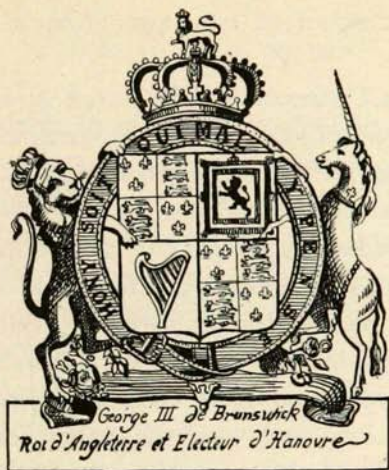
Ainsi peu à peu se multiplient et progressent sur le sol de la Nouvelle-France, pour les garçons comme pour les filles, pour le peuple comme pour les dirigeants, des établissements d'enseignement qui ne veulent être inférieurs en rien à ceux de la mère patrie. Les patois apportés des provinces françaises se neutralisent, puis se fondent pour faire place à un parler plus pur, celui de la classe dirigeante, des officiers, de l'administration et du clergé.

Vinrent la défaite, puis d'inutiles victoires, puis la capitulation, puis la cession. Le traité de Paris de 1763 sanctionnait la capitulation de Montréal.

Les habitants conservèrent leurs biens, leurs droits et leur religion, mais aucun article du traité ne garantissait la langue.



CHATEAU DE RAMSAY



SOUS LE SIGNE DU LION

Dans l'esprit de ceux qui signèrent à Paris la paix du 10 février 1763, la cession de la Nouvelle-France n'avait rien de définitif. Quelles que fussent les opinions candides de monsieur de Voltaire sur « les quelques arpents de neige » et celles de Monsieur Berryer sur « les écuries », cette cession n'était qu'une concession aux exigences du vainqueur, cette paix n'était qu'un armistice. C'était un gage donné à la mauvaise fortune des

armes que l'heureuse fortune devait être capable de racheter un jour. Ni le Gouvernement royal, ni le peuple de France ne renonçaient volontairement à un empire conquis par tant d'héroïsme. Sauf quelques personnages plus préoccupés de faire un bon mot qu'une bonne politique, nul ne songeait à abandonner ces honnêtes familles françaises fixées dans un lointain pays. Qui en douterait devrait lire les protestations des chambres de commerce françaises lors de la nouvelle de la cession, et parcourir les Archives du Ministère de la marine pour y voir étalées, sous de multiples formes, les préoccupations incessantes du pouvoir royal jusques et y compris des plans de campagne élaborés pour la reprise des territoires perdus.

La paix revenue, fonctionnaires, officiers, négociants, beaucoup de nobles et quelques bourgeois rentrèrent en France. Le long d'une bande de terre partiellement défrichée, enserrés entre la forêt, qui n'avait d'autres limites que les glaces du pôle, et le Saint-Laurent où, chaque jour, un peu d'espoir partait à la dérive, soixante mille pauvres diables se trouvèrent abandonnés. En présence d'un vainqueur de mœurs, de langue et de religion différentes, dont la résistance avait exaspéré l'orgueil, qu'allaient-ils devenir ? Céder ? On avait

pu les céder, les céder comme des choses. Eux, si malheureux qu'ils fussent, ne furent pas de cet avis. Résister ? En contact avec une armée d'occupation, il fallait trouver la manière. Ils trouvèrent la bonne : celle d'une patience obstinée et têtue apportée à la défense des droits que garantissait un pacte.

C'est une longue et tragique histoire que celle de leur obstination à ne pas mourir.

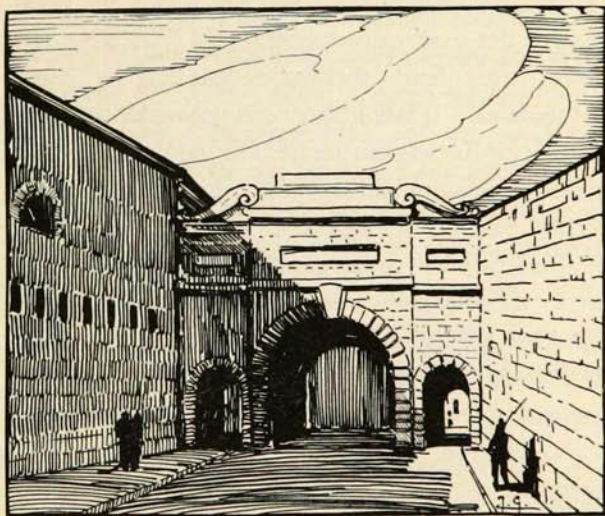
L'Angleterre n'avait contre les Canadiens français aucun grief sérieux. Ils payaient régulièrement l'impôt et, au cours de la guerre contre les colonies révoltées dont ils auraient pu profiter pour s'insurger, ils s'étaient montrés aussi loyaux sujets que braves soldats. Mais la proclamation de l'indépendance de la jeune république américaine amena au Canada un nombre considérable de protestants fidèles à l'Angleterre. Dans le bas Canada, leur nombre passa de 136 à 15,000. Cet apport nouveau n'arrangea pas les choses. On ignorait à cette époque l'importance des missions d'enquête et la politique était plutôt affaire de sentiment que de froide raison. Mal renseigné, le gouvernement de Londres crut devoir édicter des mesures pour défendre une minorité anglaise soi-disant menacée.

Guidé par un clergé fidèle qui comprit la gravité de l'heure, dans ce cadre vieux mais solide de la paroisse où la vie sociale atteint parfois une si surprenante activité, la résistance s'organisa. Il fallait d'abord vivre, puis relever les ruines d'une guerre longue et cruelle, et surtout parer les coups d'une législation nouvelle dont on prévoyait les pires effets.

Depuis la cession, le gouvernement avait fait défense aux congrégations de se recruter. Peu à peu, leurs biens furent confisqués, de sorte que, une à une, les écoles qu'elles subventionnaient se fermèrent et par faute de maîtres et par manque d'argent. Les mères de famille élevées chez les Dames de la Congrégation ou chez les Ursulines devinrent institutrices de leurs enfants. Dans son presbytère, âme de la défense, le curé, gardien de la religion et de la langue, cumula le sacerdoce du prêtre et celui de l'instituteur. Les jeunes gens qui se destinaient aux professions libérales allèrent chercher les éléments d'une culture supérieure au petit séminaire de Québec ou au collège de Montréal qui, seuls au milieu de l'effondrement général, restaient encore debout.

Ainsi, pendant cette période douloureuse au cours de laquelle semblaient sombrer tous les es-

poirs, ces deux institutions, autour desquelles se sont groupés depuis les éléments des universités actuelles, comme deux arches saintes, recueillirent le peu de ce qui restait de vie intellectuelle française



ANCIENNE PORTE DU PALAIS (QUÉBEC)

sur le sol d'Amérique et le sauvèrent du naufrage.

Après avoir prétendu que pour cultiver leurs terres les Canadiens n'avaient peut-être pas besoin d'écoles, on se décida, vers 1800, à faire quelque chose pour eux : on organisa l' « Institution royale ». Celle-ci employait une partie des biens de la Cou-

ronne et des biens des Jésuites à la création d'écoles neutres pour l'entretien desquelles les familles devaient payer. Comprenant le danger de ces écoles où leurs enfants se trouvaient en contact avec les jeunes Anglais et où, trop souvent à leur gré, enseignaient des maîtres protestants, les Canadiens fondèrent avec leurs propres ressources des écoles paroissiales. Il fallut plus de vingt ans de protestations et de luttes pour les délivrer de la charge d'un impôt nécessaire à l'entretien des écoles dirigées contre eux. Cette question des écoles se mêlait au Parlement avec la question des subsides. La lutte parlementaire s'envenima et provoqua une agitation qui gagna le pays. Ce furent les émeutes de 1837 et 1838 réprimées par l'incendie, l'exil et la potence.

L'Acte d'Union législative entre les deux provinces du Canada, qui était avant tout un acte de représailles, devait, par un ensemble de mesures, amener la prédominance de l'élément anglais. Entre autres mesures, il proposait de reconnaître comme seuls textes officiels, au Parlement, les documents rédigés en anglais. Le courage et l'habileté politique de L.-H. Lafontaine, qui exerça dès la première séance son droit de faire usage de sa langue maternelle, déjoua le plan. Bref,

c'est seulement en 1846, lorsque furent modifiées les organisations municipales et judiciaires, que fut votée la loi fondée sur le principe de la liberté de l'école. Cette loi permettait aux catholiques et aux protestants d'avoir des écoles séparées; elle mettait fin aux luttes constantes menées en faveur de l'école française. C'est à cette époque seulement que les Canadiens cessèrent de payer des taxes scolaires pour des écoles qui n'étaient pas les leurs, et commencèrent à recevoir des subsides du gouvernement la part proportionnelle qui revenait à leur nombre.

Tant de patients efforts contribuèrent à rendre l'atmosphère plus libérale. Déjà s'ouvraient un peu partout des collèges classiques calqués sur le petit séminaire de Québec et sur le collège de Montréal. Puis, en l'année 1852, la reine Victoria accordait à Québec la faveur d'une université dotée de tous les privilèges accordés aux universités d'Europe. En souvenir de l'œuvre admirable accomplie par Mgr de Montmorency-Laval, la nouvelle fondation reçut le nom d'Université Laval. La valeur de l'enseignement qu'elle donnait, l'importance de sa bibliothèque, l'outillage de ses laboratoires, la variété de ses collections et la richesse

de son musée en firent bientôt une des plus célèbres de l'Amérique.

Pendant que, violente, se poursuivait la lutte pour la conservation des droits, des coutumes et de la langue, la race canadienne-française était menacée d'un grave péril. Le régime d'oppression, l'atmosphère de lutte étaient loin d'être favorables à la prospérité générale. L'impossibilité où se trouvaient les pères de famille d'installer leurs enfants sur des terres nouvelles accaparées par des spéculateurs éhontés força un grand nombre d'entre eux à émigrer vers les Etats-Unis où, d'ailleurs, l'industrie naissante faisait miroiter l'appât des gros salaires. A l'heure où la race française avait besoin de se défendre contre les violences d'une minorité, elle s'affaiblissait. Pour diminuer ce courant de sève qui s'en allait enrichir les voisins du sud, pour conserver ce capital humain, il fallut ouvrir des chemins, offrir à la colonisation des terres nouvelles, et faire appel au patriotisme et à la foi religieuse pour enrayer ce mouvement dont l'extension tournait au désastre.

A l'heure actuelle les groupes émigrés sont devenus près d'un million et demi. C'est un spectacle peu ordinaire de trouver au milieu des Etats de la Nouvelle-Angleterre ces centres de vie française

qui ont conservé leur langue, leurs coutumes, leur religion, possèdent des écoles, publient des journaux et restent par des associations puissantes en relations constantes avec leurs frères du Canada.

Au cours de cette longue et douloureuse épreuve, la France n'apportait à ceux qui luttaien pour sauvegarder leurs droits ni aide ni espoir. Vainement du haut des remparts de Québec le vieux soldat canadien regardait vers la mer d'où monte la lumière, et mélancoliquement répétait avec le poète¹:

Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Près d'un siècle passa sans que rien parût. Ni missionnaires, ni colons, ni livres, ni journaux. C'était le blocus intellectuel. Il fallait durer, et pour durer il fallait vivre sur ses réserves. Aussi, de quels soins attentifs n'entourait-on pas les vieux livres de France où les aïeux avaient appris leur langue et lu leur histoire ! Souvent l'écolier devait copier à la main l'exemplaire unique du manuel ouvert sur un lutrin, l'exemplaire sacré sur lequel seul le maître avait le droit de poser les mains. Reliques chères entre toutes, vieilles, quelquefois tachées, déchirées, dont les feuilles partaient au vent, elles

(1) Crémazie.

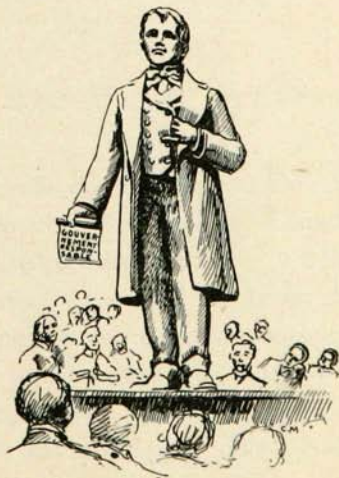
furent le seul aliment de l'esprit, le seul cordial de l'âme. Elles furent le flambeau vacillant à la lueur duquel on apprit à lire aux petits, elles furent le feu sacré éclairant pour eux la route de l'espoir.

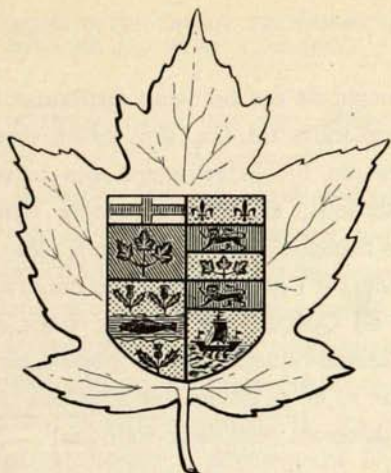
Un jour de l'été de 1855, une frégate dont le nom évoquait un des attributs de la Destinée, «*la Capricieuse* », remontait le Saint-Laurent en arborant un pavillon inconnu sur ces rives. De la France toujours vivante on ignorait et les révolutions et les guerres. De quelles acclamations ne fut-il pas salué, ce drapeau, quand on apprit que ces plis tricolores scellaient les couleurs de la France monarchique à celles de Paris, sa capitale! En rétablissant les relations commerciales entre la France et le Canada, rétablissement que *la Capricieuse* venait célébrer, Napoléon III fit plus pour la survivance française que pour le commerce français. On exporta moins d'articles de Paris que de livres, on se préoccupa plutôt de meubler les esprits que de meubler les demeures; il s'agissait d'embellir l'intelligence avant de parer le corps, de sorte que toute la littérature romantique avait déjà franchi l'océan avant que ne fussent vendues capes et crinolines dont se paraît Paris. Le blocus prenait fin.

Sur l'ancien champ de bataille de Sainte-Foy des fêtes se déroulèrent dans une atmosphère d'entente

cordiale. Les discours officiels proclamèrent la liberté pour chaque race de marcher suivant son génie propre dans la voie du progrès. Chaque jour, bon gré ou mal gré, un peu plus de libéralisme glissait dans les lois. Finalement, en 1867, fut proclamée la Constitution fédérale qui, en donnant l'autonomie à chaque province, assura au Canada son équilibre et sa prospérité.

Désormais l'emploi de la langue française devenait facultatif devant les tribunaux, au parlement fédéral et au parlement provincial de Québec; par contre, lois, archives et procès-verbaux devaient être obligatoirement rédigés en anglais et en français.





ARMES DE LA PREMIÈRE CONFÉDÉRATION

SOUS LE SIGNE DE L'ÉRABLE

La nouvelle constitution du Dominion semblait rendre possible l'essor des Canadiens français. Un nouveau péril les menaçait. Le flot d'immigration anglaise, commencé dès la fin des guerres de l'Empire, accru par d'autres courants d'émigrants venus de tous les pays d'Europe, déferla vers 1850 avec une violence telle qu'il eût submergé toute autre race de vitalité plus faible. Mais au flot sans

cesse montant de ces éléments disparates les Canadiens opposèrent un flot sans cesse croissant de naissances: ce fut la revanche des berceaux. A l'heure actuelle, en tenant compte des groupes canadiens-français des États-Unis, leur nombre doit être de 4 à 5 millions, dont la majorité dans la province de Québec. Si rien ne vient arrêter la marche ascensionnelle d'une population où les familles de 10 et 15 enfants ne sont pas rares, dans un siècle ils seront plus de 60 millions!

Maîtresse à peu près absolue de ses destinées dans la province de Québec, la race canadienne-française déborde dans les provinces voisines. La voici le long des frontières de l'Ontario. A la recherche de terres pour leurs nombreux enfants, ou attirés par le travail, ils sont venus là plus de 250,000, et en fondant des paroisses identiques à celles du Québec ils se sont enracinés. Leur présence dans une province où la législation scolaire fait passer l'anglais avant tout ne va pas sans difficultés. Pour avoir des écoles à eux où ils puissent non seulement enseigner le français, mais où encore ils puissent enseigner en français, les Canadiens ont dû lutter longtemps. A leur secours sont venus ceux de la province de Québec qui, respectueux des libertés de la minorité, n'entendent pas voir leurs frères des

provinces voisines brimés par des majorités intolérantes.

En effet, lorsqu'on étudie le système d'éducation de la province de Québec, on ne peut s'empêcher d'admirer le libéralisme qui a présidé à son organisation. Dans ce réseau qui s'étend de l'école primaire aux écoles techniques, des collèges classiques aux universités, sont enfermés des éléments de races et de religions différentes: aucun de ces éléments n'y est opprimé, tous s'y développent librement. Mais cette liberté qui permet aux Canadiens français, au nombre de plus de 2 millions dans la seule province de Québec, de s'épanouir sans entraves, ne fut pas l'octroi d'un bon vouloir; elle fut chèrement conquise. Si aujourd'hui ils ont des écoles bien à eux, des universités bien à eux, ils le doivent aux efforts de plusieurs générations d'hommes qui firent le sacrifice de leur bien-être matériel pour la sauvegarde de leur idéal.

Sans cesse accrue par le renfort toujours renouvelé des naissances, la race canadienne-française, après avoir conquis sa liberté et conservé sa langue, refoule devant elle ceux qui la considéraient, il y a peu de temps encore, comme une force négligeable.

Chaque jour la colonisation lui offre de nouveaux

espaces à défricher. Hier, c'étaient les vastes territoires du lac Saint-Jean, aujourd'hui ce sont ceux de l'Abitibi. Demain, dans la seule province de Québec, les territoires de la Couronne non encore défrichés pourront nourrir une population vingt fois plus nombreuse! Peu à peu, le long de la route entaillée au cœur de la forêt compacte, se rangent les cabanes de bois derrière lesquelles surgissent par morceaux «les terres planes » chargées d'épis. Puis, quand la clairière s'est élargie, la cabane disparaît pour faire place à la maison confortable qui se peuple d'enfants. Le rendement du sol accru par l'emploi des machines et par des procédés scientifiques d'exploitation encore mal appliqués en Europe, l'aisance vient, et avec elle la possibilité de nouveaux progrès.

Certes, le Canada est avant tout un pays agricole. Les forêts y sont sans limites, les troupeaux y sont innombrables, et la fertilité des terres en a fait déjà un des greniers du monde. Mais il n'y a pas au Canada que des agriculteurs et des bûcherons, il n'y a pas là-bas que des colons défricheurs rangés en lignes de tirailleurs devant la forêt ou disséminés en francs-tireurs aux frontières de la civilisation. Les Chapdelaine, nombreux autrefois, sont une exception aujourd'hui. Maria Chapdelaine, placée

dans un milieu exceptionnellement austère, apparaît comme un clair symbole pour ceux qui n'ignorent plus le miracle de la survivance canadienne-française. En dehors de la terre dont la richesse semble inépuisable, il y a des richesses potentielles incalculables que l'industrie commence seulement à réaliser. Les lacs et les rivières ont des pouvoirs d'eau d'une puissance prodigieuse, et dans le sous-sol encore mal exploité gisent en abondance des métaux rares et précieux.

Longtemps, le commerce et l'industrie furent exclusivement entre les mains de l'Anglais ou de l'Américain qui apportaient avec eux la puissance de leur or et la supériorité de leurs techniques; mais après la conquête du sol, le travail et l'épargne canadien-français ont créé les banques canadiennes-françaises qui commanditent la jeune industrie canadienne-française, l'encouragent, la soutiennent et lui permettent chaque jour de nouvelles audaces. Servie par des coopératives de toutes sortes, la population rurale enrichie développe les industries agricoles; d'autre part, les bords des rivières, où courent les billots, se peuplent d'usines, et, dans la paroisse comme dans la ville, maisons de commerce et banques se multiplient sans arrêt. Et les villes croissent et s'enrichissent rapidement. Sans parler

des villes de l'Ouest, où l'action canadienne-française est peu sensible, voici Montréal, la plus importante de toutes, dont la population, triple de ce qu'elle était il y a trente ans, compte aujourd'hui 800,000 citoyens dont plus de 500,000 sont canadiens-français. S'il y avait une hiérarchie possible entre les villes de langue française du monde entier, Montréal serait au cinquième rang après Paris, Bruxelles, Marseille et Lyon!

Résultats surprenants si l'on songe à l'isolement de ceux qui les ont obtenus. Leur obstination à rester fidèles à un idéal, leur homogénéité en tant que race, leur discipline en tant que groupe social leur ont fait surmonter bien des obstacles. Ils semblaient devoir être toujours relégués dans des emplois subalternes ceux-là qui, pendant le naufrage, s'étaient accrochés au sol comme à un radeau. A tout jamais ils semblaient devoir rester les serviteurs des nouveaux venus riches d'influences et de capitaux, riches de procédés et de sciences importés d'Europe, et les voici dans l'arène politique, économique, financière et intellectuelle où, à leur tour, riches maintenant d'argent et de savoir, ils rêvent, que dis-je, ils veulent de nouveaux progrès.

Ils ont compris depuis longtemps pourquoi leurs luttes furent longues et pénibles; ils savent que, si,

malgré le courage de leurs hommes d'État et le secours incessant de leur clergé, ils n'ont pas vaincu plus tôt, c'est parce que les élites sociales étaient mal préparées. La valeur morale qui a rendu possible le miracle de la survivance n'est plus aujourd'hui suffisante à elle seule pour amener une victoire durable. Pour vaincre dans l'âpre lutte pour la vie qui conditionne toutes nos libertés, il nous faut apporter chaque jour plus de ténacité, mais aussi plus de science. Nous vivons bien à l'âge du fer, mais s'il est indispensable de savoir forger une épée, il ne faut pas être moins apte à fabriquer un chronomètre. C'est pourquoi, après avoir assuré l'instruction du peuple, sauvegarde des réserves à venir, les Canadiens français se sont, par la création des universités, préoccupés du perfectionnement des élites.

Longtemps ces universités furent constituées par des éléments disparates dont le but était la formation des praticiens et la création de cette classe dirigeante sans laquelle une race, si vaillante soit-elle, reste impuissante à se défendre. En dehors des centres de culture classique, fidèles depuis trois siècles à leur mission sacrée, l'initiative privée créa, pour les besoins de chaque profession, des écoles d'enseignement. Une à une surgirent, souvent au

prix d'énormes difficultés, des écoles de médecins, de dentistes, de pharmaciens, d'ingénieurs et de commerçants. Peu à peu, ces diverses institutions, plus ou moins indépendantes, s'agrégèrent entre elles, et, cimentées par un idéal commun, formèrent les blocs aujourd'hui si solides des universités.

Hier encore réunies sous le nom d'Université Laval (de Québec et de Montréal) les deux universités canadiennes-françaises sont aujourd'hui complètement distinctes l'une de l'autre. Toutes deux continuent leur œuvre: la première à Québec, sous le nom d'Université Laval, la seconde à Montréal, sous le nom d'Université de Montréal. C'est l'Université Laval, dont la création remonte à 1852, qui a fondé l'Université de Montréal, mais cette dernière établie dans un centre dont la fortune a été rapide n'a pas tardé à réclamer une autonomie qui lui paraissait nécessaire à un nouvel essor.

Si la littérature et les sciences sont encore étudiées pour des buts pratiques, elles tendent de plus en plus à être cultivées pour des fins moins intéressées. Dans le domaine littéraire, des chaires de littérature française, où enseignent, depuis Ferdinand Brunetière, des professeurs de France, ont été créées à Montréal et à Québec. Dans le domaine scientifique, cette tendance est encore

plus accentuée. Après avoir créé, à la Faculté de Médecine, des cours de science pure qui rehaussent singulièrement la culture des nouveaux praticiens, une Faculté des Sciences a été fondée où des étudiants de plus en plus nombreux cultivent la science sans aucun souci d'applications pratiques.

Autour de l'Université et sous sa direction, prennent naissance des institutions comme l'Institut du Radium de l'Université de Montréal affilié à l'Institut de Radium de Paris, s'organisent des sociétés qui, comme la Société de Biologie, s'affilient aux sociétés similaires de France. Ces sociétés savantes, de plus en plus nombreuses, sont en voie de fédération. Elles vont devenir, chacune dans sa sphère, des éléments de diffusion de la langue et de la culture françaises. Que demain la Faculté des Sciences et la Société de Biologie après avoir formé les compétences nécessaires contribuent à l'organisation des musées de sciences naturelles, et après avoir vu les livres de France dans les bibliothèques, les appareils français dans les laboratoires, nous verrons figurer dans les salles de collections, dans les jardins d'animaux et les jardins botaniques, au-dessous de la pacificatrice dénomination latine, le nom français à côté du

nom anglais. N'est-ce pas là un procédé durable et efficace de pénétration pacifique ?

D'autre part, depuis longtemps déjà, de nombreuses sociétés dont les dirigeants sont maintenant en contact avec les Universités se consacrent plus spécialement à la défense de la langue, les unes pour la garder pure d'anglicismes, les autres pour en propager l'emploi. Elles publient des revues où elles expriment leur idéal, où elles exposent leurs méthodes d'action. C'est ainsi qu'elles secondent et éclairent efficacement les nombreux journaux de langue française qui sont presque toujours les défenseurs de notre culture et très souvent de notre politique.

En résumé, ces Universités dont l'épanouissement est la conséquence d'un effort séculaire, sont des centres de plus en plus actifs de la vie intellectuelle et morale des Canadiens français. Grâce à elles, ceux-ci se maintiennent dans la position de citoyens libres et dignes, égaux à ceux qui, tard venus, favorisés par la fortune des armes, croyaient pouvoir dompter les hommes comme ils avaient asservi la nature. Récemment réorganisées, pourvues de laboratoires dont quelques-uns sont admirablement outillés pour l'enseignement et la recherche, guidés par des hommes qui sont venus deman-

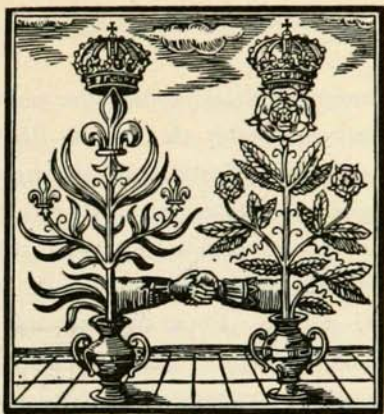
der à l'Europe, et dans la presque totalité des cas à la France, le secret de la haute culture, riches de possibilités et d'espérances, les deux Universités, après avoir été des centres de la résistance canadienne-française, ambitionnent de devenir sur le sol d'Amérique des centres de rayonnement de la culture française.

Leur ambition ne saurait porter ombrage à personne, car dans le cadre d'une législation libérale elle n'est dirigée contre personne. En devenant des centres d'expansion française, non seulement elles ne nuiront pas aux Universités de langue anglaise du Canada ou des États-Unis, mais elles les serviront en les aidant à mieux connaître une culture différente de celle qu'elles défendent. Elles feront mieux comprendre que, si les liens qui unissent la science et l'industrie deviennent de plus en plus étroits, ce n'est pas une raison pour que la science s'industrialise, pour que le vrai devienne nécessairement l'utile, pour que savoir et dollars se confondent. Gardiennes des morales millénaires, elles montreront que, pour éviter le déchaînement des forces du mal, toujours possible par la domestication scientifique des forces de la nature, les progrès de la morale doivent marcher de pair avec les progrès du savoir. Croire que la science

est la religion de l'avenir c'est nier l'avenir des religions qui, assignant au savoir une fin plus noble que l'utile, fixent par delà l'utile et l'inutile, au vrai comme au beau, cette finalité suprême que, naïvement peut-être, nous appelons le bien.

D'autre part les Canadiens français n'entendent pas se priver du bénéfice que leur apporte l'Université anglaise. Très sagement ils revendiquent le droit de participer à deux hautes cultures. S'ils prisent à sa très haute valeur l'enseignement que leur apportent Oxford, Cambridge et quelquefois New-York ils n'en estiment pas moins celui qui leur vient de Paris pour lequel ils manifestent un penchant plus marqué. Aussi toutes les fois qu'ils en ont l'occasion les Canadiens français ne manquent-ils pas d'inviter les représentants les plus autorisés de la culture française. Ce geste qui prend la valeur d'un hommage délicat rendu à l'ancienne mère patrie leur permet de montrer l'œuvre de sauvegarde française réalisée par eux dans l'abandon de tous, en même temps qu'elle leur donne l'occasion de demander à ceux-là même dont le génie les inspirera des conseils et des directives pour assurer le salut et le succès de leurs entreprises. Ceux qui, répondant à l'invitation, ont franchi l'Atlantique diront quel enthousiaste

et fraternel accueil ils ont reçu. Sur le sol de la vieille Nouvelle-France bien peu ont résisté à l'émotion née au contact des hommes de bonne volonté, restés obstinément fidèles, et beaucoup ont compris qu'aux entreprises auxquelles on leur demandait de s'intéresser il fallait non pas se prêter mais se donner et qu'en fin de compte l'essentiel n'était peut-être pas d'apporter toute sa science mais qu'à la tâche commune il fallait nécessairement donner tout son cœur.



*Jusqu'à la fin du Mond la lys Francoise
Fleurisse iointe avec la Rose Angloise.*

LA FLAMME AUX TROIS COULEURS

Devant la statue de Notre Dame de Grand-Pouvoir dans la chapelle des Ursulines de Québec où un boulet prépara la tombe de Montcalm, il est une lampe qui ne s'éteint jamais: on la nomme la flamme du souvenir. Fut-elle allumée un soir de ce mois de septembre 1759 où furent ensevelies avec le vainqueur de Carillon les espérances de la France en Amérique? Ou bien cette lampe fut-

elle antérieurement éclairée par une jeune nonne reconnaissante à Marie de l'avoir délivrée des angoisses du doute ? Son origine se pare de légendes. N'importe, puisque depuis cette époque lointaine de pieuses vestales font vivre ce feu symbolique dont la vie même atteste la continuité d'une noble pensée. Pour comprendre toute la poésie de ce symbole, il faudrait quand la nuit tombe franchir les portes de ce monastère retranché sur les hauteurs de la ville, et regarder à travers le grillage, gardien du mystère des âmes, ce vase de verre rouge où un peu d'huile jaune s'ennoblit en brûlant.

Celles qui pour lutter contre les ténèbres de l'oubli décidèrent d'animer de leur propre souffle ce foyer, ignoraient la génération présente comme celle-ci ignore celles des siècles à venir. Dans le mystère de ce cloître où les murs font une digue à la vaine agitation du moment, chaque jour des âmes pacifiées par la prière transmettent à de jeunes novices un peu du lourd tribut hérité des ancêtres, en soudant au feu de ce foyer un passé glorieux au futur incertain. C'est toute une race qui veille au sanctuaire du souvenir. Où finit le passé, où commence le présent ? Nul ne le sait. Dans cette course au flambeau dans l'arène des siècles où

l'immobilité de cette flamme marque à la fois un départ et un but, on ne distingue plus très bien l'autrefois du présent et déjà celui-ci s'élance avec toute la puissance de ses rameaux dans le ciel de demain. Les morts se mêlent aux mourants, à travers les générations actives les très vieux rejoignent les très jeunes, et les tout petits encore inconscients se confondent à ceux qui s'éveillent au jour. Sur le métier du temps la chaîne et la trame sont ininterrompues. Dans le flot bouillonnant de la race, les individus ne sont rien que de pauvres parcelles, de minuscules choses, guidées et écrasées par des fatalités. Tous se mêlent et se confondent comme se mêlent et se confondent les gouttes d'huile de la lampe dont l'âme est une flamme, comme se mêlent et se confondent les gouttes d'eau du fleuve qui mobile ou glacé s'en va vers son destin.

Si dans la demi-obscurité du cloître des âmes délicates veillent devant les restes de ce qui fut le passé, voici à la lumière du soleil, éclater par les villes et les champs les couleurs de la France. Sur les rives du Saint-Laurent de par la volonté d'une race son drapeau flotte à côté de celui de la libre Angleterre. Comprendons le sens de ce symbole. L'entente cordiale est réalisée ici depuis longtemps :

elle y est faite d'estime réciproque, de concessions mutuelles et, de part et d'autre, d'un sens hautement humain de la liberté. Ces trois couleurs que le Canadien français hisse au faite de son mât comme une flamme, ne signifient ni l'insurrection contre l'Angleterre, ni l'appel à la France. Elles sont le symbole des droits conservés, des libertés conquises, de l'amour d'une religion et d'une langue qui, depuis des siècles, éveillent les berceaux et endorment les sépultures.

Trop longtemps la France ignora le miracle de sa survivance lointaine. Maintenant qu'elle sait, elle exprime sa gratitude à ceux qui furent sans elle les champions de sa cause. Sur cette tête de pont établie de l'autre côté de l'Atlantique, le Canada français apparaît comme un des boucliers de la culture française; sentinelle avancée à une des portes du nouveau monde anglo-saxon, il garde le passé, protège le présent et réserve l'avenir.

II

En lisant Maria Chapdelaine



LA CROIX DU SOUVENIR

UN CHAMP DE BATAILLE

Parmi les champs de bataille où la race française lutte contre le flot qui la menace, en est-il un plus émouvant que le pays de Québec ? Si les terres comprises entre Rhin et Moselle furent plus chères à la France, c'est que là, chaque grain de poussière y est fait de la cendre de ses morts, et que chaque arpent de terre y est un gage suprême de son indépendance.

Par delà l'immensité mouvante de l'océan, loin de leur patrie d'origine, cédés, puis oubliés, abandon-

nés à l'inclémence de la nature et à l'hostilité d'un vainqueur, quelques hommes se sont souvenus qu'ils étaient une race et fidèles à un souvenir se sont obstinés à ne pas mourir.

Ce qu'il y a d'étonnant et d'admirable, c'est que la lutte commencée il y a trois siècles dure encore. Après la lutte contre la nature sauvage, après les luttes sanglantes contre l'Angleterre, puis contre les États-Unis, les Canadiens français entreprirent de faire reconnaître leurs droits inscrits dans un traité. C'est bien sous le régime anglais qu'ils conquièrent leur liberté, mais encore qu'ils soient les fidèles et loyaux sujets de la libre Angleterre, ils n'oublient pas leurs origines et aujourd'hui plus que jamais ils demandent à la France une culture morale et une direction intellectuelle qui leur paraissent mieux s'adapter à leur génie propre.

Le Français qui aborde pour la première fois aux rives du Saint-Laurent, n'est pas peu étonné de trouver là, vivante encore, la France qu'il croyait ensevelie dans le linceul fleurdelysé de l'ancienne monarchie. 1763! C'est si loin et il s'est passé tant de choses depuis! Mais au fur et à mesure qu'il prend contact avec le pays, il s'aperçoit que les fleurs de lys d'or détachées du drapeau blanc de France ne sont pas seulement un vain symbole

fixé maintenant dans les armes du pays de Québec, et il comprend que la devise: «Je me souviens» inscrite au bas de l'écusson de la province n'est pas non plus une vaine formule.

Au bord de ce fleuve d'où montèrent tant d'espérances et par où s'écoulèrent tant de désillusions, il réalise tout ce qu'il a fallu de diplomatie avisée et têtue, de volonté patiente et tenace pour obtenir du vainqueur aujourd'hui magnanime le respect des libertés inscrites dans le traité de Paris.

Là où il comptait ne trouver que l'Anglais, il trouve le Canadien, le Canadien descendant du premier occupant: le Français. Là où il croyait n'entendre que la langue anglaise, il entend le parler français. Là où il n'espérait pas trouver la pensée française, se révèle une âme restée française. Au milieu d'une jeune nation, il découvre une race dont le jaillissement de vie paraît intarissable.

Cependant au cours de cette lutte longue de plusieurs siècles entre l'homme et la nature et entre les hommes de races différentes, quelques éléments se sont modifiés. Si au pays de Québec la foi catholique est restée aussi vivace qu'elle le fut autrefois, si la coutume française inscrite dans le vieux droit français règle encore, malgré l'interprétation de quelques juges anglais, la justice

devant les tribunaux, les mœurs se sont américanisées et la langue française s'est un peu altérée.

Ici depuis deux siècles, deux langues, l'anglaise et la française se heurtent. Comme deux armées au cours d'une longue bataille, elles se pénètrent réciproquement. Il y a des prisonniers, de part et d'autre, qui à force d'être isolés de leurs frères, n'expriment plus très bien ce qu'ils disaient autrefois avec tant de clarté. Il y a des expressions blessées, boiteuses, des mots amputés, estropiés, affreusement mutilés, méconnaissables, et il y a aussi les morts, les morts pitoyables qui furent héroïques et qui ne sont maintenant qu'un pauvre souvenir.

On dirait que sur des positions inexpugnables certains termes paraissent invincibles, inchangés, inchangeables, que d'autres dont le visage ferait bonne figure à côté des mots nés au cœur même de l'Ile de France, se sont rajeunis et renouvelés. Ah! comme elle est touchante cette langue, et combien un Français de France, qu'il arrive directement après huit jours de mer ou qu'il sorte de la fournaise américaine, doit être ému en l'entendant parler! C'est l'être aimé parti pour les combats, celui que l'on croyait disparu et que l'on retrouve tout à coup. Sur cet îlot battu par le flot anglo-

saxon, elle a tant souffert et de l'exil et de la lutte! Mais toute couverte de boue sanglante de la bataille, comme elle reste encore vibrante et agissante. A l'adversaire elle tient tête, et non seulement elle conserve ses positions, mais sur certains points elle le force au recul. Si elle paraît invincible et éternelle cette langue c'est parce qu'elle a en elle la puissance d'un idéal, l'idéal d'une race qui a le mépris des richesses matérielles symbolisées par l'argent, qui met toute sa foi dans la justice, et toute son ardeur à la réaliser. Elle est meurtrie certes, mais combien elle est plus chère encore! Quel embusqué de boulevard oserait s'en moquer, quel optimiste serait assez béat pour ne pas s'étonner du miracle de sa survivance ?

Les Canadiens français reprochent quelquefois aux Français leur ignorance des choses du Canada français. C'est que peut-être il n'est pas facile à ceux-ci d'expliquer un miracle lointain. C'est qu'il leur est difficile de comprendre comment soixante mille Français à peu près dépourvus de tout, cédés par le traité de Paris, ont pu au milieu du monde anglo-saxon dont la puissance matérielle est si considérable, devenir quatre millions, et constituer avec une élite sélectionnée un groupe ethnique homogène, dont tous les éléments ont les mêmes mœurs,

la même langue, la même religion et le même idéal. Tant de persévérante vertu les déconcerte. Si ce miracle a pu se réaliser, c'est bien parce que des milliers d'hommes ont préféré les privations imposées par le devoir moral dicté par les ancêtres, aux avantages matériels offerts par les vainqueurs.

Les Français qui comme Louis Hémon viennent et vivent au Canada comprennent ce miracle, et à l'étonnement et à l'admiration succède chez eux de la reconnaissance.

Puisque des œuvres comme «Les Oberlés»¹, «Les Exilés»², «Au service de l'Allemagne»³ et «Colette Baudoche»⁴ avaient dit les mérites de ceux qui sur les bords du Rhin restèrent, un demi-siècle durant, fidèles à la patrie française, puisque Longfellow en popularisant «Évangéline» avait mieux que les historiens révélé la tragique beauté du drame acadien, Louis Hémon pensa que la fidélité du pays de Québec à l'âme française méritait d'être chantée. C'est pourquoi idéalisant une pauvre paysanne, il enferma en elle les vertus essentielles de sa race, et dans un récit simple et candide, il l'éleva superbement à la hauteur du symbole. Mieux que les

(1) René Bazin

(2) Paul Acker

(3 et 4) Maurice Barrès

ouvrages d'histoire, mieux que les ouvrages d'érudition, une simple narration allait révéler au monde la longue résistance pathétiquement héroïque des Français du Canada.



LA CITADELLE DE QUÉBEC



UN AFFLUENT DU LAC ST-JEAN.

LES SOURCES DU RÉCIT

C'est après un séjour de huit années en Angleterre que dans la première quinzaine d'octobre de l'année 1911, Louis Hémon s'embarque à Liverpool à destination de Québec. Il avait alors trente et un ans.

Ce voyage d'une semaine entre la vieille Europe et la terre promise d'Amérique, sur une mer, écrit-il «à peu près aussi redoutable que la Seine aux Ponts des Arts», lui «fait autant de bien qu'un mois de vacances». Au milieu de Canadiens qui rentrent chez eux, d'Anglais qui voyagent pour

leurs affaires et de quelques autres qui comme lui partent à l'aventure, il est sans inquiétude. Non pas qu'il soit lourdement lesté d'argent, mais il sait qu'il va voir du nouveau, et ce nouveau quel qu'il soit sera pour lui le bienvenu. S'il lui faut être un de ces ouvriers agricoles qui seuls, disent les prospectus répandus à profusion par les soins de l'immigration et de la propagande canadiennes, ont quelques chances de succès, il en sera. Solidement armé physiquement et moralement il luttera s'il lui faut lutter, mais ce qu'il ne veut pas surtout et c'est ce pourquoi il émigre, c'est vivre la vie plate monotone sans intérêt et sans but des petites gens et des fonctionnaires qui dans les vieilles villes de la vieille Europe attendent le dos courbé, passivement, sans enthousiasme, sans grandes joies et avec dans le cœur beaucoup de petites haines, l'heure de terminer leur inutile vie.

Déjà sur le bateau qui remonte lentement l'estuaire du Saint-Laurent il est saisi par la grandeur et par l'âpreté du paysage dont les contours lointains limitent son horizon. Après avoir vu s'égrener lentement devant ses yeux le chapelet des villages de la rive sud et remarqué l'aspect rude et sauvage de la rive nord où il s'étonne de voir des maisons, il comprend déjà la grandeur pathéti-

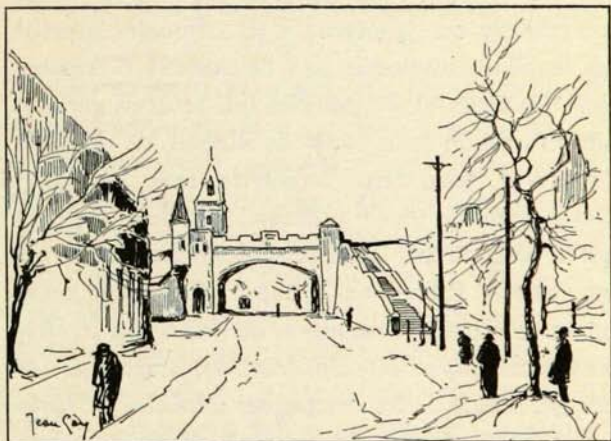
que de ces hommes dont il ignore encore la race, qui séparés les uns des autres par de vastes solitudes vivent là aux prises avec une nature hostile et en butte aux rigueurs d'un hiver qu'on lui dit sans clémence.

En débarquant Louis Hémon savait sans doute peu de choses du Canada français. Ce qu'il a entendu dire sur le bateau entre Liverpool et Québec, c'est que Québec est seulement la porte française et archaïque d'une immense colonie anglaise jeune, c'est vrai, mais déjà puissante et pleine d'avenir. Ce que les Anglais et les Canadiens anglais répètent sans cesse c'est que «le Canada français et la race qui l'habite ne sont que des entités de second plan dont le rôle est fini, falotes, vieillottes, confites dans le passé.»

Mais à peine débarqué, solitaire errant dans ces rues de Québec où les maisons peut-être trop sympathiquement rapprochées les unes des autres au hasard des rencontres, semblent jusqu'à présent s'être refusées à comprendre la nécessité et la beauté urbaine du damier et du cubisme, Louis Hémon s'émeut aux signes de la survivance française. Contrairement à ce que font les Québécois toujours inquiets et soucieux de noter les symptômes de leur dénaturalisation, Louis Hémon

note ce qui est resté français. Dans le cadre d'un pays modifié par le long travail des siècles et par l'effort de plusieurs civilisations il juge comme jugerait le géologue au confluent de trois fleuves et parmi les alluvions d'apport anglais et américain il cherche à découvrir ceux-là qui vinrent de la vallée française. Que ce soit au milieu de ces «piers» et de ces «docks» où décanent partiellement les alluvions humains qui périodiquement s'en vont colmater les plaines de l'ouest lointain, ou au cœur de la ville même, occupée à vivre paisiblement sa vie propre, il découvre en même temps que des noms français, des visages français où se reflètent des âmes restées françaises. Et il lui vient au cœur non seulement une ardente admiration, mais un sentiment de profonde reconnaissance pour ces hommes qui abandonnés par leur lointaine patrie subirent là inébranlables la morsure des longs hivers, la pression du vainqueur, les séductions incessantes d'un riche voisin et puis et toujours le flot trouble et sans cesse grandissant et grondant des immigrants venus des fonds et des bas fonds d'Europe. Ah! ceux-là restent aujourd'hui la grande menace, celle qui lente et continue risque de fatiguer les âmes et de briser la résistance. Comment résister aux infiltrations de ces foules

sans idéal et sans lien moral ? Comment s'opposer à l'arrivée incessante de ces étrangers déracinés, sans traditions, qu'il lui plait d'appeler des barbares ? Quelles barrières faudrait-il dresser pour arrêter ces troupeaux sans lois, ces individus sans



LA PORTE ST-LOUIS A QUÉBEC

foi, incapables à tout et capables de tout, qui tous avides d'argent se heurtent et se bousculent aux abords de la brèche trop étroite à leur gré, où inébranlable continue à monter la garde le découvreur, le pionnier, le premier occupant, celui qui vint de France il y a trois siècles pour servir Dieu et son Roy ?

Apportés par le flot et jetés ahuris au pied de la falaise, combien les étrangers se soucient peu de Québec! Et puis Québec si gracieusement allongée sur sa colline, ceinturée de fossés, de précipices, de murailles et casquée par sa citadelle ne leur fait-elle pas l'effet d'un sphynx? Que peuvent-ils comprendre ces ignorants à ce reliquaire protégé par les génies du fleuve, paré de clochers, de clochetons, de tours et de pinacles qui tout en gardant pieusement un long passé de misères, de deuils et de gloires, étale sans forfanterie, avec les grâces d'une dame de vieille noblesse, par delà les murs qui la défendirent, les fastes et les richesses conquises dans le travail de la paix? Comment pourraient-ils dans le tintamarre du train qui les emporte vers l'ouest lointain, entendre le chant d'épopée qui monte de ces campagnes adoucies et humanisées par le labeur des siècles? Enfin que peuvent-ils comprendre au cantique qui s'élève de ces villages dominés par l'église, l'église dont la flèche est une oraison et les fondations un credo, l'église où les vivants entonnent l'interminable litanie des morts, l'église surgie au bord du cimetière comme deux mains jointes pour la prière?

Non pour eux Québec est une belle incomprise. Le pays de Québec est une énigme. C'est une

enclave étrangère, disent-ils. Et voici comment Hémon qui n'est ni l'étranger ni le barbare tant son âme communie avec celle de la ville et des champs, parle dans son journal ⁽¹⁾ de cette enclave qui parmi les joyaux de la couronne britannique prendra ses yeux la valeur d'un merveilleux fleuron.

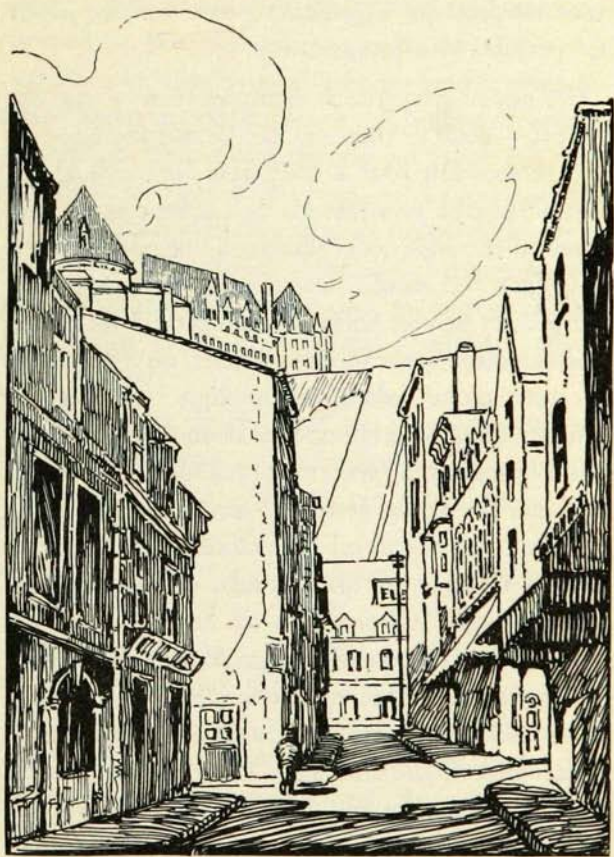
«Mais ce train marchera dix heures à pleine vitesse avant de sortir de l'enclave, que leur navire aura déjà traversé pendant vingt heures avant Québec; il laissera des deux côtés de vertigineuses étendues de territoire qui s'étendent jusqu'aux États-Unis au sud et jusqu'au Labrador au nord, et qui font partie de l'enclave; ce train traversera Montréal, une ville de cinq cents mille habitants qui malgré tout est encore française plus qu'à moitié; il retrouvera à travers tout le Canada et jusqu'à Edmonton et Vancouver, aux portes du Pacifique, des groupes clairsemés mais vivaces de Canadiens français qui restent Canadiens français intégralement, même dans leur isolement, et le resteront... Et la fécondité de cette race est telle qu'elle maintient ses positions bien qu'elle ne re-

(1) Journal de Louis Hémon. Extrait déjà paru dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Québec*, de septembre-octobre 1917.

çoive, elle, qu'une immigration insignifiante. Sa force de résistance à tout changement — aussi bien à ceux qui américanisent qu'à ceux qui anglicanisent — est telle qu'elle se maintient intacte et pure de génération en génération.»

«Toute cette partie de son territoire qui reste encore à défricher et à exploiter, elle manifeste sa volonté de la défricher et de l'exploiter elle-même. En face des hordes étrangères qui arrivent chaque année plus nombreuses, elle ne marque aucun recul.»

«Le voyageur venant de France et qui sait cela et qui en errant dans les rues de Québec songe à cette volonté inlassable de se maintenir, regarde autour de lui avec une acuité d'attention qui lui semble presque un devoir. Et tout ce qu'il aperçoit l'émeut: les rues étroites et tortueuses qui n'entendent sacrifier en rien à l'idéal rectiligne d'un continent neuf; les noms qui s'étalent au front des magasins et qui paraissent plus intimement et plus uniformément français que ceux de France, comme s'ils étaient issus du terroir à une époque où la race était plus pure: Labelle — Gagnon — Lagacé — Paradis... les curieuses calèches qui sillonnent les rues rappellent certains véhi-



LA RUE SOUS LE FORT A QUÉBEC

cules désuets qui agonisent encore sur les pavés de petites sous-préfectures.»

«Le passant regarde le nom des rues : — rue St-Joseph — Sous le Fort — Côte de la Montagne — et il se souvient tout à coup avec un sursaut que c'est la courbe immense du St-Laurent qui ferme l'horizon et non le cours sinueux d'une petite rivière de France. Il entend autour de lui le doux parler français, et se voit obligé de se répéter à lui-même incessamment, pour ne pas l'oublier, qu'il se trouve au cœur d'une colonie britannique. Il voit sur la figure de chaque homme, de chaque femme qu'il croise le sceau qui proclame qu'ils sont de la même race que lui, et un geste soudain, une expression, un détail de toilette ou de maintien fait à chaque instant naître en lui un sens aigu de parenté. Le sentiment qui englobe tous les autres et qui lui vient est une reconnaissance profonde envers cette race qui en se maintenant intégralement semblable à elle-même à travers les générations a réconforté la nation dont elle était issue et étonné le reste du monde; cette race qui loin de s'affaiblir ou de dégénérer semble montrer de décade en décade plus de force inépuisable et d'éternelle jeunesse en face des éléments jeunes et forts qui l'enserrent et voudraient la réduire.»

«Les troupeaux d'immigrants anglais, hongrois, scandinaves, peuvent arriver à la file dans le Saint-Laurent pour aller se fondre en un peuple dans le gigantesque creuset de l'ouest. L'ombre du trône britannique peut s'étendre sur ce pays qui lui appartient au moins de nom. — Les plaines du Manitoba, du Saskatchewan et de l'Alberta peuvent faire croître de leurs sucS nourriciers une race neuve et hardie qui parlera au nom du Canada tout entier et prétendra choisir et dicter son destin — Québec n'en a cure!»

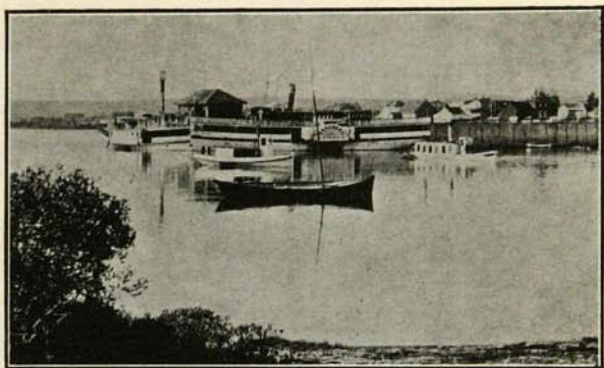
«Québec regarde du haut de sa colline passer les hordes barbares sans l'ombre d'envie et sans l'ombre de crainte. Québec reçoit les messages royaux avec une tolérance courtoise. Québec sait que rien au monde ne pourra bouleverser le jardin à la française qu'elle a créé pieusement sur le sol fruste de l'Amérique et que toutes les convulsions du continent nouveau ne sauraient troubler la paix profonde et douce que les Français d'autrefois ses fondateurs ont dû emporter du pays de France comme un secret dérobé.»

Nous savons relativement peu de choses du séjour de Louis Hémon au Canada. Les lettres écrites à sa famille sont courtes: quelques rapides

nouvelles de la santé, parfois quelques lignes sur le pays où il vit et sur les gens qu'il fréquente, rarement quelques notes pittoresques d'ailleurs toujours très courtes et c'est tout.

Louis Hémon reste peu de temps à Québec, et le 28 octobre il écrit de Montréal à sa famille que le pays lui plaît. Dans cette atmosphère sympathique où il s'est senti si à son aise dès les premiers jours, il devient vite canadien et assimile avec une rapidité étonnante les expressions du terroir. Déjà il prend les chars et «parle tout naturellement de la chambre de bain et de la chambre à dîner toutes deux sur le même plancher».

Cependant il reproche à Montréal de ressembler trop aux villes d'Europe, la bruyante cité et ses activités ne l'intéressent pas et malgré la luminosité de l'atmosphère et la pureté de son ciel d'Italie qui certains jours l'enchantent il part en décembre pour le lac St-Jean, se rend à Péribonka sur Péribonka puis à St-Gédéon d'où ironiquement alors qu'il n'est plus qu'une petite tache sombre dans un monde disparu sous la glace et la neige, il envoie à ses parents restés dans l'humidité collante de Paris quelques recommandations pour ne pas attraper le rhume.



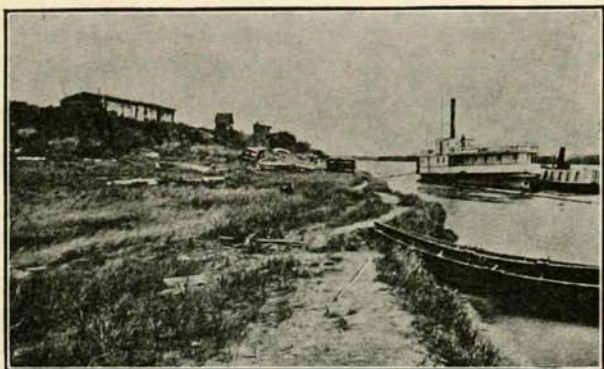
LE PORT DE ROBERVAL

A quelles occupations se livra-t-il pendant ce premier séjour dans la région ? Fut-il employé dans une compagnie de pulpe de Chicoutimi ou s'engagea-t-il dans un chantier de coupe de bois et coucha-t-il pendant le rude hiver sous la tente ? Nous avons sur lui peu de renseignements. Vers la mi-février il est à Kenogami installé écrit-il "dans le confortable et le luxe". Dans cet hôtel habité "d'Anglais et de Yanks" il déclare qu'il n'est plus au Canada français que géographique-ment, et pendant qu'il se gave de dindons, de poulets rôtis et d'oranges, il regrette Péribonka et la tente sous laquelle il dut vivre pendant les mois de neige.

En mai il descend à Montréal où il passe le printemps puis il remonte au lac St-Jean.

C'est un matin de juin de l'année 1912, sur le petit bateau qui pendant l'été assure à travers le lac les communications entre Roberval et la rivière Péribonka, que Louis Hémon rencontre Samuel Bédard. Pour beaucoup Samuel Bédard et Samuel Chapdelaine ne font qu'un. Il y a cependant entre l'homme réel et le défricheur de Louis Hémon des dissemblances telles que malgré toute la bonne volonté que l'on peut y mettre en l'occurrence il est bien difficile de les fondre l'un dans l'autre.

D'abord il n'y a dans le récit aucune description physique du personnage. Était-il grand ou petit, gras ou maigre, chauve ou chevelu, ses yeux étaient-ils bleus ou noirs ? On ne sait pas. Si l'on veut appliquer à Samuel Bédard l'image du colon défricheur née peu à peu dans le cerveau en lisant la description de Louis Hémon il faut avouer que l'on est bien dérouté quand on le voit pour la première fois. Au physique Bédard n'a rien du rude colon. Grand maigre et nerveux il laisse voir quand il ôte son feutre mou un crâne chauve. Cette absence de cheveux n'est pas due à une calvitie précoce, mais à un accident. Bédard raconte qu'un jour en déchargeant un baril de gazoline, l'imprudence



L'ARRIVÉE A PÉRIBONKA

d'un fumeur provoqua une formidable explosion suivie d'un incendie qui entre autres choses mit feu à sa toison. Cet accident où il faillit perdre la vie n'a pas eu cependant d'autre conséquence que d'amener la destruction d'un cuir chevelu qui, sa régénération achevée, n'a donné qu'une peau sans cheveux.

Allons-nous reconnaître Chapdelaine dans l'histoire de Bédard ? C'est peu probable. Bédard a aujourd'hui quarante-cinq ans environ. Né à St-Bazile, à trente milles à l'ouest de la ville de Québec, dans un district prospère où la colonisation est depuis longtemps chose finie, il commence son cours classique au milieu des jeunes gens de la bonne

société, chez les Jésuites de Montréal, au collège Sainte-Marie. Il se destinait vraisemblablement à la prêtrise, mais ce fut le manque d'argent sans doute qui l'empêcha de réaliser son idéal. Les études assez avancées qu'il fit au collège empêchent déjà de le confondre avec Samuel Chapdelaine à peu près illettré. Ses études arrêtées, Bédard, homme de ressources et d'imagination, s'attarde au collège non plus pour étudier mais comme portier, pour commercer avec les élèves en vendant des friandises et toutes sortes de menus objets.

Un de ses frères nommé missionnaire sur la côte du Labrador l'entraîne dans ce pays rigoureux. C'est là que pendant trois ans, tandis qu'il profitait de ses loisirs pour apprendre l'anglais, secondant l'œuvre du prêtre, il enseigne le catéchisme aux petits Esquimaux. Quand son frère fut nommé curé de Mistassini, Bédard abandonna la culture de l'intelligence des jeunes Esquimaux pour venir au lac St-Jean où peu de temps après il commença à se livrer à la culture du sol.

C'est vers l'année 1908 qu'il se décide pour la première fois à prendre une concession. Établi à trois milles au nord de Péribonka, non loin de la rivière, il brûle, taille, coupe, en un mot "claire" la forêt sans grand enthousiasme d'ailleurs. Ce

furent des jours âpres, d'autant plus qu'il n'était pas de ceux qui prennent leurs joies à de rudes travaux. Il gardait ses mains blanches et douces laissant à l'homme engagé les durs travaux de la



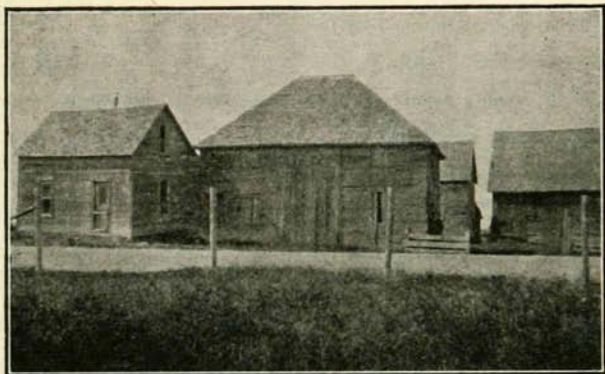
MONSIEUR ET MADAME BÉDARD

terre. La cervelle hantée de grands projets et de rêves magnifiques il s'agitait, fréquentant plutôt les marchés que le bois, allait et venait, tentant par tous les moyens de réaliser en argent ses superbes idées.

Sa vie de colon ne fut pas de longue durée. Aujourd'hui qu'il a sous-loué sa ferme à un de ses

parents, il est descendu s'installer marchand général au village de Péribonka-sur-Péribonka devenu à cause du développement des paroisses voisines St-Édouard de Péribonka. C'est là où il est venu tenter sa chance de brasseur d'affaires, qu'on peut aller lui rendre visite. Installé dans sa boutique il reçoit clients et voyageurs d'une manière fort courtoise. Elle serait bien pittoresque et bien intéressante cette boutique pour qui voudrait écrire un roman sur la colonisation. Il y a là des légumes en sac, des semences, des médecines patentées, des chaussures, des chemises, de la quincaillerie, des outils, des brosses, des chapeaux de femmes, du tabac en lanières, des cigares, des cigarettes, bref tout ce qui peut être utile à tous et agréable à chacun, dans un pays où pratiquement l'on peut se passer de tout et où cependant tout est nécessaire. Louis Hémon qui devait en avoir vu de semblables n'a pas signalé son existence ni esquissé une description tant ce magasin si nécessaire au colon lui paraissait à lui accessoire ou même inutile au sujet qu'il traitait.

Enfin à l'industrie du magasin général qui ne l'absorbe pas trop, peut-être pas assez, Bédard a ajouté une industrie hôtelière. Dans la même maison de bois il loue des chambres fort convena-



LA FERME DES BÉDARD

bles et donne à manger une cuisine excellente. Comment ne le serait-elle pas quand on sait que le "chef" n'est autre que la bonne et plantureuse madame Bédard, aussi gaie qu'habile cuisinière, dont Louis Hémon a vanté dans maintes circonstances les talents de cordon bleu.

Le jour où Louis Hémon et Samuel Bédard se rencontrèrent, ils venaient tous deux de Roberval.

Pour la population du lac St-Jean la petite ville de Roberval a la valeur d'une métropole. Ses résidences coquettes qui bordent les extrémités de la rue principale, son bureau de poste en granit rose, son palais de justice et le grand couvent des Ursulines en ont fait depuis longtemps une paroisse

importante, cossue qui, par une bizarrerie singulière, possède une église bien modeste, surtout si on la compare à celle dont s'enorgueillissent certaines paroisses voisines, cependant moins riches, comme St-Félicien. Elle était il y a quelques années encore le point terminus des chars qui en une journée amènent à travers les Laurentides les gens de Québec. Aujourd'hui elle est encore le port d'attache des bateaux qui sillonnent le lac St-Jean et reste le centre de ravitaillement des paroisses et des fermes de toute la région.

Or ce matin-là il y avait sur le pont du bateau un certain nombre d'hommes, habitant les cabanes nouvellement construites au bord de la rivière Péribonka, puis plus loin en avant de la tourelle quelques bêtes achetées à Roberval, cochons et veaux, une charrue, des barils et des caisses pour le magasin général de Péribonka. Tous ces hommes à l'aspect rude se connaissaient et parlaient entre eux de leurs affaires. Louis Hémon se tenait à l'écart et hésitait à se mêler au groupe quand Samuel Bédard vint flâner autour de lui. Après un échange de "Bonjour M'sieu" destiné à couper la glace, Bédard commence à parler de la pluie et du beau temps, puis peu à peu de la naissance de la nouvelle paroisse de Péribonka et de ses possibilités

à venir. Toujours à l'affût d'une affaire à faire, se méprenant sur l'apparence un peu frêle de l'étranger, il croit comprendre que le jeune homme veut acheter une terre et aussitôt il lui offre la sienne.

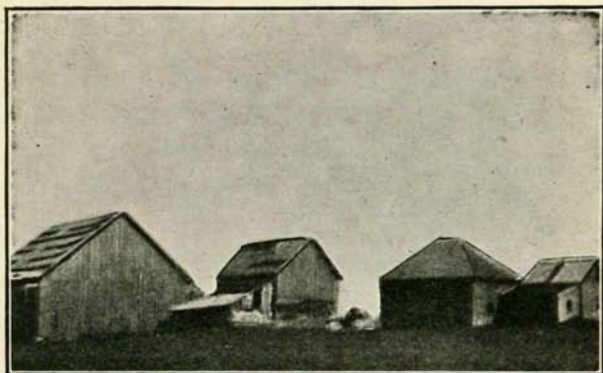
Au cours de la conversation, Bédard s'est déjà révélé un homme différent de ceux qui l'entourent. Il parle abondamment et paraît instruit, de sorte que Louis Hémon s'intéresse à Bédard autant que Bédard s'intéresse à Hémon. Quand, hardiment, Bédard propose à Hémon de lui vendre sa terre, celui-ci répond qu'il n'a ni le dessein, ni les moyens de rien acheter, mais que par contre il a besoin de travailler, et puisque, dit-il, vraisemblablement je suis à la recherche d'un emploi je vous propose mes services. Louis Hémon qui n'avait d'ailleurs aucune exigence fixa lui-même le montant de ses gages à huit piastres par mois. Quel que puisse être le rendement du nouvel engagé, Bédard faisait une affaire. Huit dollars par mois en ces temps où les ouvriers agricoles en gagnaient trente et quelquefois quarante, c'était pour rien. La seule restriction que Hémon fit à son contrat, c'était d'avoir en plus du repos dominical congé le samedi après-midi. Huit dollars par mois! ce n'était certes pas la fortune, mais dans un pays comme celui-là auprès

d'un homme comme Bédard, Louis Hémon avait l'intuition qu'il pouvait y avoir matière à moissonner d'abondantes observations et à glaner de riches trouvailles. C'est ainsi que Louis Hémon devint l'employé à gages de Samuel Bédard.

En ce temps-là Samuel Bédard habitait une ferme située au bord de la route d'Honfleur à trois milles environ au nord de Péribonka et à un jet de pierre de la rivière. Aujourd'hui tout le vaste terrain qui entoure les bâtiments de la ferme abandonnée est complètement défriché, mais il y a quinze ans, plus ou moins proche la forêt s'étendait de tous côtés.

Quand de retour chez lui Bédard annonça joyeusement qu'en revenant de son voyage il avait engagé un homme, tout le monde se défia. Quand Bédard voulant marquer l'excellence de l'affaire, fit connaître le montant des gages fixés, madame Bédard se méfia tout à fait et du coup entreprit de mettre en lieu sûr les économies du ménage. Évidemment l'homme engagé ne pouvait être qu'un de ces gueux vagabonds, propres à tout et bons à rien, toujours paresseux et souvent chapardeurs.

Dès qu'il parut Louis Hémon modifia cette appréhension, encore que son maigre bagage composé



LA FERME DES BÉDARD, VUE EN ARRIÈRE

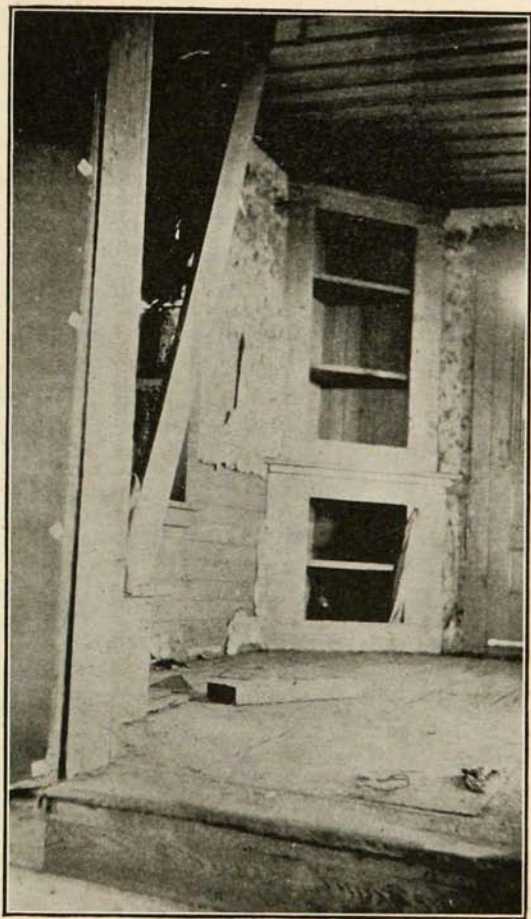
d'une couverture, de quelques mouchoirs et d'une brosse à dents, ne fût pas de nature à inspirer confiance.

Après les présentations d'usage Bédard crut devoir s'excuser de l'étroitesse du logis; mais le nouvel hôte qui n'était pas venu là avec l'espoir d'y trouver le confort d'un palace et qui d'autre part était on ne peut plus entraîné à la dure répondit que cela n'avait aucune importance et qu'il serait parfaitement bien si seulement on voulait être bon pour lui.

C'est vrai qu'elle était bien petite la maison d'habitation des Bédard! Maintenant que Bédard est descendu s'établir marchand au village, les

bâtiments en bois de la ferme, noircis par le temps, ont l'air d'une pauvre bicoque oubliée là sur le bord de la route. Flanquée d'un hangar de planches qui fut autrefois l'abri du cheval, de la vache, des poules et des instruments aratoires, la maison est une simple cabane à un étage. En réalité l'étage se réduit à un simple grenier où on accède par un escalier raide. En arrière, un petit appentis qui jouait le rôle important de cuisine contenait un gros poêle à trois ponts dont le tuyau de tôle décrivait plusieurs courbes propres à étaler la précieuse chaleur.

L'unique pièce donnant sur la route était divisée par un rideau aujourd'hui disparu en deux chambres. Dans l'une couchaient les Bédard, dans l'autre Hémon. "Ces deux compartiments de la salle unique chacun enclos de trois côtés ressemblaient à un décor de théâtre, un de ces décors conventionnels dont on veut bien croire qu'ils représentent deux appartements distincts, encore que les regards des spectateurs les pénètrent tous les deux à la fois" ³². Par les grands froids Hémon plaçait son lit sous l'escalier, tout contre la fenêtre. A côté de son lit se trouvaient ceux des enfants. Le travail terminé Louis Hémon se couchait et restait souvent étendu sur le dos, les deux bras sous



LA CHAMBRE DE LOUIS HÉMON

Vue de la cuisine

la tête. Quelquefois il s'asseyait au bord du lit pour manger. C'était si petit que madame Bédard pouvait se tenir près du poêle et atteindre en même temps tous les coins de la maison, c'était fort commode déclare encore aujourd'hui avec une certaine pointe de regret Samuel Bédard.

Les époux Bédard n'avaient pas d'enfants. Bien qu'ils ne fussent pas riches leur amour des marmots et leur bon cœur les décidèrent à prendre à leur charge et à élever deux orphelins. Ce sont ces enfants Roland et Thomas Louis Marcoux qui ont fourni à Louis Hémon quelques traits des silhouettes de Téléphore et d'Alma-Rose. Dès son arrivée Louis Hémon fut à son aise avec Samuel Bédard, vécut en bonne intelligence avec madame et prit en affection les deux bambins.

C'était un jeune homme doux qui s'attira bientôt la sympathie de tous. Il parlait peu et presque toujours c'était pour interroger. Le samedi après-midi il s'en allait au long des berges dominant la rivière parmi les aunes, les bouleaux et les hêtres s'asseoir et rêver. Quelquefois errant un peu au hasard, sans but très précis il se rendait jusqu'aux chutes d'Honfleur.

Ce nouveau milieu où il lui est donné de vivre lui est très sympathique. La nature a je ne sais

quoi de grandiose qui l'impressionne, le milieu et les gens quelque chose de pittoresque qui l'amuse. Le lac St-Jean, écrit-il, a quatre-vingts kilomètres de tour et il note que la rivière Péribonka qu'il a sous les yeux toute la journée "est bien une fois et demie large comme la Seine" ce en quoi il est au-dessous de la vérité. «C'est une campagne peu ratissée, écrit-il, et qui ne ressemble pas du tout à un décor d'opéra comique: les champs ont une manière à eux de se terminer brusquement dans le bois et une fois dans le bois, on peut s'en aller jusqu'à la baie d'Hudson sans être incommodé par les voisins, ni faire de mauvaises rencontres, à part les ours et les Indiens qui sont également inoffensifs. »

Il se félicite que le bateau vienne pendant la belle saison jusqu'à Péribonka deux fois par semaine, rattachant ainsi la population des défricheurs aux vieilles paroisses prospères. Il envisage avec une certaine ironie l'éventualité d'une grève dans le personnel de ce transport qui, pour aller au chemin de fer de Roberval, le forcerait à parcourir la longue et zig-zagante route du tour du lac, c'est-à-dire cent kilomètres.

Avec les Bédard qui le traitent avec beaucoup de considération, il travaille au défrichement et à la

culture. Il coule là d'heureux jours dont quelques-uns commencent l'été au lever du soleil. Il est visiblement content d'écrire à sa famille que c'est la patronne qui lui coupe les cheveux. La chasse au canard sauvage avec le fusil du patron, pas très habile tireur, l'intéresse, comme l'amuse la cueillette des lucas ou bleuets qu'on ramasse à pleins seaux. Il aide la bonne madame Bédard à confectionner des tartes et des confitures, il l'aide encore plus à manger l'excellente cuisine qu'elle prépare, soupe aux pois, crêpes au lard, foie de cochon, boudin, fromage de tête et "autres compositions succulentes" dont il refuse la description à sa famille pour ne pas "donner envie".

Sur la terre voisine habitait Bouchard le père de madame Bédard. Celui-là réalisait admirablement comme bien d'autres dans la région le type du colon migrateur tel qu'il fut décrit par Hémon, si tant est qu'il soit possible d'accoupler ensemble ces deux mots : colon et migrateur. Toute sa vie il a fait de la terre. Au cœur du bois, dont il claira bien des arpents, il fut à l'origine de plusieurs paroisses aujourd'hui prospères et plusieurs fois, après avoir bâti maisons et granges, alors que le succès allait récompenser sa peine il a "mouvé" pour aller plus loin recommencer un commencement.



LE VILLAGE DE PÉRIBONKA

Aujourd'hui qu'il n'est plus qu'un vieillard silencieux courbé par l'âge, à la démarche lente, au regard lointain derrière ses lunettes, il resonge au passé, au passé révolu où il vivait seul ou presque, en lutte contre la forêt.

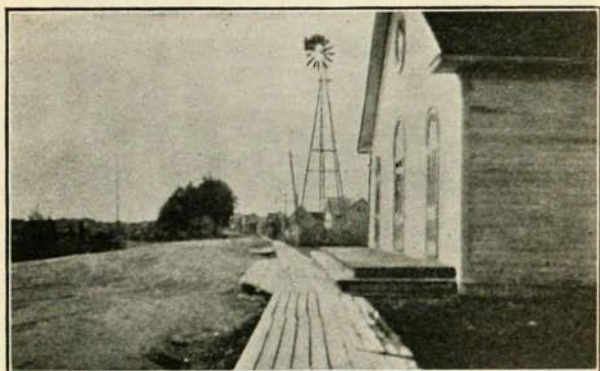
Dans les bâtiments d'une ferme à peu près semblable à celle de son gendre, il vivait avec une autre de ses filles, Eva Bouchard. Pour les gens du lac St-Jean, Eva Bouchard a sans aucun doute servi de modèle à Maria Chapdelaine. C'est d'ailleurs par ce nouveau nom que maintenant on la désigne et c'est de ce surnom qu'elle-même signe quelque fois sa correspondance. Cependant il suffit de connaître un peu ce que fut la vie d'Eva Bouchard

pour saisir toute la dissemblance qu'il y a entre elle et Maria Chapdelaine. Il faut savoir aussi quelle âme était la sienne pour comprendre son influence probable sur Louis Hémon et sur son œuvre.

Eva Bouchard avait 23 ans environ quand Louis Hémon arriva à Péribonka. Au point de vue physique il n'y a dans le roman aucune description sauf au premier chapitre "une belle grande fille" et plus loin "sa poitrine forte, son beau visage honnête"⁹² "ses beaux cheveux drus, son cou brun de paysanne"⁴⁷ et c'est à peu près tout. C'est bien peu pour l'identifier.

Sa vie fut très différente de celle de Maria Chapdelaine. Ce n'était point une fille quelconque des bois, ni une fille des rangs. Elle avait passé cinq ans au couvent des Ursulines de Roberval et fut institutrice pendant plusieurs années.

Louis Hémon et Eva Bouchard se lièrent de bonne heure. Indépendamment du plaisir que peuvent avoir deux jeunesses à converser entre elles, on comprend tout l'intérêt qu'il y avait pour une jeune fille instruite et affinée par l'éducation d'un couvent à écouter le Parisien modifié par sept années de vie anglaise. Mais on comprend aussi

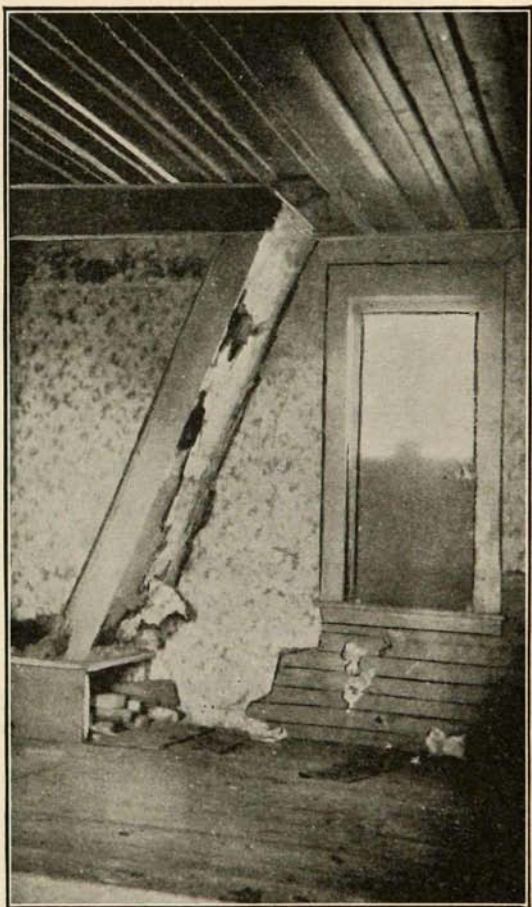


L'ÉGLISE ET LE VILLAGE DE PÉRIBONKA

tout l'attrait que cette jeune fille pouvait exercer dans ce pays lointain sur un jeune écrivain en quête d'observations.

Au cours des promenades d'été ou des longues veillées d'hiver mêlés aux autres ou dans l'isolement du tête à tête Louis Hémon et Eva Bouchard s'entretenaient longuement. D'elle il apprit des histoires et des contes qui plus ou moins modifiés passèrent dans le roman. Toutefois c'est surtout par le côté religieux et quelque peu mystique de sa compagne que Louis Hémon fut profondément influencé. Nul ne pouvait mieux l'aider à pénétrer l'âme canadienne-française que cette jeune fille instruite affinée par l'éducation et spiritualisée par

la religion que maintes fois il dut surprendre dans l'attitude de la prière. Au contact des hommes des chantiers, ses compagnons de travail, rien des délicatesses de cette âme ne lui eût été révélé. Ces hommes rudes appliqués à de rudes besognes, si semblables à tous ceux que l'on trouve sur toute la surface de la terre, sacrant à tout propos, buvant à l'occasion, que seule la religion réussit à dématérialiser, ne pouvaient guère l'entretenir que de choses triviales ou grossières. Auprès de la douce Eva Bouchard au contraire, la vieille âme française, rurale, religieuse et familiale lui apparut clairement. Ensemble en racontant non pas des histoires, mais l'histoire, en lisant les faits du passé, ils comprirent la puissance de cette force spirituelle qui fut souvent l'arme des grandes conquêtes, l'armature des vastes empires. Ils analysèrent tous les mérites de cette âme qui au pays de Québec, loin des villes bruyantes, retranchée dans une retraite sûre, protégée par la distance et la neige, s'est enracinée au sol à la place de la forêt et s'est conservée intacte de génération en génération. Ce sentiment de religiosité qui imprègne toute son œuvre, cette extrême pudeur qui couvre d'expressions ravissantes des sentiments qu'une intention douteuse pourrait seulement effleurer, tout cela



LA CHAMBRE DE LOUIS HÉMON

Vue de la chambre des Bédard

il le doit à cette jeune fille saine, mystique et sage auprès de laquelle il lui fut donné de vivre plusieurs mois.

Bouchard avait avec lui un homme engagé du nom de Joseph Murray. C'était un de ces Écos-sais descendants des soldats de Wolf qui venus des bords du St-Laurent et fixés dans la région du lac St-Jean au milieu d'une population exclusivement canadienne-française ont complètement oublié la langue de leurs ancêtres. "Les yeux d'un bleu étonnamment clairs — chose rare au pays de Québec" — "il était en vérité tout entier couleur de terre"⁵⁸. Murray, dont on prononce le nom comme s'il s'écrivait Muré était comme Légaré un travailleur acharné, dépensant à la tâche toute sa force humaine; il "s'attelait chaque jour de quatre heures du matin à neuf heures du soir à toute besogne à faire et y apportait une sorte d'ardeur farouche qui ne s'épuisait jamais" non sans lancer sans se lasser des "blasphèmes" à tout propos.

Le plus proche voisin après Bouchard était Ernest Murray qui travaillait sur sa terre avec ses deux fils Esdras et Ernest connus tous deux dans la paroisse sous le nom de Ti-Bé et de Da-Bé. Quelquefois ils venaient passer la veillée chez les Bédard; c'est ainsi que Hémon fut amené à les

incorporer à la famille Chapdelaine et à les présenter comme les fils aînés.

La veillée, où voisins, parents ou amis se réunissent prend au pays de Québec une valeur inestimable. Dans l'atmosphère chaude de la salle commune tandis que le froid mord l'écorce des arbres, tout en laissant couler le temps réparateur des forces, on fume, on joue et on jase. C'est au cours de ces veillées que Louis Hémon vit défiler bien des gens du pays qu'il n'aurait pas eu l'occasion de rencontrer autre part, et c'est également au cours de ces veillées qu'il entendit raconter le plus d'histoires.

C'est là que Louis Hémon eut presque tous les soirs l'occasion de voir chez les Bédard un jeune colon Eutrope Gaudrault établi à Honfleur, dont la situation et le caractère pourraient bien avoir fourni les éléments essentiels du personnage important d'Eutrope Gagnon. Là aussi il rencontra Édouard Bédard, fils de Hyacinthe Bédard de Péribonka. Celui-là représente le type du Canadien français établi aux "States". Il revint quelquefois pour régler plusieurs affaires et une fois entre autres pour vendre une terre à Honfleur. Toutes les fois qu'il venait des États il ne manquait pas de rendre visite à Eva Bouchard. Vraisemblablement c'est à lui que Hémon a emprunté les caractè-

res d'un autre personnage important Lorenzo Surprenant.

Un soir Hémon eut l'occasion de rencontrer trois Français qui avaient acheté la terre de Surprenant l'émigré. Leur histoire, dont Hémon n'a pas connu le tragique épilogue, est des plus lamentables. Las de la ville, séduits par les phrases sonores qu'un conférencier prêchant sans risque le roman de l'énergie et de la colonisation peut débiter devant des foules imaginatives et sédentaires, ils avaient quitté la France pour venir au pays de Québec, jouir de la vie saine et de l'air pur des champs. L'accordeur de piano Joseph Vernier accompagné de ses fils Edmond l'employé de bureau et Pierre l'employé de magasin vint un jour au lac St-Jean. Il acheta un lot de bois d'éboulis. Mais à eux trois, sans expérience de la terre, dans un pays dur ils n'arrivèrent malgré leur courage à abattre ni le bois ni... les difficultés de toute sorte. Ils faillirent mourir de faim. Après avoir quêté l'argent nécessaire pour retourner en France ils s'embarquèrent un matin à Québec à bord de l'"Empress of Ireland". Hélas! ils ne devaient plus revoir la douce France! Le bateau fit naufrage et tous trois périrent avec lui.

C'est tout un petit monde qui gravite autour de Louis Hémon l'étranger. Rien ne pouvait mieux

le renseigner sur ces populations laborieuses et simples que ce contact incessant avec tous. Il apprend là les histoires de famille et les histoires du pays. Plusieurs fois les Bédard et les Bouchard lui ont raconté la mort dramatique de la mère de Laura et d'Éva qui lui fournit le thème de la mort de la mère Chapdelaine, comme il entendit maintes fois narrer les prouesses et les miracles de Tit Zèbe le rebouteur de St-Félicien.

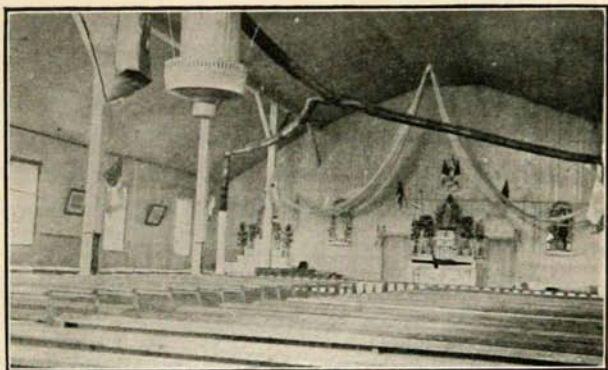
Monsieur et madame Bédard ne tarissent pas d'éloges sur leur ancien employé pensionnaire et c'est avec sympathie, beaucoup de bonne



UN FOUR À PAIN

humeur et d'entrain qu'ils en parlent encore. Monsieur Léon-Mercier Gouin qui fut, après la publication de Maria Chapdelaine, un des premiers à faire le pèlerinage de Péribonka a noté ses conversations avec le ménage Bédard d'une façon si pittoresque qu'il nous faut lui laisser la parole, d'autant plus que les anciens patrons de Louis Hémon restent après des années, fidèles à leurs premiers récits et narrent encore aujourd'hui, à ceux qui leur font le plaisir d'aller leur demander le gîte et le couvert, les anecdotes savoureuses que M. Gouin publiait déjà en octobre 1918 dans le *Petit-Canadien*.

« Monsieur Hémon m'a déclaré dit Samuel Bédard qu'il venait étudier pour faire un livre sur les gens de par ici. Je vous assure que c'était un bon garçon dépareillé. Il écrivait quasiment sans arrêter. C'était tantôt pour le journal le *Temps* de Paris et tantôt pour des papiers anglais de Montréal. Comme journalier, il n'y a pas à dire, il ne forçait pas pour le gros ouvrage. Pour ça, il ne valait pas cher, comme qui dirait. Mais, pour être de service, je vous assure qu'il l'était pour tout de bon. Il était toujours paré à faire plaisir. Il avait le cœur sur la main; il donnait tout son argent aux deux



L'INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE PÉRIBONKA

petits orphelins que j'élève. De tout le temps qu'il a resté avec nous autres, il ne s'est jamais impatienté. Quand bien même on avait de la misère noire, il était de bonne humeur pareil comme de coutume. Ça été bien de valeur de le perdre. Je trouve ça une vraie pitié, moi qui vous parle, de voir du bon monde comme lui mourir jeune comme ça ! »

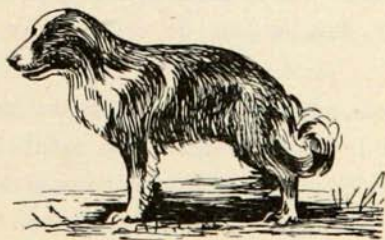
« Cet éloge m'a paru infiniment touchant dans la bouche du père Chapdelaine. Je voudrais vous communiquer l'émotion très douce qui s'en dégageait. — J'interrogeai ensuite la "défunte" madame Chapdelaine. — Madame Bédard, en effet, n'est morte que dans le roman. Elle se porte à merveille

malgré sa mise en bière prématurée. Je lui dois mes meilleures notes. Notre hôtesse doit presque friser la quarantaine. C'est le type idéal de nos braves mères canadiennes. Aussi forte qu'une Normande, elle déborde d'une exubérante gaité et d'une bonté toute maternelle. C'est la cordialité même! Hémon avait mille fois raison de l'appeler "une créature dépareillée". Intelligente, parlant un français qui ferait honneur à plus d'une, madame Bédard confirme tout d'abord les paroles de "son homme".»

« Ah! oui! dit-elle, nous l'aimions bien ce pauvre monsieur Hémon. Vous ne pouvez pas vous figurer combien il était bon pour nos petits enfants adoptés. Le petit dernier, "Tit'homme", était alors encore en petite robe. Monsieur Hémon passait tout son temps à le faire étriver. A tout bout de champ, il lui disait: "Voyons, Tit'homme, voyons! Tu sais bien que tu n'es qu'une petite fille". Bébé se fâchait tout rouge. C'est effrayant comme ça le choquait. (Dans son livre, monsieur Hémon l'appelle "Marie-Rose"!) Ça ne les empêchait pas d'être bien amis tous les deux. Tous les dimanches, en revenant de la grand'messe, monsieur Hémon lui faisait le même tour. En débarquant de la "planche", il criait à Tit'homme: "Dis donc, la petite! veux-tu du sucre?" — "Bien sûr!" répondait

le petit. Ils allaient alors ensemble à la brimbale du puits, monsieur Hémon prononçait là quelques mots magiques dans une langue que je ne connais pas. Ça rimait sur "Taquini-Taquino". "Le chocolat sortira!" Monsieur Hémon disait à Tit'homme: "Tire sur la corde!"... et le chocolat sortait de la manche de monsieur Hémon. Je n'ai pas besoin de vous dire que ça faisait le bonheur de Tit'homme. — Tout le reste de la semaine, le petit passait son temps à tirer sur la corde du puits. Mais, vous comprenez bien que le chocolat ne venait pas tout seul. »

« Téléphore, c'est notre Roland. Quand monsieur Hémon dit que c'est Téléphore qui boucanait les maringouins, il s'ôte son mérite. C'était toujours lui, monsieur Hémon, qui s'en chargeait. Il y avait des temps où il devenait tout sérieux. C'était



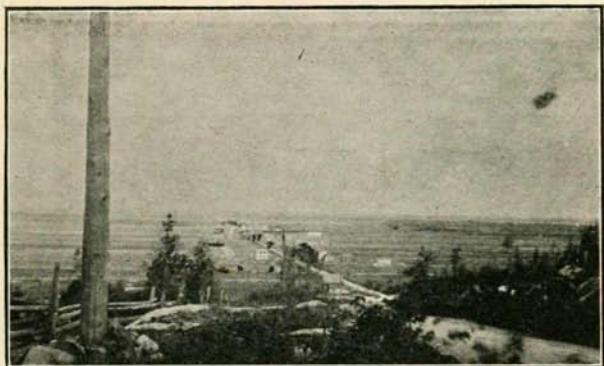
"CHIEN"

quand il était malade de sa gorge. Mais même dans ces secousses-là, il souriait pareil. Il ne s'est jamais fâché devant nous autres. Il ne s'est jamais énervé pour rien. »

« Un dimanche », continue madame Chapdelaine, « j'étais toute seule à la maison avec monsieur Hémon. Il composait sur la table de la cuisine. Voilà-t-il pas que je me mets la tête à la porte et j'aperçois les animaux en train de sauter dans le grain. "Monsieur Hémon", que je lui dis, "les animaux vont sauter dans le grain. Ils vont tout abîmer. Est-ce que vous ne pourriez pas les envoyer ?" — Et lui de me répondre sans s'exciter : "Madame, laissez-les faire; moi, j'écris !" Ça y était; ils étaient dedans. Je le fais assavoir à monsieur Hémon et il me répond toujours bien tranquille : "Oh! madame, si ce n'était pas cela, ce serait autre chose. »

Cette douce philosophie, ce fatalisme bonhomme et résigné, fait la joie de cette brave madame Bédard.

« Un jour, dit-elle, nous arrachions les souches sur notre terre d'Honfleur. On suait à mourir. Monsieur Hémon, accoté sur un tronc d'arbre, nous regardait faire sans grouiller. Il avait les deux pouces enfoncés dans les ouvertures de sa veste.



LE VILLAGE DE SAINT-PRIME

Il était bien à son aise, je vous en donne ma parole! Je m'approche de lui. Comme il ne travaillait pas depuis une bonne secousse, je lui demande en riant: "Monsieur Hémon, est-ce que ça serait-il fête légale aujourd'hui?" — "C'est bien mieux que cela!" qu'il me répond. "Est-ce que ça serait-il votre fête?" que je lui redemande. "Mais oui, madame", qu'il me dit, "et comme personne ne me fête, eh! bien, alors, moi je me fête!" Je vous assure que ce n'était pas un tempérament nerveux. C'était le meilleur homme de la terre. Il n'était pas fier du tout. Il faisait sa religion comme tous nous autres. Ah! je vous assure qu'on l'aimait bien. »

«Madame Bédard comme toutes les jeunes filles du Lac Saint-Jean est un "ange" de Roberval, c'est-à-dire une élève des Ursulines. Elle leur doit son langage correct, sa prononciation parfaite et ses très jolies manières. On est tout charmé de trouver aussi loin, au bout du monde civilisé, la courtoisie la plus affable et l'hospitalité la plus cordiale. Comme madame Bédard, sa sœur mademoiselle Eva Bouchard ne déparerait pas le plus "chic" de nos salons. Elle aussi porte l'empreinte des Dames Ursulines. Elle en a la distinction bien française, une élégance presque parisienne de pensée et d'allure. L'œuvre de ces saintes éducatrices est au-dessus de tout éloge!»

Le dimanche Hémon et Bédard descendaient à Péribonka pour assister à la messe. Dans l'église de bois semblable à une longue grange basse percée de fenêtres "juchée au bord du chemin sur la berge haute au-dessus de la rivière"⁵ devant le pauvre petit autel blanc magnifié par la solennité du culte, tandis que Bédard chantait au chœur, Louis Hémon observait et priait. C'est là parmi ces hommes recueillis et graves, mêlés aux femmes "si typiquement françaises" et aux enfants nombreux et vigoureux qu'il comprit la majesté de cette voix de Qué-



LOUIS HÉMON ET BÉDARD SOUS LA TENTE

bec qui est "à moitié chant de femme et à moitié chant de prêtre".²⁵¹

La messe terminée quelques habitants rentrent directement chez eux; beaucoup s'attardent devant l'église. Alors parmi ceux-là commencent les commérages: on parle du temps qu'il fait et du temps qui vient; on s'enquiert réciproquement des nouvelles de la santé; on discute d'affaires sérieuses et on potine. Sur les marches de l'église on annonce les événements de la semaine. Y a-t-il une réunion prévue? A-t-on quelque chose à acheter ou à vendre? Veut-on distribuer de l'ouvrage et recruter de la main-d'œuvre? Tout se crie du haut de

cette estrade faite de deux marches au-dessus du trottoir de planches.

Le dimanche qui suivit son arrivée à Péribonka Louis Hémon assista devant l'église à la vente de trois petits cochons déjà gras et grognants, dont un vieux bonhomme du village essayait de pousser l'enchère malgré les quolibets des jeunes gens. La scène lui parut si drôle qu'il en fixa un croquis dans le roman en changeant, comme il le fit souvent, les noms des personnages; c'est ainsi que le vieux Desjardins devint Laliberté.

Avant de repartir, Bédard et Hémon dînaient au village chez des parents comme il est décrit si pittoresquement dans le premier chapitre. Le repas terminé ils partaient. Bien rassasié Samuel Bédard s'assoupissait. Quelquefois il tentait, en chantant, de résister au sommeil, mais presque toujours il finissait par s'endormir et c'était pour la plus grande joie de Louis Hémon ce grand "malavenant de Charles-Eugène" qui tout à son aise, au pas, sans autre guide que sa connaissance du chemin, ramenait la voiture ou le traîneau à la maison où les accueillaient d'abord et de loin les jappements de "Chien."

Le dimanche et seulement ce jour-là, de retour de la messe, il prenait ses papiers logés avec ses



CAMPEMENT DANS LE BOIS

vêtements dans une petite armoire fixée dans l'encoignure et il écrivait, il écrivait longuement, déchargeant sa mémoire de tout ce qu'elle avait emmagasiné pendant la semaine. C'est dans cette petite chambre dont l'unique fenêtre donnait sur la route que, le plus souvent assis sur son lit, Louis Hémon rédigea les notes qui devaient servir à l'édification de son œuvre.

Vers la mi-septembre il va dans le bois au nord de Péribonka en compagnie d'ingénieurs qui explorent la région en vue de l'établissement problématique d'une ligne de chemin de fer. C'est une des saisons les plus favorables à la prospection. Maringouins et mouches noires n'assaillent plus l'auda-

cieux qui pénètre dans les taillis, d'autre part à la ferme les récoltes sont rentrées. Parti tout d'abord pour remplacer le patron dans l'équipe, il se fait engager ensuite.

Dans cette forêt demi-vierge où pour faire quatre milles, il faut quatre heures d'acrobaties, il se trouve très bien logé et fort bien nourri. La terre peut bien ressembler à une éponge de mousse mouillée où, quand il pleut, malgré les bottes confortables on enfonce jusqu'au genou, les fonds des cuvettes de tôle peuvent bien malgré le poêle montrer trois centimètres de glace tous les matins, il se déclare enchanté d'une vie idéale. Et la neige, la neige apportée par novembre, la neige qui permet la marche feutrée en raquette le réjouit beaucoup au lieu de l'effrayer.

C'est au cours d'une randonnée dans les bois de Chibogamou au Nord du Lac St-Jean que Louis Hémon et ses compagnons découvrirent le cadavre d'un homme de la région disparu depuis longtemps. C'était celui d'un habitant de Saint-Michel de Mistassini nommé François Lemieux qui, de la même paroisse que François Paradis servait de guide aux acheteurs de fourrures. La fin tragique de cet homme suggérera à Louis Hémon la fin de son héros qui "seul, à raquette, avec ses couvertes

et des provisions sur une petite traîne" dans le temps de Noël, s'en allait à travers les grands brûlés ensevelis sous la neige vers l'étoile de son cœur.

Vers la mi-décembre il écrit aux siens :

« Crois-moi, même les savanes et la vie sous la tente dans la neige conservent mieux que l'existence des pauvres citadins. Pas le plus petit rhumatisme, — pas la plus petite crampe d'estomac, — rien n'est encore venu me dire que j'atteins maintenant l'âge auquel les sous-chefs de bureau songent à se ranger pour sauver les débris de leur constitution. »

« Ne crois nullement que me voilà dans les bois pour le restant de ma vie. D'ici très peu d'années, mais après quelques pérégrinations toutefois, je repasserai rue Vauquelin. Je n'aurai peut-être pas beaucoup l'habitude des salons quand je retournerai, mais cela n'enlèvera rien à notre contentement, au vôtre ni au mien. »

« Au pis, ma petite maman, il te faut donc te résigner à recevoir encore deux ou trois lettres du jour de l'an écrites en des recoins obscurs de cette planète. Les termes différeront peut-être, les timbres aussi, mais j'espère bien que je réussirai à vous faire sentir chaque fois que mon affection

pour vous ne diminue en rien, et que toutes les preuves de tendresse, d'indulgence et de générosité que vous m'avez données, ne sont pas oubliées... »

De très bonne heure au printemps de 1913 Louis Hémon quitte Péribonka et va s'installer quelques semaines à St-Gédéon, lieu de naissance de madame Bédard son hôtesse et de feu la mère Chapdelaine. C'est dans le calme de ce plaisant village situé sur la bordure sud du lac St-Jean que vraisemblablement il coordonna ses notes et rédigea son récit. Son œuvre à peu près achevée il redescend par étapes vers la grande ville de Montréal, où peu après son arrivée il s'engage comme traducteur dans une importante maison de commerce de fers et d'aciers.

Il passe avec la plus grande facilité des travaux de la campagne aux travaux de bureau. Très habilement il tire parti de ses connaissances linguistiques. Il traduit non seulement le français et l'anglais, mais encore l'espagnol, l'italien et l'allemand, sans parler de l'annamite appris à Paris qui, on le devine, lui fut en Amérique de peu d'utilité. A ses chefs il a demandé et obtenu la faveur spéciale de se rendre au bureau tous les matins une heure avant les autres employés, et c'est pendant cette heure matinale qu'il copie à la machine à écrire le manuscrit de Maria Chapdelaine.

Sa vie à Montréal des tout premiers jours d'avril au 26 juin 1913 fut comme toujours extrêmement simple. Ce fut celle d'un solitaire et d'un observateur patient et laborieux. Au bureau où il a travaillé du 9 juin jusqu'à son départ, il a laissé le souvenir d'un garçon sympathique et d'un travailleur expéditif.

Dans la petite chambre louée sur une des rues les plus bruyantes et les plus commerçantes de la ville, il relisait le soir les pages du manuscrit qu'il devait



LE BUREAU OU FUT TAPÉ LE RÉCIT
DE MARIA-CHAPDELAINE

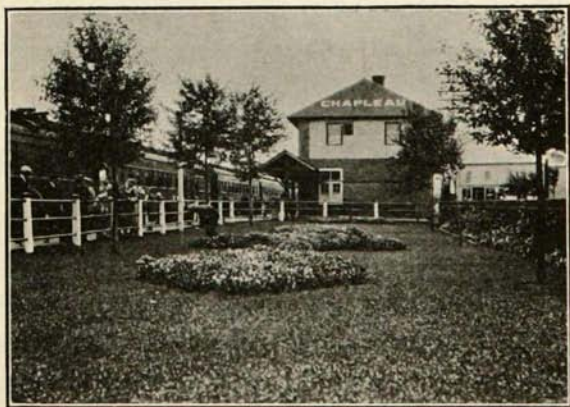
taper le lendemain. Quelquefois il poursuivait ce travail dans une bibliothèque publique située non loin de son domicile. Aux heures de loisirs il gravissait les pentes boisées de la montagne royale qui domine l'immense ville, et là-haut, devant cet horizon grandiose qu'un fleuve majestueux auréole d'argent, il rêvait. La rêverie finie il observait. Il observait les hommes et les choses et avec un amour particulier le bois, le bois, oasis de verdure dominant un désert de briques, le bois couru de routes, de chemins et de sentes, le bois qui consent quelquefois aux grâces du jardin, mais qui parfois aussi s'ensauvage et s'emplit de mystère, le bois dont la féerie printanière des taillis et des futaies lui rappelait tant de choses vécues là-haut dans les grandes forêts du nord où un peu de son cœur peut-être était resté.

Vers la fin du mois de juin il arrive au bureau exhibant un passeport et proposant à un employé la vente de sa valise de cuir. L'opération réalisée il achète une sacoche de toile grossière, un costume particulièrement bien pourvu de poches intérieures et annonce qu'il s'en va.

A sa famille il écrit le 24 juin, le jour même de la Saint-Jean-Baptiste, un dernier billet ainsi conçu :

« Je pars ce soir pour l'Ouest. Mon adresse sera Fort-Williams (Ontario), pour les lettres partant de Paris avant le 15 juillet. Ensuite Winnipeg (Manitoba) pour les dernières partant de Paris pas plus tard que le premier août. Je vous ai envoyé trois paquets de papier. Mettez-les dans une malle avec mes autres papiers. »⁽¹⁾

Aux rares personnes qui le connaissent et le questionnent sur ses projets il répond qu'il se rend à Fort-Williams d'abord mais qu'il compte bien ensuite pousser jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Comment voyagera-t-il ? A pied tant qu'il pourra,



LA STATION DE CHAPLEAU DU C.P.R. (ONTARIO)

(1) *Correspondance de Louis Hémon*, René Bazin "Revue des Deux-Mondes", 1er octobre 1921.

en train quand il faudra. Comment vivra-t-il ? Il n'en sait rien et s'en soucie peu. N'a-t-il pas fait ses preuves ? De l'argent ? Il en faut certes, mais il lui est si facile d'en gagner quand il veut et pour mener cette vie des gueux qu'il aime entre toutes il lui en faut si peu ! Et il part, non sans avoir promis à ses camarades d'envoyer des nouvelles qui ne vinrent jamais, jamais.

S'en alla-t-il directement vers l'Ouest ou passa-t-il d'abord par l'Abitibi ? On l'ignore. Tout ce que l'on sait c'est que le 8 juillet il était à Chapleau dans l'Ontario.

Vers 6.30 heures du soir il quittait la station du chemin de fer en compagnie d'un jeune Anglais nommé Harold Jackson. Ils allaient à pied vers l'Ouest marchant prudemment comme on le fait toujours dans ce cas, sur la voie ferrée destinée aux trains se dirigeant vers l'est. A environ deux milles et quart de Chapleau brusquement ils entendent un train qu'une courbe cachait. La surdité d'Hémon explique pourquoi les premiers appels du mécanicien ne furent pas entendus à temps. Persuadés que le train venait droit sur eux, ils se jettent vivement sur la voie des trains de l'Ouest juste au moment où la locomotive de l'"Impérial limitée" du "Canadien Pacifique" arrivait à leur hauteur :

tous deux furent frappés. Il était 7.20 heures. Moins d'une demi-heure après ils étaient morts.

Les corps furent ramenés à Chapleau. L'enquête tenue n'incrimina personne. Quand il fut établi que l'accident était dû à l'imprudence des voyageurs, des procès-verbaux furent rédigés et signés. Puis le 10 juillet les deux corps placés dans deux cercueils de pin, furent inhumés, Louis Hémon dans le cimetière catholique, son compagnon au cimetière protestant.

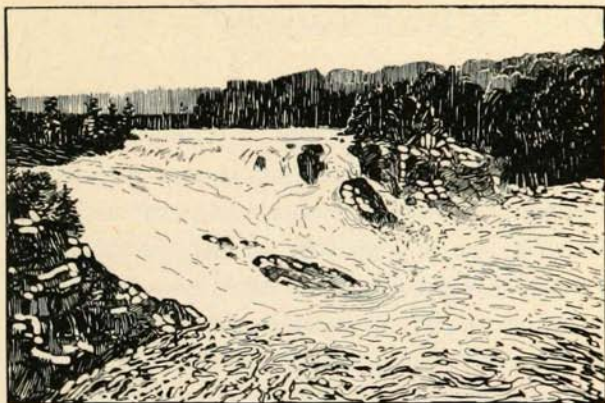
Pendant plus de dix ans la tombe de Louis Hémon resta marquée, comme celle du soldat tombé au champ d'honneur, d'une rustique croix de bois. Tandis que le temps, de ses mains niveleuses, désarticulait sa croix et effaçait son nom, autour de lui dans ce cimetière, où l'ordre était loin de régner, un à un, un peu au hasard, d'autres morts vinrent dormir leur grand sommeil de paix, de telle sorte que lorsque en 1920 la Société St-Jean-Baptiste de Montréal, envoya une pierre gravée, pour être dressée sur la tombe du jeune et illustre écrivain, le Révérend Père Gascon éprouva quelques difficultés à la retrouver.

Ainsi périt ce Français de France qui mieux que tout autre découvrit l'âpre beauté de la terre cana-

dienne et chanta dans un admirable poème la fidélité de ceux qui motte à motte l'arrachèrent à la forêt. Ainsi le destin au visage de sphinx et aux griffes implacables, voulut-il que dans le cimetière d'une paroisse canadienne-française pétri de la cendre des pionniers en marche vers l'Ouest, ses restes fussent confondus avec ceux de ses frères de même race dont il avait révélé au monde la vie simple et les rares vertus.



TOMBE DE LOUIS HÉMON
DANS LE CIMETIÈRE CATHOLIQUE
DE CHAPLEAU



UNE CHUTE SUR LA MISTASSINI

LE SYMBOLISME DANS "MARIA CHAPDELAINE"

Quand au début de l'année 1914 "Maria Chapdelaine" parut en feuilleton dans le journal "le Temps", Louis Hémon était déjà mort. Remarqué par quelques hommes de lettres du Canada, ce récit fut édité à Montréal en 1916 avec une préface d'Émile Boutroux, une introduction de Louvigny de Montigny et des illustrations de Suzor Côté. C'est seulement en 1920 après sa publication dans la série des "Cahiers Verts" de l'éditeur Bernard

Grasset, que l'œuvre attira l'attention des critiques et conquit rapidement la faveur du public.

La critique s'informa d'un auteur à peu près inconnu. On apprit qu'il avait séjourné au Canada français dans le pays dont il avait décrit les sites, parmi les pionniers dont il avait vécu la vie pour mieux en peindre les mœurs. On sut qu'il s'était fait écraser par un train alors qu'il allait vers l'Ouest en quête de nouvelles observations. Comme d'autre part on n'avait de lui à ce moment-là que quelques articles et deux nouvelles, on pensa avoir affaire à un de ces auteurs descriptifs qui mettent tout leur art à peindre la beauté des choses et les mœurs des hommes avec la seule couleur des mots. Étant donné que ses observations étaient probes et que son œuvre était simple, on le classa parmi les maîtres de cet art réaliste dont Brunetière a défini l'idéal.

Quelque fussent les goûts, les opinions religieuses et les tendances politiques des critiques français, l'ouvrage suscita chez tous un sentiment d'admiration. Puisque l'auteur était mort, les chers confrères furent unanimes à reconnaître ses mérites littéraires. On dit la valeur morale de son œuvre et on vanta sa grandeur. Il n'en fallut pas davantage pour assurer le succès auprès d'un public

dont le goût est resté sain en dépit des apparences. Le mot de chef-d'œuvre fut prononcé, non pas par les mercantis du papier imprimé mais par les critiques les plus probes. Cela acquis on discuta la sincérité du peintre, l'exactitude des paysages décrits, la véracité des types dépeints. Des caractères on parla peu, des âmes il n'en fut pas question. Immatériels, les symboles s'étaient évadés.

Le meilleur titre d'un ouvrage n'est-ce pas celui qui en donne la meilleure synthèse ou qui en dégage le plus clair symbole ? Si Louis Hémon avait voulu peindre, comme on l'a prétendu, une région de colonisation il eût donné à son œuvre un titre rappelant le pays où se déroulait son récit "Au lac St-Jean" ou "Sur la lisière du monde blanc" par exemple.

S'il avait voulu faire passer dans la littérature, avant qu'il disparaisse complètement de la réalité, ce type du colon défricheur isolé dans le bois autrefois si fréquent dans le Canada français, il eût intitulé son œuvre du nom de Samuel Chapdelaine, dont il a si magistralement dressé la silhouette et il eût vraisemblablement écrit avec des faits héroïques qui lui furent révélés par un long contact avec les pionniers et les trappeurs, une œuvre plus romanesque et plus pathétique. Mais non: il a donné à

son œuvre le nom de Maria Chapdelaine. C'est donc qu'il a voulu faire autre chose que de décrire un pays, étudier un caractère ou fixer un type social.

Il est arrivé pour Maria Chapdelaine ce qui est arrivé plusieurs fois dans l'histoire littéraire: on a pris le décor pour le drame, l'accessoire pour l'essentiel. Chez quelques auteurs comme Pierre Loti, le paysage est traité d'une façon telle qu'on ne sait plus, s'il est une réalité ou s'il est lui-même une psychologie. Il forme le fond d'un décor qui éclaire les personnages et où ceux-ci se reflètent. Chez d'autres, comme Balzac, on voit parfois à côté du héros qui donne le titre synthétique de l'ouvrage un autre personnage qui par la volonté de l'auteur prend une importance considérable et semble diminuer la valeur du premier. Ainsi le père Grandet projette-t-il son ombre épaisse sur la vie de sa fille Eugénie. Mais l'ombre n'est pas la lumière, et cette lumière même en veilleuse, vacillante au vent des passions doit fixer avant tout l'attention du critique.

Dans l'œuvre de Louis Hémon l'abondance des descriptions, l'ampleur des paysages décrits, l'analyse délicate et serrée à la fois de la vie du colon-défricheur ont jeté dans l'ombre le vrai personnage

Maria-Chapdelaine qu'ils voulaient éclairer. On a cru que les paysages étaient peints pour eux-mêmes, que les descriptions détaillées, parfois minutieuses et précises de la vie des colons, voulaient être des documents. Quelques-uns ont jugé le récit comme s'ils s'étaient trouvés en présence d'un guide rédigé par une agence de voyage ou par les bureaux du Ministère de la Colonisation. A ce point de vue, Maria apparaissait comme une pauvre petite chose impassible, presque immobile, presque inutile, que l'auteur aurait pu facilement supprimer. Alors pourquoi ce titre ?

C'est que sur une trame d'observations justes Louis Hémon a brodé un signe : Maria Chapdelaine. Maria Chapdelaine est un symbole. Ce symbole est au centre du tableau qu'il éclaire, il est au centre de l'action qu'il anime. Personne n'existe en dehors de cette fille silencieuse et le paysage lui-même ne se laisse admirer que par les images qu'il donne dans son âme. Maria Chapdelaine n'est pas autre chose qu'un drame moral dont le théâtre est l'âme d'une jeune fille canadienne-française. La grande lumière de l'amour qui l'eût poussée vers son destin une fois éteinte, cette jeune fille doit choisir entre la vie facile des villes ou la vie de labeur dans un pays austère. Dans le premier cas, elle

se déracine, cesse et compromet l'œuvre des ancêtres, dans le second elle continuera l'œuvre de sa race et fidèle à la tradition des aïeux, elle obéira "au commandement inexprimé qui s'est formé dans leurs cœurs".²⁵³ Où cela se passe-t-il ? Dans la région où l'acte sera le plus méritoire, c'est-à-dire, dans celle où la vie matérielle a le moins de charme, dans le coin où l'isolement moral est le plus grand.

Cette fille, déshéritée entre toutes, est le vivant symbole de la fidélité à l'âme canadienne-française : fidélité au culte, fidélité à la langue, fidélité au pays vierge lentement défriché, "où une race ancienne a retrouvé son adolescence".

C'est pour composer un ensemble harmonieux, autour du personnage essentiel que l'artiste a créé d'autres symboles : symbole des noms qui caractérisent les personnages, symbole du paysage qui conditionne une psychologie, symbole du drame qui pose un problème. Tout a été conçu et idéalisé en vue de faire comprendre et de faire admirer ce que les Canadiens eux-mêmes ont appelé le miracle canadien-français.



LAC SAINT-JEAN

LES NOMS

Les noms de famille français, encore qu'ils soient portés par un nombre considérable d'individus, sont au Canada peu variés. C'est que le noyau de colons qui par une progression régulièrement croissante a si rapidement donné naissance à ce peuple, fut composé au début d'un petit nombre de familles portant des noms différents. Venus des provinces les plus linguistiquement françaises, ces noms ont encore conservé leur pureté originelle. Ils sonnent clair aux oreilles délicates. En général, rien n'est venu déformer ces noms attribués en un temps lointain où tout simplement,

on désignait les individus par un de leurs caractères, par une qualité ou un défaut, une profession ou une charge. En ce bon vieux temps, le nom était une image, il était souvent pittoresquement représentatif et symbolique et comme aujourd'hui le surnom, il avait du charme ou de la malice, de la couleur ou du caractère. Maintenant plus ou moins déformés ou altérés par le poids des siècles, les noms ne sont plus que de pauvres choses décolorées par l'habitude, des syllabes dépourvues de sens, des sons sans harmonie, à peine quelque chose de plus qu'un matricule ou un numéro de téléphone.

Louis Hémon aurait pu donner à ses personnages des noms quelconques. Intuitivement peut-être il a préféré prendre parmi les noms les plus canadiens-français ceux qui lui paraissaient les plus représentatifs de ses personnages, ceux qui devaient le mieux marquer ses héros, ceux qui en somme étaient les plus aptes à les symboliser.

François Paradis! N'est-ce pas le bonheur, la félicité future entrevue au cœur de l'été par une journée bleue inondée de lumière? Paradis n'est-ce pas celui qui, descendu d'un pays mystérieux, apparut un soir émergeant d'un nuage de boucanes et s'ensevelit pour jamais dans la profondeur blanche de la forêt? Paradis perdu, perdu pour

jamais dont Maria , à qui on a défendu le regret, songe un instant par compensation à se consoler en pensant "aux paradis" terrestres situés quelque part, là-bas, vers le sud moins froid qu'elle ne connaît pas.

Et Surprenant! N'est-ce pas celui qui apporte avec lui tout l'étonnant inconnu des pays d'où il vient? Il parle de la vie magnifique des grandes cités éblouies de lumière. Et n'est-il pas fait pour surprendre celui-là qui fait miroiter devant cette fille des bois à laquelle il dit son amour, la magie mystérieuse de la ville lointaine vers laquelle il voudrait l'entraîner.

Et Gagnon! Pauvre hère, "pas riche bien sûr", qui arrache péniblement la terre à la forêt, qui, à force de peine et malgré la misère, gagne péniblement le blé de chaque jour. On ne le voit que le soir, quand la nuit est déjà venue, écrasé par le labeur du jour, et à l'heure où il vient déclarer son amitié, il sort de la forêt sombre en détachant sa silhouette courbée par le travail, sur un ciel gris d'où la neige dégringole en flocons serrés. Ce qu'il apporte c'est la fidélité d'un chien et la force d'un bœuf, de quoi continuer une vie de misère dans le triste pays où le sort l'a jeté.

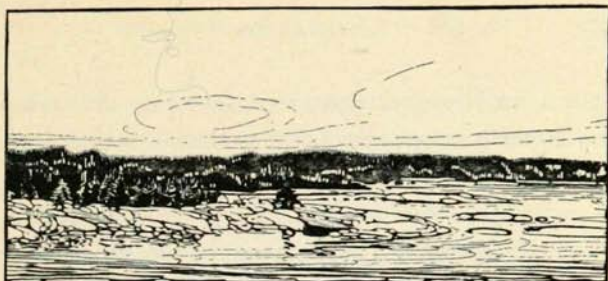
Et Légaré! Celui-ci on ne sait d'où il vient, on ne sait où il va. Il est l'homme engagé. Il est le renfort nécessaire pour lutter contre l'étreinte du bois sinistre. La misère, il n'a connu que ça, et là où d'autres geignent sous la peine, lui se console d'avoir moins de malheur qu'il en eut autrefois.

Et les Chapdelaine! Quel nom est plus canadien que celui-là! C'est le colon vaillant et fort, têtu et tenace, patient et bon, dur pour lui-même et doux pour les autres, qui toujours couvert de laine brave le froid et affronte la forêt. La forêt c'est pour lui une magie. Il l'aime et cependant il la "claire" sans cesse, il l'aime comme le marin aime la mer, et quand un jour les clairières sans cesse élargies se rejoignent et que la lisière de la forêt recule, la nostalgie le prend comme elle prend le marin captif loin de la mer. Et de nouveau il s'en va plus loin, dans la forêt profonde, dont le cœur mystérieux bat à l'unisson du sien. Esclave du devoir, bloc que rien ne peut dissocier, la famille canadienne-française suit son chef et part avec lui vers un nouveau destin. Quelquefois une plainte douce accompagne cette migration vers l'inconnu, c'est la mère Chapdelaine qui symbolise ces regrets et qui emporte dans son cœur fidèle la

nostalgie des vieilles paroisses où les cérémonies du culte et le charme des longues veillées permettent de supporter la rigueur des longs hivers.

Maria! C'est la jeune fille. Elle est comme un des beaux lacs de son pays. Ses eaux claires et froides souvent figées par l'air glacé, en rêvant au soleil deviennent de la brume. Son charme est de mirer la mouvante beauté des nuages et les variations saisonnières du bois qui l'auréole. Son fond, elle le devine insondable, ses limites, elle les sait imprécises. Sa raison d'être est de faire jaillir la vie, de l'entretenir en elle et autour d'elle.

Louis Hémon l'a placée si "proche de la nature qui ignore les mots"¹⁹² que jamais elle ne disserte sur la valeur des sentiments. On la dirait insensible, elle regarde et elle écoute. Elle est un grand silence cette fille candide. A peine quelques gestes, quelques mots, et sauf la phrase finale qui exprime son choix et fixe son destin, elle ne dit rien qui vaille qu'on retienne.



LA RIVIÈRE AUX FOINS

LE PAYSAGE

Il est changeant comme l'âme de Maria le paysage! Tout le monde a vanté la beauté si purement classique des descriptions et demain les anthologies les proposeront en exemples. Le paysage! Ne vaudrait-il pas mieux dire le décor.

Sur les seize chapîtres qui composent le roman, treize débutent par une simple indication relative à la saison et au paysage qui l'escorte: "Avec juin", "En juillet", "Septembre arriva", "Un matin d'octobre", "Le jour de l'an", "Un soir de février", "Comme mai venait", "Un soir d'avril," "En mai", et ainsi de suite. Tout le long du récit l'un après

l'autre les chapitres égrennent la litanie des mois qui successivement marquent les étapes de l'action. Les rares chapîtres qui font exception ne sont que la suite de celui qui précède. Partout ailleurs, Hémon commence, comme sur le plateau d'une scène, à planter le décor pour le drame.

Oui le paysage est un décor et un décor harmonisé avec la vie de Maria, avec elle il se confond, tous deux se marient des mêmes couleurs de sentiment, et identifiés l'un à l'autre, tous deux vivent la même vie.

Comme elle débute d'une façon délicate cette idylle d'amour qui éclot au printemps! Dès qu'elle a aperçu François Paradis "ce matin-là lui parut soudain adouci, illuminé par un réconfort, par quelque chose de précieux et de bon qu'elle pouvait maintenant attendre. Le printemps arrivait, peut-être... ou bien encore l'approche d'une autre saison de joie qui venait vers elle sans laisser deviner son nom".¹⁷

Puis quand la forêt et les côteaux de pierre se referment derrière elle, sur le seuil de la cabane de bois posée au milieu d'un "espace de terre défri-chée" Maria sent "que depuis le commencement du monde il n'y avait jamais eu de printemps comme ce printemps-là".⁴³

Le jour où François Paradis arrive dans sa solitude "fut une journée bleue, une de ces journées où le ciel éclatant jette un peu de sa couleur claire sur la terre".⁸⁹

Le froid peut être intense, les mois peuvent être longs et lourds d'une attente amoureuse. Quand elle regarde par la fenêtre "les champs blancs que cerclait le bois solennel"¹³¹ elle voit "le sol couvert de neige que la lumière de la lune rend pareil à une grande plaque de quelque substance miraculeuse, un peu de nacre et presque d'ivoire..."¹³⁴

Gagnon, guignard, porteur de mauvaises nouvelles, vient-il annoncer que François Paradis "s'est écarté," alors, tout change, l'horizon se rétrécit. Les yeux de Maria restent fixés sur les vitres de la petite fenêtre que le gel rendait opaque comme "un mur" et "qui abolissait le monde du dehors".¹⁴⁷ A partir de ce moment, elle ne voit plus rien, c'est la nuit partout, en elle et autour d'elle. Au moment où s'éteint la grande flamme qui échauffait et éclairait son cœur, tout autour d'elle devient sombre "la lisière lointaine du bois se rapprocha soudain, sombre façade derrière laquelle cent secrets tragiques, enfouis, appelaient et se lamentaient comme des voix."¹⁴⁸ Pouvait-on traduire d'une façon plus saisissante l'image de la lisière si proche et si

menaçante qui comme une main semble se crisper pour lui poigner le cœur.

Puis au retour de la Pipe où le curé lui a défendu même le regret "après qu'elle a fait tout ce qui lui était possible de faire pour chasser tout chagrin voici le lent évanouissement de la lumière" la nuit tombait et "la tristesse pesait sur le sol livide, les sapins et les cyprès n'avaient pas l'air d'arbres vivants et les bouleaux dénudés semblaient douter du printemps." ¹⁶² Le douloureux voyage terminé, la voici maintenant frissonnante dans un monde qui lui paraît si étrangement vide, qu'elle aussi doute du printemps. Tout lui semble mort et son cœur, son pauvre cœur, qui ne hâte plus son battement que quand il se souvient, a peur que jamais, jamais plus il ne palpite à l'espoir d'un amour partagé. "Elle rentre dans la maison très vite sans regarder autour d'elle éprouvant un sentiment nouveau fait d'un peu de crainte et d'un peu de haine pour la campagne déserte, le bois sombre, le froid, la neige, toutes ces choses parmi lesquelles elle avait toujours vécu et qui l'avaient blessée." ¹⁶²

Et quand Eutrope Gagnon lui a avoué son amitié, une amitié comme "ça ne peut pas se dire" ¹⁹¹ elle évoque les "champs enserrés par l'énorme bois sombre" et l'hiver, l'hiver sans fin où il faut "faire

fondre avec son haleine un peu de givre opaque sur la vitre et regarder la neige tomber sur la campagne déjà blanche et sur le bois... Le bois... Toujours le bois, impénétrable, hostile, plein de secrets sinistres, fermé autour d'eux comme une poigne cruelle." ¹⁹⁰ Plus loin c'est la description si symbolique de la cabane où elle vit "l'intérieur chaud et fétide, le sol couvert de fumier et de paille souillée, la pompe dans un coin, dure à manœuvrer et qui grinçait si fort, l'extérieur désolé, tourmenté par le vent froid, souffleté par la neige incessante, c'était le symbole de ce qui l'attendait si elle épousait un garçon comme Eutrope Gagnon, une vie de labeur grossier dans un pays triste et sauvage." ¹⁹³

Mais c'est la moitié du volume qu'il faudrait citer sans omettre cette page si dramatique où la mère Chapdelaine agonise pendant que la tempête fait trembler et frissonner la pauvre maison de bois. "Vers quatre heures, le vent sauta au sud-est, la tempête s'arrêta aussi brusquement qu'une lame qui frappe un mur, et dans le grand silence singulier qui suivit le tumulte, la mère Chapdelaine soupira deux fois, et mourut." ²²³

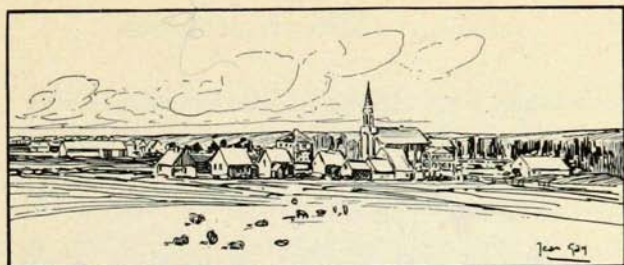
Faut-il noter, en terminant les changements du paysage, du ciel, de la température pendant que les voix disent leur volonté. Maria se décide-t-elle à

partir, tout devient beau; se décide-t-elle à rester tout s'assombrit. Avec l'espoir d'un départ même lointain, c'est le clair de lune, lumineux et profond, un paysage déguisé en blanc avec la neige épaisse dont la blancheur n'évoque rien de triste. Le printemps frissonnant et son souffle attiédi sont là et la brise au miraculeux baiser va ramener le vert dans les prairies et dans les bois. Alors que la première voix va chuchoter "les cent douceurs méconnues du pays qu'elle voulait fuir.²⁴⁶" "Le vent tiède qui annonçait le printemps vint battre la fenêtre, apportant quelques bruits confus: le murmure des arbres serrés dont les branches frémissent et se frôlent, le cri lointain d'un hibou. Puis le solennel silence régna de nouveau."²⁴⁵

Les voix ont-elles parlé clairement? Sa décision est-elle prise? Voici que "l'immense nappe grise qui cachait le ciel s'était faite plus opaque et plus épaisse, et soudain la pluie recommença à tomber" approchant encore un peu l'époque bénie de la terre nue et des rivières délivrées.²⁵³ Maria se résigne "patiente et sans amertume, mais songeant avec un peu de regret pathétique aux merveilles lointaines qu'elle ne connaîtrait jamais et aussi aux souvenirs tristes du pays où il lui était commandé de vivre; à la flamme chaude qui n'avait caressé

son cœur que pour s'éloigner sans retour, et aux grands bois emplis de neige d'où les garçons téméraires ne reviennent pas."²⁵⁴

Chaque chapitre s'ouvre sur un décor et se ferme avec la plus grande simplicité, sur un état d'âme. Maria est comme un miroir où tout se réfléchit : hommes et choses s'y mirent avec une telle netteté, que parfois, on ne sait si c'est le paysage qui est un état d'âme ou si l'état d'âme n'est pas le paysage.



SAINT-CÉDÉON

L'ACTION

Après que par un long contact avec les hommes et les choses le miracle de la survivance française en Amérique lui a été révélé, Louis Hémon entreprend d'édifier avec des matériaux extraits de la réalité, un monument symbolique.

Une chose frappe dans l'exécution de ce grand' œuvre, c'est la simplicité des procédés. Rares dans l'histoire des lettres sont depuis un demi-siècle les récits écrits dans une langue et dans une forme aussi purement classiques. Nulle emphase dans les termes, nulle grandiloquence dans la phrase, nulle recherche du romanesque, nulle préoccupation de la ficelle et du truc. Les effets les plus

pathétiques sont obtenus par des moyens candides et des mots familiers. Il règne partout une parfaite harmonie entre le récit simple, les personnages sains et le style limpide.

Si l'on veut bien analyser l'architecture de ce roman il est facile d'observer, qu'avec une intuition de la pure beauté classique, Hémon l'a marqué de fortes disciplines. Comme au théâtre il s'est plié aux règles des unités. Seule l'unité du temps, si impérieuse dans la tragédie racinienne, n'a pas été absolument respectée, mais comme d'une part le roman n'a pas les exigences du théâtre il faut bien constater que la durée de l'action a été réduite à un minimum. Que les mois et les saisons aient le temps de dérouler leur cortège de couleurs, que les sentiments aient le temps d'éclore logiquement et ce sera suffisant.

Par contre le souci de respecter l'unité de lieu est bien évident. Sauf les toutes premières scènes à Péribonka, décrites uniquement pour nous révéler un monde plus proche et plus vivant dont l'influence se fera d'ailleurs sentir sur la psychologie des personnages, le voyage de deux heures à St-Henri de Taillon, et la grande veillée à Honfleur chez Ephrem Surprenant, Maria, centre de l'action, ne s'éloigne guère des environs immédiats de la

cabane de bois. Là est la scène, et c'est là que l'un après l'autre apparaissent les acteurs. La mère Chapdelaine évoque bien tout son règne durant le souvenir des vieilles paroisses où elle aurait eu bien du plaisir, le père Chapdelaine fait bien après la mort de sa femme et devant son cadavre, le récit de ses pérégrinations, mais les migrations de la famille Chapdelaine ne font pas partie intégrante de l'action, elles n'exercent aucune influence dans le drame, elles sont un récit du passé. Ce récit est à la fois un hommage rendu à la morte et une leçon pour les enfants.

Reste l'unité de l'action. Elle apparaît bien nettement. Tout dans le récit est uniquement ordonné pour mettre en évidence une nature ingrate et une vie de labeurs. Pour la famille dont il a montré les mœurs honnêtes, une seule raison de vivre: le devoir. Pour les jeunes dont il a mis le cœur simple à nu, une seule raison d'espérer: l'amour. L'amour une fois disparu, Maria reste en face du devoir. Écouterait-elle les voix intérieures évocatrices de plus douces contrées et de plus plaisantes vies, ou bien se laisserait-elle conduire par les voix du dehors évocatrices de la terre et des morts? Tel est le point culminant de l'action vers lequel tout va tendre et se hausser.

Tout ce qui ne concourt pas à cette fin sera scrupuleusement éliminé. Pour dramatiser l'action, nulle aventure romanesque. Pour captiver le lecteur point de récit de chasse ou de pêche, et cependant quel pittoresque il eût ajouté s'il avait voulu décrire la vie et les mœurs de cette région de colonisation! Avec lui nous aurions vécu sous la tente dans la forêt. Nous aurions couru les bois en raquettes, chassé le canard, l'ours, le caribou ou l'original. Nous nous serions lancés en de légers canots d'écorce sur les rivières aux eaux couleur d'azur. Nous aurions campé aux portages, descendu de dangereux rapides et chaviré peut-être. Nous aurions pêché l'ouananiche et le brochet. Nous aurions travaillé dans les chantiers de coupe de bois. Nous aurions à la drave poussé au courant bouillonnant les billots embusqués et dans un poste de traite commercé des fourrures avec les Indiens. Mettez Louis-Frédéric Rouquette dans la même région et vous verrez quel extraordinaire parti il va tirer du pittoresque. Son imagination débordante et sa plume alerte vont vous prendre comme vous prennent ses récits du "Grand silence blanc" si suggestifs et parfois si comiques!

Tout ce qui peut assombrir le tableau pour mieux mettre en relief le mérite de ceux qui durent sera

dépeint. Rien n'a été omis pour pousser au noir ce tableau. Tout le long du roman les faits s'ajoutent aux faits pour montrer la vie austère d'une famille isolée, la vie de travail d'un défricheur en lutte avec le bois. Dans le pays il a choisi le coin le plus sombre, parmi les familles, la plus deshéritée. Les longues journées de travail vécues à abattre les arbres, à arracher les chicots, à semer, à moissonner, à faner dans la chaleur accablante de l'été sous la piqure des "brûlots" et des "maringouins", comme les mois d'interminable réclusion dans la forteresse de bois assiégée par l'hiver, où dans l'inaction presque absolue on essaye de voir à travers le créneau gelé de la fenêtre la chute silencieuse des flocons, tout cet ensemble forme avec les déceptions certaines mûries avec chaque récolte, et les petites misères de l'ordinaire vie, un total bien propre à décourager des âmes mal trempées. Tout cela est d'ailleurs vu avec une évidente sympathie, dans le seul but de glorifier le mérite de celle qui sacrifiera les bonheurs matériels de la vie à l'accomplissement d'un devoir, du devoir sacré dicté par une race dont les morts exigent des vivants non pas seulement le respect des traditions, mais aussi la claire vision des intérêts et du bonheur des enfants à venir.

Comment Louis Hémon a-t-il atteint son but et réalisé sa fin ?

C'est d'abord un conte blanc ! Lys d'or sur drapeau blanc, dans un décor de neige, la blanche jeune fille rêve du beau garçon qui sera son époux. Comme la vie est facile quand on la vit avec l'amour : le labeur le plus dur, les besognes les plus grossières, celles qu'elle accomplit comme celles de ceux qui peinent autour d'elle, lui semblent un plaisir. Un soir d'hiver, un soir de nouvel an, l'espoir du bonheur s'envole pour jamais, et après que la mort a posé sa tache sombre sur cette claire idylle, en même temps que la lisière des bois noirs se rapproche, l'austère devoir apparaît. Puisqu'une vie d'amour n'est plus possible, faut-il avec Surprenant aller vers la vie facile et joyeuse des villes et rompre l'œuvre des ancêtres, ou bien continuer avec Gagnon dans un pays sauvage l'œuvre pour laquelle ils ont souffert ? Tel est le problème.

Comme la race dont elle est le symbole, elle croit au devoir. Sa situation est celle où pendant plusieurs siècles se sont trouvés les pionniers. Comme eux elle sent obscurément et confusément que le succès récompensera l'effort. La forêt s'éclaircira, l'horizon s'élargira et là où se dressent aujourd'hui des bois impénétrables, onduleront bientôt les

épis lourds de grains qui donneront le pain aux enfants qui viendront.

C'est tout un petit monde que nous révèlent les premières pages. Point de départ et point d'arrivée de la vie, l'église reste l'axe autour duquel gravitent ces populations si profondément catholiques. C'est elle, dont la voix s'étend, monte et pénètre bien plus loin, bien plus haut et plus profondément que le son même des cloches, qui aux heures incertaines et troubles les guide et les rassure. Pendant toute la durée du drame, elle est là. Que Maria mette toute son intime joie à espérer un contentement miraculeux qui s'en vient, ou que blessée et muette elle désespère du bonheur, c'est l'église, qui par la voix de son prêtre ou l'âme de ses cloches, la conduira doucement vers son destin. Invisible comme l'étoile dans le jour du bonheur, elle apparaît et resplendit dans le noir de l'épreuve. Sur ses solides assises enfoncées dans les réalités de la terre, pour jaillir comme une fleur avec ses dentelles de pierre vers le rêve du ciel, elle s'impose comme la Vérité et domine de toute la puissance de sa force immuable la vie frêle et passagère et des hommes et des choses.

Au retour d'une promenade à St-Prime où elle a connu le charme des veillées de chants et de jeux,

devant l'église de Péribonka où elle vient d'entendre la messe, Maria Chapdelaine rencontre François Paradis. Et d'avoir la promesse qu'il montera veiller chez eux un soir, Maria voit tout ce qui l'entoure "soudain adouci, illuminé".¹⁶ Puis elle remonte vers la maison lointaine, là-haut dans le nord, loin de tout et loin de tous. C'est là que cette âme qui vient d'entrevoir le bonheur, va subir dans la monotonie d'une vie austère, un assaut redoutable.

Un soir de printemps, fidèle à sa promesse François Paradis vient voir Maria. Et voilà que celle-ci qui croyait partager les goûts de sa mère, laquelle regrettait "le bonheur idyllique des cultivateurs des vieilles paroisses",⁵⁰ "n'en était plus aussi sûre".⁵⁰ Il lui semble que rien ne paiera le bonheur de vivre avec un beau garçon au visage embelli par des "yeux téméraires".⁴⁸

Un soir de juillet dans la pauvre maison de bois au milieu d'un groupe dont les "figures brunes"⁸² semblaient suspendues dans la fumée blanche de la boucane, émerge François Paradis.

« Il semblait avoir apporté avec lui quelque chose de la nature sauvage "en haut des rivières" où les Indiens et les grands animaux se sont enfoncés comme dans une retraite sûre. Et Maria, que

sa vie rendait incapable de comprendre la beauté de cette nature-là, parce qu'elle était si près d'elle, sentait pourtant qu'une magie s'était mise à l'œuvre et lui envoyait la griserie de ses philtres dans les narines ». ⁸⁵

« Le lendemain fut une journée bleue, une de ces journées où le ciel éclatant jette un peu de sa couleur claire sur la terre. Le jeune foin, le blé en herbe étaient d'un vert infiniment tendre, émouvant et même le bois sombre semblait se teinter d'un peu d'azur ». ⁸⁹ Si au Canada français l'expression "avoir les bleus" est synonyme de tristesse et d'ennui, le bleu n'en reste pas moins la couleur du ciel, et des tendres sentiments. C'est pourquoi le lendemain de cette veillée mémorable qui devait être une journée d'amour, Louis Hémon en fait un dimanche, et ce dimanche tout est bleu. Tout est bleu dans la nature comme dans les cœurs, et les amoureux dont l'âme déborde de tendresse s'en vont cueillir... des bleuets à pleins seaux. C'est pendant la cueillette sous "le grand soleil éclatant", tandis qu'à leurs pieds se fanent les "dernières fleurs du bois de charme" ¹⁸⁷ qu'en des phrases dépourvues de lyrisme et pleines de sincérité, en une simple question et dans une réponse plus simple encore "muets et solennels" ils échangent leur serment.

Cette scène des aveux, traitée et rebâchée par tant d'auteurs⁹⁴ reste peut-être la plus typique de la manière d'Hémon. Tout le monde a été unanime à reconnaître la délicatesse et la sobriété des moyens employés pour obtenir l'effet. Ici l'émotion la plus délicate a été obtenue avec une simplicité sans égale autre part.

Puis c'est chez elle pendant l'absence "un jaillissement d'espoir et de désir" la présience d'un contentement miraculeux qui vient.¹⁰⁶ C'est en elle l'espoir de toute une race qui croit se réaliser dans le sentiment le plus noble le plus apte à la grandir et à assurer sa survivance.

Cependant, un soir d'hiver cette grande flamme-lumière "aperçue dans un pays triste à la brunante"¹⁰⁶ s'éteint. Et c'est le chapitre treizième. Louis Hémon éprouve le besoin d'une halte. Comme à la veille d'une bataille, il éprouve la nécessité de regrouper ses unités: raisons et sentiments. Le récit ralentit et s'arrête. Il faut récapituler et dresser un bilan. François Paradis "venu au cœur de l'été"¹⁸⁷ est mort. Surprenant a "apporté un autre mirage"¹⁸⁷ et voici Gagnon qui "timidement avec une sorte de honte et comme découragé d'avance vient offrir son amitié, "une amitié comme ça ne peut pas se dire".¹⁹¹ Que va faire Maria ?

Dans sa pensée, car son cœur est meurtri, se heurtent le pour et le contre ? Lequel des deux l'emportera ? La thèse est là toute entière dans ce chapitre, ramassée, serrée, limpide, claire, claire même aux aveugles.

"Maintenant il fallait faire semblant de n'avoir rien vu, et chercher laborieusement son chemin, en hésitant, dans le triste pays sans mirage".¹⁹⁶ Dans sa pensée obscure et simple, elle essaie de comprendre son devoir. Et pour elle le problème se pose ainsi: "Quand une fille ne sent pas ou ne sent plus la grande force mystérieuse qui la pousse vers un garçon différent des autres, qu'est-ce qui doit la guider ? Qu'est-ce qu'elle doit chercher dans le mariage ?"¹⁹⁷ Ou bien la vie facile symbolisée par Surprenant qui lui apporte "comme un présent magnifique un monde éblouissant..."¹⁹⁷ qui la débarrassera "de l'accablement de la campagne glacée et des bois sombres" ?¹⁹⁷ Ou la vie austère symbolisée par Gagnon, c'est-à-dire "une vie de labeur grossier dans un pays triste et sauvage".¹⁹³ « Si François Paradis ne s'était pas écarté sans retour dans les grands bois désolés, tout eût été facile. Elle n'aurait pas eu à se demander ce qu'il fallait faire: elle serait allée droit vers lui, poussée par une force impérieuse et sage, aussi sûre de bien faire

qu'une enfant qui obéit. Mais il était parti; il ne reviendrait pas comme il l'avait promis, ni au printemps, ni plus tard, et monsieur le curé de Saint-Henri avait défendu de continuer par un long regret la longue attente. »¹⁹⁵

« Elle avait conscience qu'il n'appartenait qu'à elle de faire son choix et d'arrêter sa vie, et se sentait pareille à une élève debout sur une estrade devant des yeux attentifs, chargée de résoudre sans aide un problème difficile. »¹⁹⁴

Où mieux qu'ici le symbole se dresse-t-il ? Il est là, debout, grandi par l'angoisse et le doute et visible à tous comme un exemple, il doit résoudre un problème complexe. Fille silencieuse dont rien ne fixe la beauté, résignée, mais non abattue, n'incarne-t-elle pas la race, la race canadienne-française qui complètement abandonnée à elle-même, sans aide, sous la domination d'un vainqueur puissant, dut au cours du siècle passé résoudre le problème de sa destinée ?

Le devoir accompli par sa mère, elle sentait qu'elle serait capable de le remplir. "Elle s'en rendait compte sans aucune vanité et comme si la réponse était venue d'ailleurs"²⁴⁴ "Elle pouvait vivre ainsi"²⁴⁴ que sa mère l'avait fait, "seulement elle n'avait pas dessein de le faire parce que son

cœur blessé détestait les grands bois et le pays barbare où les hommes qui s'étaient écartés mouraient sans secours, où les femmes souffraient et agonisaient lentement, tandis qu'on s'en allait chercher un remède inefficace au long des interminables chemins emplis de neige. Pourquoi rester là et tant souffrir lorsqu'on pouvait s'en aller vers le sud et vivre heureux ?²⁴⁴

« Quand autour du cadavre à peine refroidi de la mère Chapdelaine, tous font l'éloge de la morte, Maria avait l'intuition confuse "que ce récit d'une vie bravement vécue avait pour elle un sens profond et opportun et qu'il contenait une leçon si seulement elle pouvait comprendre ».²⁴² Qui va l'aider à comprendre ?

Autour d'elle personne. Dans la pauvre maison où la mort est entrée chacun s'abandonne au chagrin. La perte causée par la disparition d'un être cher déchire quelques-unes des attaches du cœur, et pour un temps les sentiments s'en vont à la dérive. Chez ceux où la douleur est moins vive la disparition d'un être familier, outre qu'il impose l'image de la mort, rompt le cycle routinier des habitudes chères. Quelle âme parmi ces hommes attristés peut se grandir au-dessus de l'humaine misère et concevoir une obligation au-dessus de l'intérêt ?

Soldats de la terre, ces travailleurs accomplissent bravement dans le sillon creusé à l'orée du bois la tâche assignée par Dieu. Chez eux ni révolte ni enthousiasme. Leurs épaules voûtées par le travail, ployées par les fatalités, sont incapables de se dresser pour une lutte aux fins trop abstraites. Pas plus qu'ils ne conçoivent la désertion de leur poste, ils n'éprouvent aucun besoin à grandir leur mérite.

Ils ne lisent ni livres ni journaux. Une à une ils peuvent dénombrer toutes les places où ils ont vécu et nommer par leurs noms toutes leurs connaissances, mais les mots de pays et de race gardent quelque chose d'abstrait qu'ils ne comprennent pas. Pour eux la vie sociale se réduit à quelques services rendus aux parents, à quelques visites faites aux amis et aux voisins. Nulle idée générale ne les domine sauf celle de leur religion. Là seulement leurs âmes communient dans de pieuses pensées.

Le prêtre qui pourrait conseiller Maria est bien loin. Héroïquement, dans la neige et le vent il est venu porter à la mourante la grande force eucharistique, puis sans souci des vivants il est reparti distribuer à d'autres plus malheureux les secours des grands mystères.

Lui, comme le médecin venu hâtivement apporter un remède, ne peuvent donner que des conseils familiers. Ce qu'il faut à cette enfant, à la minute pathétique d'où dépend son destin, c'est un simple conseil imprégné de sublime. Ceux qui fidèles aux aïeux entretiennent chez les humbles le culte du souvenir, comme ceux qui aux heures des lourdes menaces convièrent les vivants au service des morts, vivent dans les centres peuplés et ne s'égarent pas aux fins fonds des forêts.

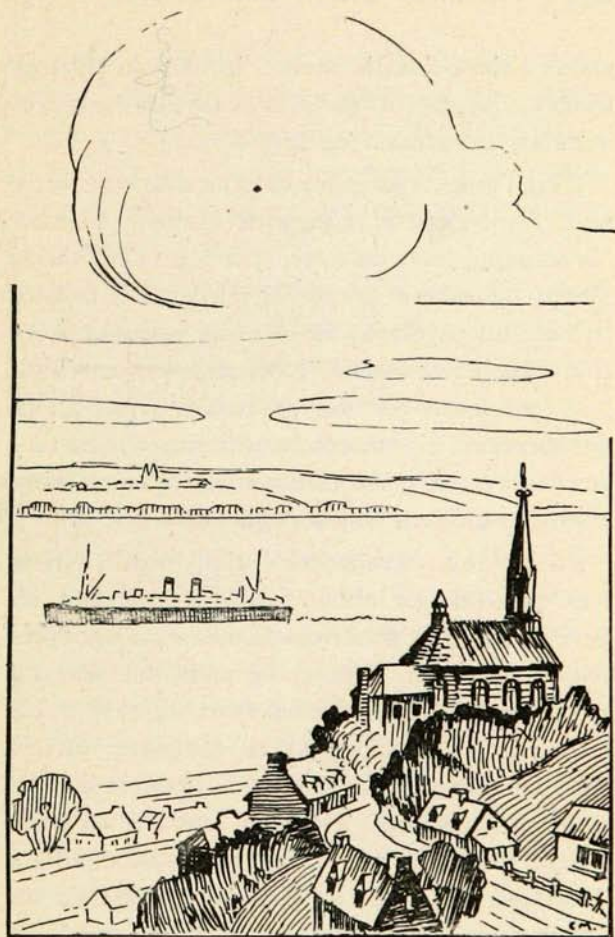
Comment gagner le cœur de Maria ? Là-haut dans ces grands bois sans chemins défendus par l'espace, qui pourrait porter une leçon ? Comment dans cet empire du silence où seul le vent peut porter une plainte, chanter les charmes du pays et la douceur de la langue ? Qui pourrait dévoiler l'âme religieuse et maternelle du pays de Québec ensevelie sous la neige ? Des hommes auraient pu paraître. Mais quels que fussent leurs mérites et la noblesse de leur tâche, ils n'eussent point donné à leur paroles le ton de l'idéal qui seul leur convenait. Seules, des voix immatérielles comme le vent, majestueusement harmonisées comme dans un cantique peuvent donner à la leçon une ampleur grandiose.

« Ces voix elles n'avaient rien de miraculeux, chacun de nous en entend de semblables lorsqu'il s'isole et se recueille assez pour laisser loin derrière lui le tumulte mesquin de la vie journalière, seulement elles parlent plus haut et plus clair aux cœurs simples ». ²⁴⁵

La première lui dit les charmes méconnus du pays qu'elle hait "l'apparition quasi miraculeuse de la terre au printemps" ²⁴⁶ "l'éblouissement des midis ensoleillés". ²⁴⁷ "La moisson, le grain nourricier", ²⁴⁷ "la caresse de la première brise fraîche, venant du Nord-Ouest après le coucher du soleil et la paix infinie de la campagne s'endormant toute entière dans le silence", ²⁴⁸ "l'automne et bientôt l'hiver qui revenait, un hiver qui apporte tout au moins l'intimité de la maison close et au dehors avec la monotonie et le silence de la neige amoncelée, la paix, une grande paix..". ²⁴⁷

La deuxième lui dit la douceur de la langue "qu'il était plaisant d'entendre prononcer ces noms, lorsqu'on parlait de parents ou d'amis éloignés", "noms familiers et fraternels donnant chaque fois une sensation chaude de parenté, où retrouver la douceur joyeuse des noms français ?" ²⁴⁹

Et alors qu'attendrie elle songe encore à la dureté du pays, "une troisième voix plus grande que les



AU BORD DU ST-LAURENT

autres s'éleva dans le silence: la voix du pays de Québec, qui était à moitié un chant de femme et à moitié un sermon de prêtre".²⁵¹

C'est l'âme de la province qui parle dans cette voix, l'âme de tout le pays de Québec. Elle dit "la solennité chère du culte, la douceur de la vieille langue jalousement gardée, la splendeur et la force barbare du pays neuf où une race ancienne a retrouvé son adolescence". "Nous sommes venus il y a trois cents ans et nous sommes restés...Ceux qu'on nous ont menés ici pourraient revenir parmi nous sans amertume, car s'il est vrai que nous n'avons guère appris, assurément nous n'avons rien oublié".²⁵¹

Et les voix "ayant parlé clairement", Maria sent qu'il lui faut obéir. Les autres devoirs, les devoirs matériels, les devoirs humains passent après celui que formule la race. Le problème, tel qu'il se pose pour Maria au moment de la mort de sa mère, semble humainement ne comporter qu'une seule solution. Puisqu'il y a là un pauvre homme seul avec deux jeunes enfants, il faut bien en toute logique qu'il reste une femme à la maison, Maria Chapdelaine faillirait au plus élémentaire de ses devoirs tel que le comprennent ses semblables si elle agissait autrement. Objection sérieuse à laquelle Hémon a répondu de la manière suivante. « Le

souvenir de ses autres devoirs ne vint qu'ensuite, après qu'elle se fut résignée avec un soupir. Alma-Rose était encore toute petite, sa mère était morte et il fallait qu'il restât une femme à la maison. Mais en vérité c'étaient les voix qui lui avaient enseigné son chemin. »²⁵³

Les voix ? Qui après les avoir entendues pourrait douter du symbolisme ? Il éclate majestueusement. Rien n'a pu parler plus clairement à Maria que d'immatériels symboles.

Dans une œuvre bien construite la partie la plus apte à nous renseigner sur les intentions de l'auteur, n'est-ce pas le dénouement ? Dans une pièce de théâtre comme dans un roman il est la clé de voûte de l'intérêt. Presque toujours il apparaît comme l'aboutissement nécessaire de l'intrigue ou comme la conclusion logique d'une thèse. C'est d'ordinaire le moment où l'auteur moralise en distribuant le bonheur à la vertu et le malheur au péché. Or nulle part dans son œuvre l'intention de Louis Hémon n'apparaît plus évidente qu'au dénouement. Si comme on l'a prétendu Hémon avait voulu écrire le roman de la colonisation il aurait parlé de concessions, de ventes, de lots et le récit eut pris fin sur une signature devant un homme de loi. S'il avait voulu narrer, comme certains ont pu le croire, les

migrations de la famille Chapdelaine et montré le colon aux prises avec la terre, le récit se fût terminé par un nouveau déménagement ou une réinstallation.

Le problème tel qu'il est posé doit être maintenant résolu. A celle qui au carrefour hésiterait entre un chemin de neige et un chemin de fleurs, les voix ont nettement parlé, il faut opter. Car voici l'humble et fidèle Gagnon qui lassé par le labeur s'en vient un soir mendier de l'espoir. "Calculez-vous toujours de vous en aller Maria"²⁵⁵ Maria les yeux à terre, de la tête, fait non. Puis après que Gagnon a exprimé le désir de savoir s'il "avait une chance" elle répond:

"Oui... Si vous voulez je vous marierai comme vous m'avez demandé le printemps d'après ce printemps-ci quand les hommes reviendront du bois pour les semailles"²⁵⁵

C'est la fin. Toute l'action aboutit à cette phrase décisive, la seule prononcée par Maria, ou tout au moins la seule qui compte. Après cette phrase pas un mot, désormais, tout serait superflu. Une fois fixé, son destin s'accomplira.



LE DÉFRICHEUR

RÉPONSES À QUELQUES CRITIQUES

Quelques critiques ont cru voir dans Maria Chapdelaine une description peu sympathique du Canada français, des traits décochés ici et là au colon, au médecin et au prêtre.

Ceux qui ont pu écrire ces choses ignoraient l'ensemble de l'œuvre déjà publiée par Louis Hémon, sans cela ils eussent été frappés par la gravité avec laquelle il traite ses sujets. Même quand il décrit les bas-fonds de Londres où se coudoient les individus les plus étranges, Louis Hémon en note rarement le côté comique ou crapuleux. C'est d'ailleurs presque toujours un sujet sérieux qui

l'occupe, et c'est toujours la grandeur morale de ses personnages qui le frappe. Qu'il présente la petite évangéliste de "La foire aux vérités" ou la petite Taoufa de "Celui qui voit les dieux", il les traite toutes deux avec une égale sympathie. Ceux-là n'avaient pas lu non plus le journal de Louis Hémon que l'heureux éditeur de Maria Chapdelainé devrait bien publier comme préface au roman. Les éléments du chef-d'œuvre y sont déjà rassemblés, depuis les noms des personnages jusqu'aux cloches de Québec dont la voix alternativement monte et descend dans le vent, pendant que la ville s'attriste sous l'ondée, ces cloches qui disent dans la même langue et déjà d'une manière si émouvante les mêmes devoirs que les voix dicteront à Maria.

On ne peut que rester étonné de l'intuition de ce jeune Français qui jeté sur la terre étrangère a compris si vite, si pleinement et si sympathiquement la race canadienne-française, non pas seulement ceux des villes avec lesquels lui le citadin de Paris et de Londres pouvait le plus facilement entrer en contact, mais encore ceux des campagnes, des plus lointaines campagnes et tous ceux, si humbles qu'ils fussent, qui s'exprimaient dans sa langue. Vainement, on chercherait dans ces pages un mot

blessant, une épithète malsonnante ou simplement douteuse. Dans son journal, où contrairement au roman, les nécessités du récit ne le gênent plus, il s'abandonne au lyrisme et il écrit le plus simple, le plus beau et le plus émouvant dithyrambe qui ait été jamais écrit sur le Canada français.

Toujours si classiquement française avec un mouvement et un balancement de phrase qui rappellent par tant de côtés le style de Maupassant, la langue de Louis Hémon est à peine émaillée de quelques canadianismes charmants et de quelques vieux mots français, morts en France, protégés et conservés par l'isolement géographique aux bords du St-Laurent. Avec quelle réserve et quelle délicatesse il a mêlé ces deux choses et quelles harmonies il a su en tirer!

D'autre part si l'on veut bien la considérer avant tout, et surtout comme un symbole, l'œuvre canadienne et française de Louis Hémon échappe à beaucoup de critiques. Il a exagéré a-t-on dit? Le paysage il ne l'a vu ni compris. De l'hiver il n'a vu que le bois noir, le froid intense et la tombée sans fin de la neige en flocons. De l'été il n'a vu que l'ardeur suffocante, le travail hâtif et acharné dans le tourbillonnement des insectes piquants. Du colon il n'a vu que la peine et la misère et au

lieu de le comprendre et de le montrer libre et gai comme il l'est, il l'a montré esclave accablé d'un été qui commence trop tard, esclave sans joie d'un hiver qui dure trop longtemps, esclave maussade des bêtes qu'il se tue à nourrir.

Il a exagéré ? Certainement il a exagéré. D'abord il a exagéré comme exagèrent les artistes. L'œuvre d'art qu'elle soit poème, roman, peinture, sculpture ou musique n'est ni une copie de la réalité, ni même une photographie, mais elle est pour le moins une transposition. Oui Louis Hémon a volontairement exagéré et pour cause.

Il connaissait bien la région du lac St-Jean, il a vécu à Péribonka et il a exploré la région du nord en compagnie de prospecteurs et de trappeurs tels que François Paradis. Toutefois il connaissait encore pour y avoir vécu plusieurs mois les grandes villes de Montréal et de Québec. Son héroïne il pouvait la prendre dans la meilleure société canadienne-française et nous la présenter sous les aspects les plus flatteurs au goût des snobs et des faiseurs. Elle nous eut charmés par sa distinction, plû par l'élégance de ses toilettes achetées à Paris, émus par ses talents de musicienne et de diseuse, éblouis par le luxe de sa demeure. Ou bien il aurait pu nous la montrer deshéritée, en lutte avec les exi-

geances de la vie citadine hésitante entre un garçon pauvre de même origine, et des prétendants riches mais de races de langues et de religions différentes. Pour Louis Hémon le problème se présentait d'une manière toute autre et se plaçait sur un plan différent. Il avait longtemps parcouru la région du lac St-Jean. Il connaissait bien cette population à peu près exclusivement canadienne-française parmi laquelle des éléments d'origine écossaise ont été été si bien assimilés qu'ils ignorent aujourd'hui la langue de leurs ancêtres. Il a vécu à St-Gédéon où la vie rurale a ses exigences mais où il y a aussi des charmes. Il a passé plusieurs mois comme employé à gages à la ferme des Bédard située à trois milles au nord de Péribonka. Mais il a pensé que même là, dans le milieu qu'il connaissait le mieux et où il prit les éléments de son sujet, l'isolement n'était pas assez grand et que le mérite de son héroïne pouvait être diminué ou tout au moins suspecté. Les voisins on peut les voir, ils peuvent venir veiller, et puis il y a une bonne route qui vous mène à Péribonka où l'on va assister à la messe, faire ses provisions et en cas de besoin chercher le médecin. Là, quoique sévère, la vie s'adoucit quelquefois, et mon Dieu peut être que Maria habituée au labeur et peu exigeante sur la question

des plaisirs n'aurait pas eu tout le mérite de sa décision. A côté de l'austère devoir, l'intérêt, le goût du commérage ou de l'amusement auraient pu la guider. Louis Hémon ne l'a pas voulu, c'est pourquoi il l'a placée là où le mérite devait être le plus grand, c'est-à-dire plus loin, plus haut, vers le nord mystérieux, à quinze milles de Péribonka, au milieu du bois sombre, dans un coin perdu et ignoré où les chemins dignes de ce nom hésitent à se rendre. Il l'a située dans le coin le plus reculé, là où la vie est la plus rude, le climat le plus dur où l'isolement est le plus grand. Car quel mérite peut avoir une jeune fille à rester fidèle à sa race, quand un beau jeune homme qui parle sa langue et qui est de son sang, lui apporte avec un cœur épris, de l'argent ou une belle position, et la vie divertissante d'une grande cité ? A moins que la vocation ne l'appelle à Dieu, elle n'hésitera pas.

D'autre part pour qu'elle ajoutât à son mérite de ne pas désertier il fallait qu'elle n'ignorât pas le charme des vieilles paroisses. A chaque instant sa mère laisse exhaler la plainte des regrets qui vivent dans son cœur, et Louis Hémon a soin dès le début du roman de nous montrer Maria de retour de St-Prime, rêve de la mère Chapdelaine, où elle a vécu plus d'un mois et où "elle a eu suffisamment

de plaisirs avec des veillées de chants et de jeux presque tous les soirs".¹⁸ Elle sait donc que d'autres jeunes filles de son âge et de son milieu ont des vies plus plaisantes que la sienne. Elle sait que si comme à elle-même il leur arrive parfois d'avoir de la peine, il leur advient quelquefois d'avoir du plaisir. Oh certes ce plaisir-là n'est pas le plaisir bruyant et tapageur, si factice et si trompeur qu'il semble fait pour cacher une peine, non, mais c'est le plaisir simple des simples qui vivent tout bonnement leur monotone vie, un plaisir qui est à peine plus qu'une détente dans le travail, un délassement pour le corps, une faible envolée pour l'esprit.

Ces colons disséminés dans le bois ne sont pas une légende. Nombreux autrefois quand la forêt recouvrait le pays, leur nombre diminue aujourd'hui rapidement et cela dans la mesure où l'administration intervient pour une colonisation rationnelle.

La colonisation! C'est toute une œuvre méthodiquement entreprise pour exploiter la forêt et offrir une clairière toujours plus vaste aux enfants d'une race particulièrement féconde. Après les travaux préparatoires nécessaires pour supputer la valeur du sol et quelquefois du sous-sol, voici la route tracée au cordeau, de chaque côté de laquelle

méthodiquement se rangent les billots et s'édifient les cabanes. Unies dans la même demeure de planches, l'église et l'école sont déjà là. Rangés en une double ligne de tirailleurs, voici les défricheurs à l'œuvre. Chacun dans son lot lutte avec le bois et un à un tombent les géants de la forêt. Ce n'est d'abord qu'un lambeau de terre mis à nu, gratté et ensemencé entre les souches restées témoins, mais c'est la première étape franchie, la promesse encourageante d'une récolte, annonciatrice de l'aisance à venir.

Il est cependant des colons qui épris d'indépendance, amoureux de liberté, supportant mal les servitudes administratives et sociales, désertent le rang et s'en vont plus loin, solitaires dans la forêt, édifier leur cabane au bord d'une trouée clairée par l'incendie. Les Chapdelaine étaient de ceux-là. Comme les équipes de bûcherons enfoncées dans le bois, ces colons ne sont pas isolés. L'automobile permet aujourd'hui des communications fréquentes entre les chantiers, les fermes perdues et les centres éloignés et voici maintenant que les radios sillonnant l'air de leur houle invisible leur apportent avec les cours de la bourse et les prêches des pasteurs, l'écho des music-halls!

Mais quel intérêt a ce colon au point de vue littéraire ? Fallait-il décrire celui-ci plutôt que celui-là ? Fallait-il représenter le canadien de Québec ou un métèque immigré dans l'ouest canadien ? Ce sera la gloire de Louis Hémon d'avoir négligé l'accessoire pour l'essentiel, le contingent pour le permanent, le passager pour le durable et d'avoir enfermé dans une famille perdue dans le bois au commencement du XXe siècle, tout ce qu'il y eut de courage entêté, de patience résignée et d'héroïsme, dans tout un peuple de colons et de défricheurs au cours des siècles précédents ; d'avoir décrit quelque chose qui ne change pas, le cœur d'une jeune fille canadienne-française, symbole de la fidélité à une race qui ne veut pas mourir.

Ce coin perdu de la forêt glacée n'est pas non plus tout le pays de Québec a-t-on dit. Non certes. Pas plus que "La Brière" n'est toute la France et Montmartre tout Paris. Mais ici il y a plus. La patrie canadienne-française ne saurait être une région géographiquement délimitée sous le nom de province de Québec. Qu'il soit dans les "États", dans les provinces voisines où, prolifique, il déborde naturellement, ou qu'il essaimé en une chaîne continue de colonies jusqu'aux rives du Pacifique, le Canadien français emporte sa patrie non pas à

la semelle de ses chaussures mais dans son cœur qui sait se souvenir. Religion, race, langue, à tout cela il est fidèle. Source et réservoir de la patrie canadienne-française, Québec où l'histoire accumula ses plus chères reliques reste sur son rocher l'image d'une race. Nulle part dans son récit Louis Hémon n'entend réduire le pays de Québec à un coin de la province et quand il parle du pays, il parle de son âme, qui est davantage du pays de Québec, qui fait plus intégralement partie de son âme, que ces hommes perdus dans le cœur des forêts, qui en taillant sans fin des drapeaux de "terre planche" restent fidèles à leur foi et fidèles à leur race.

Ceux qui tiennent avant tout à l'opinion des marchands qui ne sont que des marchands, protestent contre le tableau peint par Louis Hémon trop sombre à leur gré, et contre la description de cette unique famille de bûcherons perdue dans le bois. Pour eux les Chapdelaine et leur fille risquent de donner une fausse idée du Canada français et de lui créer une mauvaise réputation et en définitive de lui faire le plus grand dommage. De donner une fausse idée ? A qui ? A ceux qui dépourvus de sens critique, prompts à généraliser sont incapables de comprendre la beauté morale et jugent les hommes en les jugeant par leur luxe apparent et

leur degré de solvabilité. Ceux-là si nombreux qu'ils soient n'ont aucune importance, car l'art n'est pas pour eux. Ils peuvent bien acheter d'authentiques faux pour décorer leurs appartements et aller bailler ou dormir dans des concerts chics en écoutant ce qui est vraiment pour eux de la musique de chambre; les romans d'art pur ne leur sont point destinés. S'ils veulent lire pendant leurs digestions ou pour tuer l'ennui de leurs loisirs, qu'ils se contentent donc de prendre connaissance du journal quotidien où ils trouveront les détails les plus croustillants sur le dernier scandale, les faits divers les plus variés, et en bonne page les cotes des valeurs en bourse et des denrées en stocks.

Mais dire que Maria Chapdelaine risque de faire le plus grand tort au Canada français, c'est qu'évidemment on ne s'entend plus sur la signification des mots. Ce serait laisser croire que l'essentiel dans la vie est de paraître "confortable" comme disent les Anglais, que la valeur morale des peuples et des individus est aujourd'hui sans importance. Ce serait supposer que la voix du Christ est impuissante à dominer le tumulte du siècle, ce serait admettre la prédominance des forces matérielles sur les puissances spirituelles, la primauté de la force sur le droit, l'asservissement total de l'esprit

par la matière. Ce qui étonne ce n'est pas que cette opinion ait été émise, c'est qu'elle l'ait été par quelques hommes qui croient avoir l'esprit chrétien, mais qui en réalité sont plus chrétiens par la lettre que par le cœur.

Plût à Dieu que les paysans de France eussent toujours été dépeints avec autant de sympathie que ceux du pays de Québec! Sans parler des types tous plus dégradés les uns que les autres, décrits par Zola, il y aurait long à dire sur le tort fait aux ruraux de France et en définitive à la France, par les romanciers y compris ceux qui comme Guy de Maupassant ont le plus de génie. Que de rouerie, que de roublardise que de malice et au total que de coquinerie! Beaucoup sont peut-être physiquement plus propres et matériellement mieux installés que ceux de "La Terre" mais moralement ils ne valent pas mieux. Sous prétexte d'art réaliste on n'a décrit de ces hommes que ce qui pouvait les diminuer ou les salir. Cependant pour ceux qui les connaissent que de solides qualités!

Voyez ceux de Québec. Louis Hémon les a en quelque sort idéalisés. Il nous présente une race neuve et forte qui donne aux chagrins et aux misères de la vie leur exacte valeur. Rien chez eux ne révèle la lassitude ou la morbidité des citadins.

Parmi eux, aucun de ces détraqués dont les auteurs se sont plu à encombrer la littérature française. Pour ces paysans la vie est un hymne au travail, à la famille, en un mot à la vie, à la vie saine des champs. Appliqués à leur tâche quotidienne, ils donnent d'un bout à l'autre de leur vie, toute leur force au sol qui les fait vivre et à la famille qui accroîtra leur puissance avec leurs possibilités. Imprégnés par la foi, ils demandent à Dieu secours et bénédiction. Là où ils s'installent, ils édifient d'abord une église et non pas un "bar saloon". Louis Hémon ne touche pas à ce qu'on appelle les affaires. Entre ces personnages il n'est question ni de lots, ni d'héritages, ni de partages, ni de commerce, ni d'aucune de ces transactions où même les plus purs se ternissent un peu. Ce ne sont pas ces paysans-là qui attirés par l'or désérteraient le patrimoine familial et s'en iraient vers la terre qui paye courir les pires aventures. Fils du bon laboureur de La Fontaine ils savent que leur trésor n'est pas dans les alluvions des Klondykes lointains, mais dans la bonne et vieille terre à laquelle ils semblent noués et qu'inlassablement ils retournent chaque saison.

Il n'y a pas, a-t-on maintes fois répété, que des bûcherons et des "habitants" au pays de Québec.

Il n'y a pas que des cabanes de bois naufragées dans la forêt. Non, certes. Il y a des villes, il y a de très grandes villes. Tout le monde le sait puisque les plus élémentaires manuels de géographie en dénombrent plus ou moins exactement la population. Louis Hémon était de taille à en donner des descriptions aussi exactes que somptueuses. A-t-on oublié qu'il s'est vite lassé de Montréal où il n'a vu qu'une ville semblable aux métropoles qu'il connaissait déjà ?

Le médecin a paru fruste et de peu de science. Celui-ci est petit-fils et fils de cultivateurs, il a vécu toute sa vie au milieu d'eux et il a conservé leurs manières. Espérait-on trouver parmi ces villageois un médecin de la ville aux allures plus distinguées ? Au lieu de reprocher à celui-ci ses façons un peu lourdes nous devons le féliciter au contraire de n'avoir pas cédé au snobisme en acquérant à l'Université par son contact avec des étudiants plus affinés des allures qui eussent paru déplacées au milieu de sa rustique clientèle.

Son diagnostic est hésitant ? Voulait-on que ce médecin fît exception et que sa science fût une magie ? Dans un hôpital, soumise à l'examen des maîtres de la médecine, la mère Chapdelaine eût été mise en observation et peut-être le verdict

médical n'eût été rendu que plusieurs jours après. Aurait-on voulu que ce médecin dont le temps est compté se prononçât en un instant ? Espérait-on qu'il guérît la malade et que son succès donnât du même coup l'impression du grand savoir de tous les médecins du pays ? Heureuse mère Chapdelaine, heureux pays d'où la fatalité de la mort serait écartée ! Trouve-t-on que les explications données à la famille sont par trop simples et va-t-on le blâmer de ne point faire montre de science devant ces pauvres gens désolés qui attendent un résultat et non pas des discours ? Dans quelle contrée les médecins ont-ils l'habitude d'étaler devant les intimes du malade la longue et complexe érudition des traités de pathologie ?

A les examiner de près, les objections à la fidélité du portrait ne tiennent pas. Le médecin reste bien l'homme qu'on s'attendait à trouver en pareille circonstance, un homme dévoué, d'allure et de mœurs semblables à ceux parmi lesquels il vit et qui bien simplement remplit du mieux qu'il peut les devoirs de sa tâche.

La science officielle reconnue impuissante, les paysans en appellent à la magie. Après le médecin voici le rammancheur. Après les forces naturelles, les surnaturelles. Dans quel pays, chez

quels hommes, dans quelle classe de la société, en est-il autrement ? Quand la raison s'en va, le sentiment arrive, et quand on désespère on espère toujours. On espère dans l'inconnu, dans le mystère, dans le mystère épais insondable et impénétrable qui nous enserre, dans les forces occultes enfermées là et que les mots cabalistiques, les sorcelleries et les incantations ont le pouvoir de libérer. Dans tous les pays du monde il y a en marge des officiels des hommes étranges qui exercent parmi la foule leur pouvoir de guérisseurs. Tit-Sèbe de St-Félicien était de ceux-là. Dans la région du lac St-Jean où il vécut, il a laissé le souvenir d'un véritable apôtre.

Cet homme simple qui secourt ses semblables est entouré du prestige de l'honnête homme et auréolé d'une réputation riche de guérisons déclarées impossibles. Il a guéri bien du monde, mais devant le mal de la mère Chapdelaine il déclare qu'il ne peut rien et résigné comme un bon chrétien, il ajoute: "Si le bon Dieu veut elle va mourir". Puisque sa science à lui, comme celle de l'autre, est impuissante à porter secours il s'inquiète de savoir si le curé va venir. Le curé qui apporte avec lui "à travers la rivière torrentielle du printemps, sur la glace traîtresse, par les mauvais chemins emplis de neige, en face du "norouâ cruel" ²²⁶ la puissance

de ses miracles, "le contentement d'une promesse auguste qui dissipe le brouillard redoutable de la mort".²²⁸

Le curé! Parce que "sous sa soutane il y avait un homme de la terre" et que "ses mains dispensatrices de pardon étaient des mains de laboureur"¹⁰⁹ quelques critiques ont cru découvrir sous les traits de Louis Hémon une silhouette peu sympathique, en tout cas, un peu trop fruste. Il faut vraiment avoir perdu la notion du mot chrétien pour considérer comme injure ou malveillance le fait de voir dans le même homme le prêtre et le laboureur. Dans ce cas que devons-nous penser des Trappistes en général et de ceux de Mistassini en particulier, qui dans la région du lac St-Jean ont pendant plus d'un quart de siècle sans jamais défaillir uni dans un même apostolat la mission du prêtre à celle du défricheur! Que devons-nous penser de ces curés de France qui dans certaines paroisses trop pauvres consacrent la première moitié de la journée à leur sacerdoce et acceptent, pendant la seconde, de travailler la terre, non pas leur jardin ou leur lopin à eux, mais le champ d'un patron étranger qui les engage et qui les paye. S'attendait-on à trouver à la bordure du monde habité un abbé de salon, musqué et poudré comme en produisit le dix-hui-

tième siècle français ? Non, n'est-ce pas. Son double sacerdoce de prêtre et de laboureur ne grandit-il pas au contraire son âme droite et saine ?

Lui reproche-t-on sa rudesse envers Maria ? Maria n'est pas venue à lui, c'est son père qui l'a amenée. Elle n'a rien à confesser puisqu'elle n'a point péché. Elle a de la peine, voilà tout. Ignorant les subtilités du cœur et inconscient du chagrin de la jeune fille, n'ayant pas à absoudre, il oublie de consoler. Il ordonne un peu durement peut-être, mais il ordonne avec cette assurance des âmes droites qui n'ayant jamais failli ne comprennent qu'une chose : l'absolu de la morale.

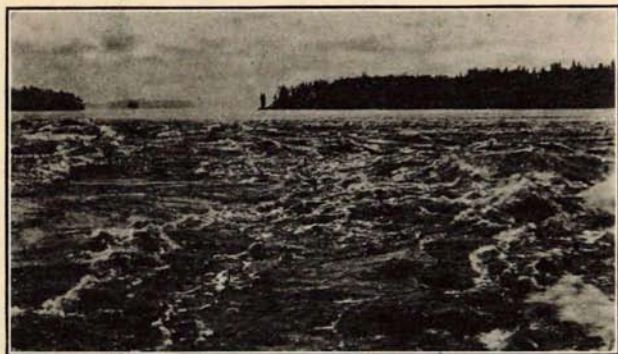
S'il eut été apte à conseiller, c'est lui tout seul, qui auprès du lit de la morte aurait montré à Maria le chemin du devoir. Louis Hémon ne l'a pas voulu. Le prêtre a le droit de parler certes, c'est bien lui qui aux heures difficiles à l'abri de l'église a sauvé la race, mais dans la voix de Québec "plus grande que les autres", cette voix qui est à "moitié chant de femme et moitié chant de prêtre" Louis Hémon a voulu mêler dans la même harmonie la voix de ceux qui guident les hommes à la voix de celles qui les enfantent, les voix priantes aux voix berceuses, l'humaine voix à la divine.

Pourquoi prolonger d'interminables dialectiques ? Il ne s'agit pas de savoir si les types de Louis Hémon sont ressemblants ou non, s'ils sont vrais ou faux, copiés ou inventés, si les Chapdelaine sont les Bédard, si François Paradis a existé et si Maria fiancée inconsolable a voulu prendre le voile dans un couvent de Québec, ou si cessant de renvoyer ses prétendants, au printemps d'après ce printemps-ci elle "a marié" un quelconque Gagnon du voisinage. Ces questions pourraient bien être posées à propos d'un roman à clé, mais en la circonstance elles paraissent vaines. Le critique a le devoir de s'informer dans quelle mesure l'auteur a copié le vrai, mais il s'égarerait dans le potin et le commérage s'il ne limitait son enquête à l'essentiel. Bédard comme sa belle-sœur Eva Bouchard nous intéressent dans la mesure où ils fournirent à Louis Hémon les éléments d'une synthèse. Moins ils se calquent sur la réalité matérielle, mieux apparaît le dessein de l'auteur de dresser des symboles. A quelle distance le calque fut-il dessiné, c'est tout le problème. Il y a entre les personnages du roman et ceux du réel toute la différence du récit au rapport, toute la distance de l'art à la réalité, tout l'écart du mot à l'idée, toute la supériorité de l'esprit sur la lettre, toute la prédominance d'une loi

générale sur un fait particulier, toute la prééminence du symbole sur les individus.

Il ne s'agit pas de savoir non plus si les Chapdelaine sont tout le Canada français pas plus qu'on ne s'est préoccupé de savoir si les Baudouche étaient toute la Lorraine. Ces femmes dont la vie humble s'harmonise avec des souvenirs sont un point de la résistance française à l'assimilation. Elles sont un exemple. Autour d'elles quelques-unes peuvent servir le vainqueur, d'autres peuvent commercer avec lui. Elles, ne connaissent ni les compromissions créées par des capitaux engagés dans des affaires communes, ni les basses flatteries à un idéal qui n'est pas le leur. Ce qui leur donne une valeur, c'est ce capital de forces morales qui leur permet d'accomplir un devoir, tout en restant fidèles à une tradition, car incapables de céder à d'insidieux raisonnements, elles savent "que le temps écoulé ne fait pas une excuse".

Comme aujourd'hui on dit "au pays de Colette Baudouche", demain on dira "au pays de Maria Chapdelaine", et cette expression n'évoquera pas seulement les comtés lointains perdus dans la solitude du nord, mais un vaste pays aux larges horizons dompté par la vaillance d'une race restée digne du pays glorieux qui lui donna son sang.



LA RIVIÈRE PÉRIBONKA

LE ROMAN ET LA PUBLICITÉ

On a dit fort justement que les poètes et les écrivains créaient la beauté des paysages. Par la vertu des mots ils les animent de leurs visions et les parent de leurs sentiments. Ainsi, tel paysage devant lequel des foules innombrables ont passé sans jamais discerner un motif d'admirer, prend tout à coup sous la baguette du verbe une valeur inestimable. Va-t-on conclure que désormais la réputation d'un pays est fonction de la publicité que lui feront ses écrivains, non pas tant par la valeur intrinsèquement

artistique de leurs œuvres que par l'étalage des richesses qu'ils décriront ? L'art n'avait point encore déchu à d'aussi basses utilités. Est-ce parce qu'on ne lui avait pas encore révélé cette possibilité ? Ou bien les artistes s'étaient-ils jusqu'ici refusés à servir les marchands ? Peut-être

A qui voulait se renseigner il suffisait jusqu'à présent de consulter les statistiques officielles du commerce et de l'industrie, aux moins exigeants de regarder, surtout depuis la guerre, la cote des changes, pour y apprécier les variations du flux et du reflux de la fortune des peuples. Quelques colonnes de chiffres sur les tableaux noirs de la Bourse en disaient bien plus long que les plus longs poèmes. Quand il s'agissait de se tailler une belle réclame, ne tirait-on point tout le parti possible des expositions fixes ou roulantes ? La Renommée aux cent bouches n'erre plus dans le ciel avec sa longue et insuffisante trompette. Aujourd'hui il lui suffit d'un fil tendu entre deux antennes pour s'élancer comme l'onde, la flèche ou le canard, par delà l'océan. Jusqu'à maintenant, faire connaître ses ressources était affaire de hauts parleurs et non d'écrivain, vouloir faire connaître sa richesse partait d'un sentiment de nouveau riche et non d'un riche sentiment, et révéler à tous sa propre avan-

ce dans la voie du progrès était moins l'affaire de la littérature que celle du journal, du catalogue et de la radio.

Que les temps sont changés ! Personne n'avait jamais songé sérieusement à utiliser la littérature pour des fins de publicité. Qui nous dit, après tout, qu'il n'y a pas là une orientation possible pour tous les genres littéraires ? Déjà de ridicules poètes étalaient dans les journaux des quatrains mirlitonnesques pour annoncer un chocolat, une médecine ou un fard. Que sera-ce, lorsque les plus authentiques blasons de la noblesse des lettres voudront bien composer poèmes et romans pour célébrer en vers classiques ou en prose futuriste l'excellence d'un produit ou les beautés d'un site ! Après avoir été dans cet état d'enfance et d'imprécision qui la firent considérer comme un art, la publicité, devenue une science aux méthodes et aux buts parfaitement définis, achèvera-t-elle son évolution en prenant place parmi les beaux-arts ? Qui pourrait dès maintenant affirmer le contraire ? Après les romans de cape et d'épée et les romans de sports et de police, voici les romans d'amour et d'affaires. Les premiers furent écrits pour les cœurs, les seconds pour les muscles et les troisièmes pour la caisse.

Le roman de Maria Chapdelaine est irrémédiablement écrit et personne n'y peut rien changer. Mais ce que le roman n'a pu réaliser, le cinéma peut le faire. En un temps où il existe plus de gens pour lire les ombres fuyantes du cinéma que les caractères fixés sur un livre, le septième art offre à ceux qui croient que Maria Chapdelaine ne fait pas assez riche, un moyen efficace de prendre leur revanche.

Voici d'ailleurs annoncée la venue d'opérateurs armés de moulins à café mécanisés pour noircir des rubans de gélatine en face des sites canadiens. Sans souci de la nature grandiose qui encadre le miroir d'eau du lac St-Jean, ils auront probablement pour éviter le séjour d'hiver, à leurs yeux détestable, tourné quelque part en Europe des paysages de neige. Comme il y a noir et noir, bleu et bleu, il y a blanc et blanc. Mais que leur importe à eux, si le blanc de Suisse n'est pas exactement le blanc du Canada. Ils savent bien que la vision des foules ignorantes n'est point apte à saisir de si minces nuances.

D'autre part, la compagnie a très certainement entendu les doléances de ceux qui voient dans Maria Chapdelaine une œuvre fâcheuse au bon renom du Canada. Si vous voulez que votre film ait du succès, leur a-t-on dit, effacez ce qu'il y a de gris

dans cette histoire et profitez de l'occasion pour révéler au monde le Dominion, tel qu'il est devenu sous l'administration de sa riche belle-mère l'Angleterre et au voisinage de sa richissime belle-sœur la République Américaine.

Qu'à cela ne tienne, ont répondu unanimement les tourneurs de gélatine. Il serait d'abord bien facile de changer le sujet un peu monotone, par une intrigue plus romanesque et plus mouvementée et de baptiser tout simplement du nom de Maria Chapdelaine une quelconque miss Yankee! Cependant le succès mondial de l'œuvre nous force, dans notre propre intérêt, à répéter l'essentiel du récit et à situer les personnages dans les régions où Hémon les a placés. Dans ces conditions, nous n'avons plus qu'à l'adapter au goût du jour, avec les dernières nouveautés de la mode et les derniers progrès du confort. Autrement dit, pour assurer au film un succès encore plus prodigieux que celui du roman et pour faire la plus belle réclame au Canada, il nous faut réaliser une Marie Chapdelaine "up-to-date".

D'abord, au début du roman, Maria Chapdelaine n'arrivera pas de cette petite paroisse de rien du tout qui s'appelle St-Prime, mais de Québec. Au lieu de la rencontrer de retour de vacances, pourquoi

ne pas la montrer en vacances ? Ne serait-ce pas beaucoup plus scénique ? Belle occasion, n'est-ce pas, de filmer une sortie de messe devant la plus "chic" des églises de Québec ! Beau prétexte à montrer les "rangs doubles" d'automobiles aux bords des trottoirs, et les belles toilettes ultra élégantes des jolies femmes de la paroisse. Nous assisterions à de brillantes réceptions dans les salons les plus huppés de la ville, et on n'hésiterait pas à nous montrer une Maria Chapdelaine élégante, coquette, poudrée et fardée comme un arc-en-ciel, fêtée aux thés et aux danses du Château-Frontenac. Pourvu, mon Dieu, qu'on ne pousse pas l'audace jusqu'à la montrer disputant à des Américaines en culotte le triomphe d'un concours de ski !

Ce serait aussi le temps de montrer la vieille cité historique et le fleuve. Toutefois, pour comprendre le charme d'une cité historique, il faut comprendre l'histoire, et qui, parmi tous ces badauds d'Europe et d'ailleurs dont la tête est farcie d'histoires, connaît l'Histoire, l'histoire de Québec ? Quant au fleuve, il n'étale d'autre richesse que sa beauté, et la beauté, pour un fleuve, c'est encore quelque chose qui ne paie pas. Aussi vaut-il mieux lui tourner le dos, et "tourner" la terrasse, non pas la

terrasse dominant un paysage grandiose aux limites si lointaines qu'elles demeurent imprécises, si exhaussée qu'elle semble élever l'homme avec ses pensées, si prodigieusement aérienne qu'elle a plus l'air d'une nacelle de dirigeable que d'un pont de navire, si exaltée qu'elle donne le vertige, mais la terrasse de planches où vont et viennent automatiquement comme sur le mail d'une petite ville de la province française, les toilettes des jeunes filles, l'audace un peu inquiète des jeunes garçons et la sagesse des retraités.

Le père Chapdelaine viendra à la rencontre de sa fille jusqu'à Roberval qui fut au temps de Hémon le terminus des "chars". La paroisse est fort jolie et à défaut d'une belle église il sera avantageux d'en montrer les belles bâtisses de pierres grises et de granit rouge qui se rangent avec les résidences de chaque côté de la rue principale. Le traîneau hippomobile traîné par "Charles-Eugène" sera remplacé par une Ford. Pour un colon qui vit sur sa terre, loin des moyens de communications rapides, une automobile Ford paraît un minimum.

La famille Chapdelaine n'habitera plus une cabane perdue dans le bois, dont la seule situation risque d'impressionner défavorablement l'étranger,

mais un "bungalow", lambrissé pierres, comme disent les maçons, sis aux lisières même de Péribonka, de Péribonka dont le nom sauvage fait tout à fait bien, de Péribonka qu'il faut à tout prix respecter pour que rien, dans le film, finisse par ne plus ressembler à rien dans le roman. Il est bien entendu que le public bon enfant n'est pas très exigeant quand il s'agit d'adaptation à la scène ou à l'écran; tout de même, si à la porte d'entrée le panneau-réclame annonce Maria Chapdelaine, il voudra lire les noms des personnages connus et voir les sites déjà verbalement décrits. Ce sont là de trop pauvres exigences pour ne pas les respecter.

A l'intérieur, la maison sera tout ce qu'il y a de confortable. On y verra une vaste cuisine pourvue des fournaises et des fourneaux les plus scientifiques, de belles et confortables chambres, et l'indispensable salle de bain apparaîtra équipée des appareils les plus modernes d'hydrothérapie et d'hygiène. Le salon ou vivoir sera meublé avec goût; sur les tables s'étaleront magazines et revues à la mode, et l'"Illustration" n'y manquera pas. Un piano de fabrication américaine permettra, même s'il est mécanique, de supposer qu'on connaît la musique; en tous cas, le gramophone nazillant des airs de "Phi-Phi", de "Mon homme" ou le fox-

trot à succès "Yes, we have no bananas", confirmera qu'on aime le rythme, la danse et le bruit. Enfin, pour terminer cet ensemble bien propre à montrer que, même loin dans la campagne, on est en mesure de suivre le mouvement mondial et de s'agiter tout comme les gens des métropoles, l'entonnoir d'un haut-parleur pareil à une corne d'abondance de sons, révélera, si on ne l'a vue du dehors, qu'un antenne cherche par-dessus le toit à capter les ondes errantes venues de Montréal, de New-York ou de Glasgow.

Le jeune premier, François Paradis, sera dans la fourrure, pour parler comme le commerce. Nous ne le verrons pas errant dans les bois et les brûlés emplis de neige, le visage cinglé par le vent, aveuglé par la poudrerie et les pieds engagés dans des raquettes sauvages. Non. Mais habillé à la dernière mode de New-York, on nous le montrera dans une Rolls-Royce armoriée de sa marque de commerce. S'il se tue, c'est que trop pressé de revoir sa blonde, son impatience aura lancé, en troisième vitesse, sa voiture au fond d'un précipice.

Surprenant, lui, sera commerçant dans les États. Avant de monter au lac St-Jean, il s'arrêtera "pour affaire" à Montréal, la ville aux cinq cents clochers et aux mille banques. Occasion unique de mon-

trer les gratte-ciels, les hautes tours des élévateurs à grains, les aménagements du port et les richesses des banques, ces temples de l'or, qui symboliquement sur la place d'Armes sous le commandement de Chomedey de Maisonneuve menacent d'investir le temple de Notre-Dame.

Gagnon sera le riche fermier célibataire. Une visite à travers son exploitation nous permettra d'admirer les plus modernes perfectionnements de la technique aratoire. Herses, semoirs, faucheuses, moissonneuses et faneuses seront du dernier modèle et les engrenages pères des métamorphoses seront mus à l'électricité.

Quant à Maria, ce sera une bonne jeune fille moderne dotée de quelques solides qualités comme fond et de charmants défauts comme parure. Dans sa vie, toilettes et manifestations sociales prendront le premier plan. Ce ne seront que randonnées en auto, excursions en canots, dîners et réceptions, danses, musique et radio. Nous la verrons se pâmer sur la photo de François Paradis, puis au fur et à mesure qu'elle se consolera, écouter, de moins en moins éplorée les propositions de Surprenant qui lui promet les joies de la ville avec ses théâtres et ses vues animées, et celles de Gagnon qui lui assure une vie confortable et paisible à la campagne avec

radio pendant la veillée, et quand le blé se vendra bien, un voyage à Québec ou à New-York. Aura-t-elle une âme ? C'est bien difficile de lui en donner une. Le ciné se prête mal à la psychologie. Une âme canadienne-française ? C'est bien plus subtil encore. Alors, qui va-t-elle écouter ? Qui va la guider ? Quels mobiles supérieurs vont la déterminer ? Les morts ? C'est trop triste. Le pays de Québec ? C'est bien vague. La langue ? Le cinéphone serait ridicule. Comment entendre les voix ? On arrangera ça très facilement. Un soir d'hiver, alors que Maria hésitante encore, essaye de se distraire en syntonisant son radio avec celui d'un grand journal de Montréal, son père la presse de se décider. A ce moment, du cornet acoustique débouchera nazillarde et vibrante l'éloquence d'un député rouge ou bleu, défenseur du droit, qui quelque part, au cours de sa campagne électorale à travers le terroir, prêche le devoir envers la patrie et préconise, pour que chacun ait sa place au soleil, contre la désertion des campagnes, l'événement du jour, une action catholique et française.

C'est à la suite de ce discours troublant sur lequel elle aura l'air de méditer que, sans souci de vraisemblance dans le développement psychologique, Maria Chapdelaine, restée seule avec Gagnon venu

veiller pour jouer au Mah-Johng prendra sa décision. Il sera ensuite facile d'animer l'épilogue par le défilé de la noce ou, chose plus touchante, par l'exhibition d'une maison avec quelques enfants!

Si, avec un tel scénario, ceux dont le souci est de paraître riches ne sont pas satisfaits, c'est qu'en vérité ils sont bien difficiles.

Puisqu'il s'agit de conquérir le suffrage des foules et non celui des élites, puisqu'il importe de graviter selon la loi des masses et non selon les disciplines de la morale, puisqu'on veut à n'importe quel prix ressembler aux Yankees et être assimilés aux mercantis de Chicago, il faudra bien se résigner à quelques déchéances. Si aux yeux des autres peuples, le Canada n'apparaît plus désormais que comme le prolongement des États-Unis, ceux-là qui ne comprennent pas toute la valeur d'un peuple honnête n'auront qu'à dire un "mea culpa". Si, quand ils iront visiter les reliques d'Europe, on ne les traite plus avec la sympathie évidente qui les entourait autrefois, s'ils voient leurs hôtes plus préoccupés de l'amaigrissement de leur portefeuille que du souci de leur révéler un chef-d'œuvre, ils n'auront qu'à s'en prendre à eux-mêmes, ils l'auront bien voulu.

Cependant, ceux-là mêmes qui pensent que l'Amérique repue d'or et toujours affairée représente un

idéal, ignorent certainement l'effort de l'élite américaine. Ces aristocrates de la pensée et du cœur secondés par les puissances de la finance, qui entreprirent de stabiliser des foules mouvantes, savent que rien ne se fait dans l'agitation et que tout est possible avec le travail des hommes appliqués. Les vertus sociales faites de la totalisation des mérites individuels sont comme la forêt; seuls, les siècles sont aptes à établir chaque arbre dans l'humus ou dans le roc. Pour permettre à ces citoyens déracinés d'acquérir la qualité des arbustes transplantés, il leur faut une terre stable. La permanence des races comme la solidité des États ne sont pas dans les éléments à la dérive, si nombreux qu'ils soient, mais dans le cœur de l'homme accoté à un champ. Soucieuse du bien général comme du perfectionnement de l'individu, l'élite américaine veut stabiliser une masse migratrice, calmer une foule agitée, créer un passé commun à tous ces êtres disparates amalgamés d'hier, donner un idéal spirituel à un peuple avide de jouir.

Vainement, jusqu'ici, au-dessus des appétits individuels, elle s'est efforcée de créer une communauté de sentiments. Elle a bien distribué gratuitement les bienfaits d'une instruction élémentaire, mais le résultat le plus clair a été d'augmenter chez

tous les chances d'asservissement par les quotidiens et les magazines. La Science, à cause de la mobilité de ses hypothèses et malgré ses résultats pratiques, s'est montrée inopérante. A cause de son caractère subjectif, l'Art n'a pas mieux réussi et l'Histoire, si truquée soit-elle, n'est pas encore parvenue à déclancher des haines ni des enthousiasmes suffisamment tenaces pour exalter la nation.

A l'heure actuelle, si l'on ne veut pas voir le monde se suicider dans une folie agitante, le salut semble résider dans la religion, dans une religion qui n'est ni celle de l'Art, ni celle de la Science, ni celle de l'Humanité, mais dans la religion telle que l'ont comprise tous les siècles humains avant celui-ci. Il faudrait évangéliser. Tâche ingrate auprès de ceux que le bien-être et l'école ont gâté.

Aussi, feront-ils bien de se résigner ceux-là qui, ignorant la valeur des vieilles civilisations ou n'en ayant pas encore compris le charme, croient que le règne du mufle est arrivé et que le culte du Veau d'or est désormais le seul possible.

Faire riche est bien, faire beau est peut-être mieux, mais faire le bien est certainement beaucoup mieux! Tout le monde n'est pas, Dieu merci, sensible aux seules beautés de l'argent. La beauté morale des individus et des peuples compte encore

plus qu'on ne croit. La preuve en est dans le mépris qui atteint les nouveaux enrichis et dans la déchéance morale où l'on tient les vendus. Conclusion: admirons "Maria Chapdelaine" pour tout ce qu'elle traduit de vertus séculaires et réjouissons-nous qu'un auteur ait grandi le mérite de ceux qui restent des pauvres.

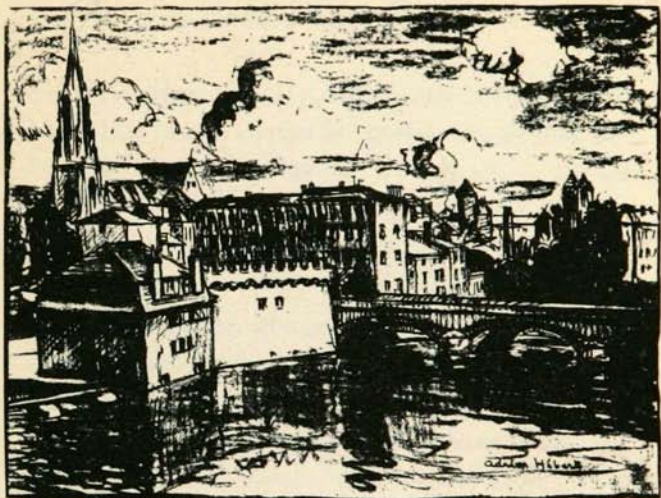
Louis Hémon n'a pas voulu recommencer "la comédie humaine" avec la société canadienne et le pays de Québec. Il n'avait ni le goût ni l'intention d'entreprendre une étude où se seraient accumulés documents administratifs et renseignements statistiques, qui l'auraient conduit à étudier tous les types sociaux, depuis le défricheur jusqu'au financier lanceur d'affaires, en passant par les politiciens et les industriels. Un sujet comme "Le Château Frontenac" où pendant plusieurs mois de l'année se condense la vie morale, sociale, économique, politique et financière de toute une Province ne l'eût point tenté. Ce qu'il a voulu, c'est fixer un point de la psychologie d'une race à un moment de son histoire.

Désormais, rien ne peut plus empêcher que dans l'avenir on lise encore la description du pays de Québec, telle qu'elle fut fixée sur la toile en l'an de grâce 1913 par un Français de France. "Maria

Chapdelainé" reste une chose unique et rien ne pourrait modifier une œuvre dont les chances de survie résident dans la langue, le paysage et la psychologie. Parce que l'objet a plus de netteté que l'image et que l'image reste toujours moins nuancée que le mot, le cinéma, quelque scénario qu'il adopte, profanera cette œuvre. Il y a dans ce récit tant de finesse et tant de subtilités que, seule, la souplesse de la langue est capable de les envelopper. Si les tentatives faites pour porter l'œuvre à la scène n'ont pas complètement réussi, c'est que ce récit renferme trop de choses intraduisibles, c'est qu'à vouloir le découper en plusieurs actes cependant bien définis, on en supprime les ombres, les reliefs et le charme; pour le schématiser on le dépoétise. Les phrases, si ployées soient-elles à l'expression des sentiments, ont besoin de la musique, et la musique seule pourrait traduire les silences de Maria qu'un mot ou même un geste risqueraient de gâter.

Si, dans le grand naufrage des civilisations anciennes, les littératures sont parmi les choses qui ont le mieux surnagé, c'est parce que mieux que les pierres des monuments, elles parlaient au cœur de l'homme. Celles de ces épaves qui, mieux que les autres, disent les aspirations de l'âme sont aussi

celles dont l'humaine mémoire s'est le mieux souvenue. Qu'on ne s'y trompe pas : le récit de Louis Hémon n'est pas l'histoire d'une fille de paysan en mal de mariage, ce n'est pas non plus l'histoire d'une famille aberrante de défricheurs, pas plus qu'elle n'est un memento du colon. Elle est mieux qu'un conte d'amour, car elle est, dans une langue impeccable, un point vrai de l'histoire d'une race.



METZ—UN PONT SUR LA MOSELLE

MARIA CHAPDELAINÉ ET COLETTE BAUDOCHE

Maria Chapdelaine et Colette Baudoché! Voici évoquées deux jeunes filles dont les noms sont devenus des symboles. Si dans ce qui fut la Nouvelle-France, Maria Chapdelaine symbolise la fidélité à la race et l'attachement au sol, sur la terre meurtrie de la Lorraine aujourd'hui reconquise, Colette Baudoché restera le vivant symbole

de la fidélité aux morts. L'une comme l'autre refusent de se laisser déraciner, l'une et l'autre ajoutent "au capital cornélien de la France".⁶ Comme Maurice Barrès, Louis Hémon "a prouvé que le sujet le plus ample peut tenir avec toute sa force dans l'horizon le plus réduit".

Si le symbolisme de Colette Baudoche est apparu clairement, on peut dire que pour beaucoup celui de Maria Chapdelaine est resté très obscur. C'est que toute l'œuvre de Maurice Barrès est une œuvre symbolique, on pourrait presque dire symboliste. Depuis Philippe de la trilogie du Culte du Moi jusqu'à Colette Baudoche, tous les héros de son œuvre si troublante ne sont que des symboles. Les Lorrains "déracinés" qui font "appel au soldat", comme l'Alsacien Ehrman au service de l'Allemagne", sont aussi irréels que la petite Messine dont il n'a pas même dit qu'elle fût belle. Nous sommes ici dans l'idéologie, et personne n'a reproché à Maurice Barrès de ne pas avoir concrété, plus qu'il ne l'a fait, des personnages qui ne voulaient être que des idées. Taine et sa théorie de la race, du milieu et du moment, permettent une compréhension claire d'une œuvre philosophique qui a pris, pour mieux charmer, la forme du roman.

Il y aurait un long parallèle à établir entre Maurice Barrès et Louis Hémon, placés tous deux en face du même problème. Tous deux traduisent avec une simplicité non dépourvue de grandeur ce que chaque Français de France peut éprouver sur un champ de bataille de sa race.

Apparemment, il y a dans l'œuvre de Maurice Barrès plus d'idées et plus d'histoire, dans celle de Louis Hémon plus de paysage et plus de sentiment. Chez le premier, prédominance marquée de l'atmosphère morale si nettement évidente que personne ne s'y est trompée, chez le second prédominance du décor, prédominance peut-être exagérée au gré de certains, mais voulue pour mettre en relief les âmes et grandir le mérite. Chez l'un comme chez l'autre, même ardente et pieuse sympathie pour ceux qui subissant les forces d'un destin hostile s'emploient à leur résister.

Si nous mêlions certains passages de Colette Baudoche au texte de Maria Chapdelaine, ou mieux, si nous préfacions Maria Chapdelaine avec des paragraphes empruntés à Colette Baudoche, n'étaient quelques précisions géographiques ou ethniques et la facture des styles, beaucoup s'y tromperaient. Il suffirait de remplacer la Lorraine par le pays de Québec, la ville de Metz

par la cité de Québec, les Allemands par les Américains et tout serait encore également vrai. Quel que soit l'enchantement de son style, la phrase de Maurice Barrès, souvent heurtée et incisive, contrasterait avec la souplesse des périodes de Louis Hémon. Il y a chez le premier plus de raideur et de dogmatisme, chez le second plus de grâce et d'abandon; cependant tous deux, également nuancés, donnent à leur récit la note pathétique.

Quel Français qui l'a connu n'est tenté d'appliquer au vieux Québec ce que Maurice Barrès disait de Metz: "Il n'y a pas de ville qui se fasse aimer mieux que Metz".⁹ "Mais il faut comprendre que Metz ne vise pas à plaire aux sens; elle séduit d'une manière plus profonde: c'est une ville pour l'âme, pour la vieille âme française, militaire et rurale".¹⁰ "Qui n'a pas connu, médité cette ville, ignore peut-être la valeur d'une civilisation formée dans les mœurs de l'agriculture et de la guerre".¹¹ Puis comme Louis Hémon à Québec, Maurice Barrès parcourant le vieux Metz écrit ces lignes:

« Dans le réseau de ces rues étroites, où les vieux noms sur les boutiques me donnent du plaisir, je crois sentir la simplicité des anciennes mœurs polies et ces vertus d'humilité, de dignité,

qui, chez nos pères, s'accordaient. J'y goûte la froideur salubre des disciplines de jadis, mêlées d'humour et si différentes de la contrainte prussienne. Un attendrissement nous gagne dans ces vieilles parties de Metz, où dominent aujourd'hui les femmes et les enfants. Elles avivent notre don de spiritualité. Elles nous ramènent vers la France, et la France, là-bas, c'est le synonyme le plus fréquent de l'idéal. Ceux qui lui demeurent fidèles mettent un sentiment au-dessus de leur intérêts positifs. Si quelques-uns la renient, c'est qu'ils sont asservis par des raisons utilitaires et qu'ils sacrifient la part de la vie morale."¹⁸

Analysant les actions des puissances matérielles, concrétées par des bâtisses gigantesques ou des maçonneries ridicules qui écrasent sous leur masse une vieille ville de la province française, Maurice Barrès écrit cette page qui pourrait aussi bien traduire, sur ce continent, les exubérances anglo-saxonnes, dans une cité dont le berceau fut français.

« Je ne dis pas que ces maisons petites, très usagées, avec leurs volets commodes et parfois des balcons en fer forgé, soient belles, mais elles ne font pas rire d'elles. De simples gens ont construit

ces demeures à leur image, et voulant vivre paisiblement une vie messine, ils n'ont pas eu souci de chercher des modèles dans tous les siècles et par tous les climats. Voyez, au pied de l'Esplanade, comme les honnêtes bâtiments de l'ancienne poudrerie, recouverts de grands arbres et baignés par la Moselle, sont harmonieux, aimables. Tant de mesure et de repos semble pauvre aux esthéticiens allemands. Ce pays était épuré, decanté, je voudrais dire spiritualisé; ils le troublent, le surchargent, l'encombrent, ils y versent une lie. Le faite des maisons demeure encore français, mais peu à peu le rez-de-chaussée, les magasins se germanisent. A tout instant, on voit racler une façade, la jeter bas, puis appliquer sur la pauvre bâtisse éventrée une armature de fer, avec de grandes glaces où, le soir, des lampes électriques inonderont d'aveuglantes clartés des montagnes de cigares. L'ennui teuton commence à posséder Metz. Et pis que l'ennui, cette odeur avilissante de buffet, de bière aigrie, de laine mouillée et de pipe refroidie. »¹⁶ ¹⁷

Une vieille civilisation où la vie intérieure tenait la plus grande place s'effrite et se désagrège sous les coups d'une agitation où la vie extérieure domine tout. Devant l'œuvre des barbares, vainement, les amoureux du passé se lamentent. Sous les vio-

lences des volontés brutales, leur sensibilité souffre et fléchit. Ce qu'ils voudraient sauver, c'est le patrimoine moral longtemps conservé par la méditation et protégé par l'isolement. Ce à quoi ils sont le plus sensibles, c'est aux vertus de leur race; et sur un terrain de combat où depuis longtemps elle subit les pires assauts, Maurice Barrès et Louis Hémon éprouvent un désir nouveau: avant de clore les yeux de leur idole ils veulent en dire les mérites. L'emprise des forces et des richesses matérielles leur paraît méprisable, et ce à quoi ils s'attachent dans le grand naufrage, c'est à l'analyse des âmes dont la nef portait un idéal. S'ils s'attristent, c'est qu'ils ont un cœur pitoyable façonné par des siècles de christianisme. Ils savent la force de l'exemple et ce qu'ils veulent le plus, c'est proposer à l'admiration de tous une vertu qui ne sait pas déchoir.

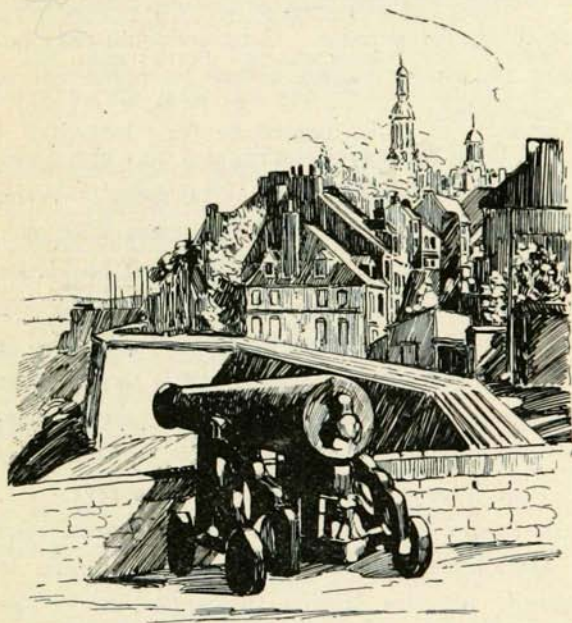
Autrefois, de vastes et solides demeures de pierre défiaient les rigueurs des saisons et les outrages du temps. A la même place, chaque génération, animée du souci d'ajouter quelque chose au patrimoine ancestral, succédait à la génération précédente. Les familles conservaient les traditions, et les individus apportaient un soin scrupuleux à sculpter dans la pierre, par ce fait enrichie, un motif

nouveau de durer et d'admirer. En ces temps pas encore lointains, la rue n'était guère qu'une frontière née au hasard des rencontres, un passage, souvent un dépotoir où nul ne s'attardait.

Aujourd'hui, la rue a pris l'espace des demeures. La rue où tout passe, où tout s'étale, où tout s'agite reçoit le flot humain à la dérive. Chassé des maisons de béton ou de carton, si sonores que l'intimité y est irréalisable, si mesquines que la vie familiale y est impossible, malgré le papier peint, le gaz et l'électricité, malgré le fil du téléphone qui le ficelle à ses semblables, l'homme, comme le papillon, va vers la lumière éblouissante et insolente de la rue, vers la lumière qui éclaire toutes les grossièretés de la mangeaille, toutes les sottises de la mode, toutes les tentations des bars, des music-halls, des cinémas, en un mot, vers la lumière aveuglante et trompeuse qui exhibe toutes les débauches et toutes les impudences.

Journaux, magazines, cinémas et radios impriment de plus en plus profondément dans la cire molle des cerveaux les idées les plus plates, les plus banales et les plus vulgaires. La suggestion fait son œuvre et la contagion mentale progresse avec une vitesse qu'on désespère de ralentir. Encore quelques décades et tout sera partout pareil. D'un

mouvement uniformément accéléré, le monde va vers le nivellement des hommes et l'asservissement



VIEUX QUÉBEC

des âmes, vers l'état de l'étable confortable et aseptique, ou vers celui de la ruche communiste. Là, l'intelligence sera ruinée, la vie spirituelle bannie et les instincts seront maîtres. Que ces instincts soient mécanisés ou disciplinés par les ser-

vitudes imposées, ou libres de s'épanouir dans le cadre d'une vie sociale où l'égoïsme individuel sera la règle, l'état nouveau contrastera étrangement avec ce qui fut le passé. C'est pourquoi ceux qui voient mourir les vieilles choses les regrettent et se lamentent.

N'en fut-il pas toujours ainsi et à quoi bon gémir puisque le fatal s'accomplira... fatalement ? Vivre, au sens que certains vandales donnent à ce mot, s'oppose à rêver. Les civilisations où la vie de l'âme devient prépondérante tendent par la religion, la philosophie, l'art, en un mot par tout ce qui ennoblit l'homme, à réaliser sur la terre un état paradisiaque de contemplation et d'extase. Désormais ces civilisations si hautement spiritualisées ne vivent plus que pour alimenter leur rêve. Et, glissant peu à peu dans la douceur des brumes, voici la somnolence, puis l'engourdissement, puis le sommeil, puis les lourdes léthargies mères des ankyloses.

Boum ! boum ! Voici le canon et les camelotes qu'il exporte et qu'il escorte ! Voici les marchands flanqués de soldats ! Voici le Progrès ! Bon gré, mal gré, il faut s'intéresser au vain et à l'inutile, acheter des objets dont on s'est passé pendant des siècles, compliquer sa vie avec ses sentiments,

perdre la claire notion de soi-même et se mêler aux autres. Adieu, passé plein de charmes. Adieu, les douces rêveries enveloppées d'harmonies! Place à l'agitation, à la trépidation et à la folie!

Les plus hautes spéculations de la Science ne servent plus qu'à des spéculations financières, et le laboratoire où se poursuivaient les recherches désintéressées devient une usine à fabriquer en série. Voici le règne des maisons sans fondations et sans fondements, des chimies nauséabondes et des cuisines synthétiques, des peintures sans sens et des sculptures sans nom, des cinémas stupides et des radios décousus, de la crème à la glace et de la gomme à mâcher, le tout dominé par le tumulte des trains, des autos, des sirènes et du jazz...

Réveillez-vous civilisations millénaires de l'Égypte et de l'Inde avant que les rails n'aient pénétré plus avant dans vos chairs. Cessez de rêver, vieux pays d'Italie et de France, avant que les barbares n'aient assassiné sur les parvis des temples les derniers de vos prêtres. Demain, il sera trop tard. Tentez, si faire encore se peut, de réaliser l'heureux mais subtil équilibre entre le rêve et l'action, car demain les agités et les jouisseurs seront maîtres. Le veau d'or trônera sur les tabernacles vides. Les drapeaux ne porteront plus des devises d'honneur,

mais des formules de publicité. Les maximes des sages auront disparu des vieilles pierres grattées et badigeonnées; quant aux vieux monuments, ils serviront d'appui aux panneaux branlants de la réclame et contribueront, eux aussi, au triomphe de la dernière devise de la vie: business uber alles!

Nul ne songera au charme de l'amitié, à l'arome des roses, à la beauté des vers, à la douceur de vivre, à la noblesse d'un présent prolongeant un vieux passé.

Comme Maurice Barrès sur les fonds de la Lorraine battus par la vague allemande, Louis Hémon observe les actions et les réactions du creuset américain. Là fondent toutes les races, se confondent toutes les langues, se mêlent toutes les religions, se dissolvent toutes les résistances morales, se réduisent tous les idéals, se libèrent tous les appétits. Le Français de France, que le flot amena jusqu'au bord de la cuve, se demande ce que deviennent, dans cette fonte totale, les parcelles du métal de sa race. Sont-elles réfractaires, où vont-elles en se fondant au bizarre alliage se laisser couler dans le moule Yankee? Devant le même problème de la disparition de la personnalité des individus et de la pureté des races, Maurice Barrès

et Louis Hémon prennent une même attitude. Parce que des forces colossales entrent en action, il ne s'agit point pour eux de broser une vaste fresque, mais simplement d'analyser une âme. Cette analyse ne sera ni un livre d'histoire, ni un traité de philosophie, ni un cours d'économie politique, ce sera plus un récit qu'un roman, en tous cas ce ne sera point prétexte à étaler l'érudition. Après un grand naufrage l'un et l'autre s'emploient à relever le point, et relever le point c'est choisir quelques parties extrêmement limitées de l'espace pour tracer mathématiquement quelques coordonnées.

Devant la même tâche, ce sont les mêmes procédés : ils s'occupent des âmes et non des enveloppes. Hémon comme Barrès se tait sur la beauté physique de son héroïne. A peine quelques coups de crayon qui la marquent et permettent d'affirmer qu'elle n'est pas seulement un pur esprit. Ni intrigue, ni aventure. Ni l'un ni l'autre n'en sont fervents. Au milieu de tout un peuple occupé à résister de mille manières, ils choisissent un exemple, un seul.

Dès le début de son récit, Maurice Barrès a soin de bien marquer sa position.

« Bernardin de Saint-Pierre admire que le célèbre Poussin, quand il peignit le "Déluge", se soit borné à faire voir une famille qui lutte contre la catastrophe. Pas n'est besoin de grandes machines. A ceux qui liront le drame sans gloire dont une heureuse fortune m'a fait le confident, je crois que je rendrai sensible la position pathétique de la France, battue par la vague allemande sur les fonds de Lorraine. Mais il faut qu'on me laisse traiter chaque scène amplement, sereinement, sans hâte, d'autant qu'on ne gagnerait rien à passer au tableau suivant : je ne prépare aucune surprise et ne fais pas appel aux amateurs d'aventures. »²¹

A tous deux, l'homme apparaît bien peu propre à synthétiser la race. Prompt aux enthousiasmes et aux découragements, idéaliste ou rêveur, voyant trop haut ou trop loin, rarement dans la réalité des événements, ne reste-t-il pas toujours asservi aux influences féminines ? Quelles que soient les tyrannies apparentes des administrations sociales, l'homme, fils de la femme, reste le serviteur plus ou moins conscient de la femme. Au berceau de ses bras il s'éveille à la vie. Un pédant farci de grammaire peut bien lui apprendre le code de la syntaxe ; mais qui, en le dorlotant, lui apprend du seul mouvement des lèvres et du son de la voix, le mécanisme verbal ?

Qui, tout simplement, jouant et babillant lui enseigna l'enchaînement logique des mots et le rythme harmonieux des phrases ? Et ainsi de suite tout au long de l'existence. Presque toujours sans qu'on s'en doute, elle impose ses penchants, ses goûts, ses habitudes, sa volonté. Adversaire des politiques à longue échéance, être des réalisations immédiates, cachant sous des dehors versatiles une constance de vouloir rarement désarmée par le temps, la femme toujours intuitive va, le plus souvent sans hésitation, vers cette réalité des choses que l'intelligence de l'homme n'arrive pas toujours à découvrir.

Pour une race, elle est à la fois source de vie, gardienne et protectrice du foyer, conservatrice des traditions. Pour Barrès comme pour Hémon, mieux que la mère, à la fois présent et passé, la jeune fille, présent et futur, paraît en être le symbole, c'est pourquoi tous deux analysent leur héroïne à la minute dramatique où leur décision fixera l'avenir.

Maurice Barrès donne plus de vertu active à Colette Baudoche que Louis Hémon n'en donne à Maria Chapdelaine. Colette et la Lorraine opèrent sur le lourdeau venu de Koenisberg avec toutes les puissances de leurs charmes. Aucune passion ne guide cette jeune fille qui subit, avec grâce, les assauts de ce galant qui se dit professeur et

veut être délicat. Une fois éteinte la grande flamme de l'amour qui l'eût attirée vers son destin, Maria Chapdelaine est plus passive. Sans mot dire, elle écoute les propositions de ses prétendants également amoureux, et elle attend. Elle est un silence immobile. Mais l'heure des décisions arrive. Il faut opter entre la sécurité dans la vie, offerte par de très estimables garçons, et le devoir commandé par la race et les morts.

Les morts! Quand autour du cadavre à peine refroidi de la mère Chapdelaine tous font l'éloge de la morte, Maria, avait l'intuition confuse "que ce récit d'une vie dure, bravement vécue, avait pour elle un sens profond et opportun, et qu'il contenait une leçon, si seulement elle pouvait comprendre".²⁴² Qui va l'aider à comprendre? Dans un vieux pays comme Metz elle eût, comme Colette Baudoche, reçu la leçon non seulement des hommes qui ne cèdent pas, mais encore des choses qui se souviennent. Là, dans ces provinces façonnées par plusieurs siècles de civilisation, le paysage est un livre d'histoire où les plus humbles peuvent lire. Un long passé de luttes a forgé le pays. Les champs comme les esprits se ressentent du patient labeur des siècles. Les clôtures qui enferment les propriétés comme les demeures où s'écoulent les

vies familiales, les édifices qui témoignent d'un labeur collectif, comme les monuments qui symbolisent les activités sociales, tout cela compose un ensemble où palpite l'âme des générations disparues. Dans un pays où le climat est moins rude, où les exigences de la vie matérielle sont plus facilement satisfaites, la résistance morale peut être plus grande, parce que les loisirs y créent des sensibilités plus vives et des intelligences plus souples. L'histoire s'imprime sur les arbres comme dans le sol, sur la pierre comme dans les livres. Cependant, Colette participe d'une culture qui ne doit rien aux livres, elle se soucie peu de savoir si les gens de Metz d'il y a mille ans gravitèrent dans l'orbite germanique, elle écoute son cœur et non pas la chronologie des annales. Le professeur qui la convoite s'étonne de voir "jaillir une source" lui qui "n'avait rencontré que des citernes."⁶⁷ Son "digne rôle" de vaincue "c'est d'épanouir quand même," "ses" puissances et de les faire, au mieux, admirables dussent-elles n'avoir aucun digne admirateur."¹¹¹

Au jour où l'on fait "mémoire aux soldats français tombés dans les batailles sous Metz",¹⁷⁷ Colette à genoux entre son Allemand et sa grand'mère, subit en pleurant toutes les puissances de cette solennité. Elle ne leur oppose aucun raisonne-

ment. Elle repose, elle baigne dans les grandes idées qui mettent en émoi tout le fond religieux de notre race. Elle écoute la voix des morts qui commandent sa conduite "les morts se lèvent de leurs sillons, ils accourent des tragiques plateaux de Borny, de Gravelotte, Saint-Privat, Serrigny, Peltre et Ladonchamp. On les accueille avec vénération. Ils ont défendu la cité et la protègent encore, leur mémoire empêche qu'on méprise Metz". 177

« La présence de ces ombres tutélaires dispose chacun à se remémorer l'histoire de son foyer. Celui-ci songe à ses parents dont la vieillesse fut désolée; cet autre à ses fils partis; cet autre encore à sa fortune diminuée. Et le chef de la famille, s'adressant à son père disparu, murmure, "Vois, nous sommes tous là, et le plus jeune, que tu n'as pas connu, pense comme tu pensais." 178

« Ainsi chacun rêve à sa guise... Mais s'ils sont venus, ces Messins, dans la maison de l'Éternel, c'est d'instinct pour s'accoter à quelque chose qui ne meurt pas. Il leur faut une pensée qui les rassemble et les rassure. Le prêtre donne lecture de l'Épître. Admirable morceau de circonstance, car il raconte l'histoire des Macchabées, qui mou-

rurent en combattant pour leur pays et que Dieu accueillit, parce qu'ils avaient accepté le sommeil de la mort avec héroïsme. C'est le texte le plus ancien et le plus précis où s'affirme la doctrine de l'Église sur les morts. Une grande idée la commande, c'est qu'ils ressusciteront un jour... Honorons leurs reliques, puisqu'elles revivront; conduisons-nous de manière à leur plaire, puisqu'ils nous surveillent, et sachons qu'il dépend de nous d'abréger leurs peines. »

« Ces vieilles croyances communiquent à tout l'office des morts son caractère de tristesse douce et de mélancolie mêlée d'espérance. Une musique s'insinue dans les cœurs. Des appels incessants s'élèvent pour que des êtres chers obtiennent leur sommeil. Les traits rapides et pénétrants que le moyen âge appelait les larmes des saints, et ces vieilles cantilènes, qui faisaient pleurer Jean-Jacques à Saint-Sulpice, n'ont rien perdu de leur puissance pour détendre les âmes. Les regards ne peuvent se détacher des lumières du cercueil. Quoi! Cette douloureuse armée est devenue une centaine de vives flammes sur les fleurs d'un catafalque! "Vita mutatur non tollitur", chantera bientôt l'office. "Les morts ne sont plus comme

nous, mais ils sont encore parmi nous". Quel repos, quelle plénitude apaisée! »

« Soudain, voici qu'au milieu de ces pensées consolantes éclate le Dies iræ. Mélodie de crainte et de terreur, poème farouche, il surgit dans cet ensemble liturgique, si doux et si nuancé; il prophétise les jours de la colère à venir, mais en même temps il renouvelle les sombres semaines du siècle. Son éclat aide cette messe à exprimer complètement ces âmes messines, dont les années ont pu calmer la surface, mais au fond desquelles subsiste la première horreur de la capitulation. »

« Jour de colère, jour de larmes... »

« Qui pourrait retenir ces fidèles de trouver un sens multiple et leur propre image sous la buée de ces proses? Depuis des siècles, chacun interprète les beaux accents latins. "Juge vengeur et juste, accordez-moi remise... Délivrez-nous du lac profond où nous avons glissé; délivrez-nous de la gueule du lion; que le Tartare ne nous absorbe pas; que nous ne tombions pas dans la nuit..." Cette nuit, pour les gens de Metz, signifie une dure vie sous le joug allemand, loin des douceurs et des lumières de la France, et pour eux l'idée de résurrection se double d'un rêve de revanche. Ils enri-

chissent de tout leur patriotisme une liturgie déjà si pleine. »

« Une religion se recompose dans cette foule en deuil, une foi municipale et catholique. Ces Messins croient assister à la messe de leur civilisation. Ils forment une communauté, liée par ses souvenirs et par ses plaintes, et chacun d'eux sent qu'il s'augmente de l'agrandissement de tous. »¹⁷⁸ à ¹⁸¹

Les morts! Avec quelle funèbre majesté ils se lèvent pendant le saint sacrifice offert en leur honneur! Tous ceux qui tombèrent sur les champs de bataille dont les monuments, les chapelles et les ossuaires auréolent la ville, accourent pour peupler le vide du catafalque nimbé de la lueur des cierges. L'idée d'une mort héroïque subie dans la défaite vient cristalliser un moment autour du dôme noir déposé dans la nef. La froide noblesse de ces voûtes d'où les chants retombent alourdis par l'écho, les prières récitées en commun dont le murmure monte et s'abaisse comme des soupirs avec un rythme de houle, tout le sombre appareil de la mort, toute la noire symphonie des draperies harmonisées avec les mineurs du plain-chant, tout cela forme un ensemble bien propre à impressionner une jeune fille venue là pour communier avec

sa race et demander aux morts le chemin du devoir.

Les Morts! Maria Chapdelaine ignore le prestige grave de cette mise en scène si apte à spiritualiser les vivants. Elle n'a devant elle aucun de ces symboles vêtus de noir et couronnés de feu qui marquent sur les dalles d'une église le point géométrique où convergent les pensées. Sur le lit où sa mère expira, il y a un cadavre dans toute la réalité du mot et tout son cortège d'idées pitoyables. Seules deux chandelles brûlent, symbolisant par la permanence de leurs feux la constance d'une prière et aussi la perennité de la vie. C'est devant cette dépouille autour de laquelle deux vacillantes lumières animent des ombres, devant ces restes qu'il faudra enterrer demain au coin du bois, au milieu d'hommes attristés et désespérés, que Maria écouterait les voix de son destin.

Dans les deux cas, devant le cénotaphe vide comme auprès du cadavre froidi de la morte, accourent tous ceux qui, obscurément ou glorieusement héroïques, assurèrent la continuité d'une race. Les Morts! Les Morts! Les vivants viennent d'eux, les vivants sont pétris de leur chair, vivant dans leurs œuvres ils continuent leur œuvre, n'est-il pas juste qu'ils ne les trahissent point? Sœur déshéritée de Colette mais peut-être plus héroïque, Maria, dans

l'isolement le plus absolu, voudrait une aide pour résoudre un problème difficile. A cette abandonnée qui peut donner conseil ?

Moins favorisée que Colette, elle n'a ni l'émotion, ni l'enthousiasme que donne dans une vieille cathédrale au milieu d'une foule recueillie, une cérémonie en l'honneur des morts. "Quand les cloches commencent à sonner et que les prêtres viennent se ranger autour du catafalque flamboyant" ¹⁸³ Colette a essuyé une larme et son visage resplendit de force. "Colette reconnaît l'impossibilité de transiger avec ces morts qui sont là présents". ¹⁸³ Entre elle et M. Asmus ce n'est pas une question personnelle, mais une question française. Elle se sent chargée d'une grande dignité, soulevée vers quelque chose de plus vaste, de plus haut et de plus constant que sa modeste personne". ¹⁸⁴

Maria, elle, est seule, moralement seule. Sous un climat rude où elle semble souffrir elle-même, la nature incomplètement domptée semble défier la persévérante ardeur des hommes vaillants. L'âme des hommes qui entoure, Maria est droite et simple, mais aucun sentiment très noble ne peut les guider. Passivement et obscurément, ils obéissent à leur destin et subissent sans geindre le poids des fatalités. Le prêtre qui console et qui conseille

est loin et on l'a représenté exceptionnellement dur. Quelle que soit l'âpre beauté de sa tâche, il ne discute pas. Il juge et ne conseille pas. Ah! qu'il y a loin entre ce type décrit par Louis Hémon et le directeur de conscience, sans cesse appliqué à adapter la vie mobile et changeante aux principes immuables et éternels de la morale: il ignore le chemin de velours. Le médecin lui aussi est loin, et puis il ne se doute pas, celui-là, quel guide il peut être, quelle influence morale il peut avoir. Il ne songe qu'à son métier, il oublie son sacerdoce.

Dans un grand centre, dans les milieux intellectuels de Montréal et de Québec, Maria eût souvent entendu des conversations, écouté des discours. lu des livres et des journaux où les élites expriment les droits, les devoirs et les espoirs de leur race. Peut-être eût-elle joué un rôle actif dans ces associations dont la mission nettement définie consiste à sauver la race en sauvant le souvenir. Là-haut sur un lambeau du sol, reclus dans la forêt, qui va parler? Qui va conseiller Maria, au moment où elle se demande: "Pourquoi rester là et tant peiner et tant souffrir? Pourquoi?" Au milieu des grands bois du Nord et des campagnes désolées, les élites qui, depuis bientôt deux siècles conseillent et guident une race, ne peuvent se faire entendre. Mais

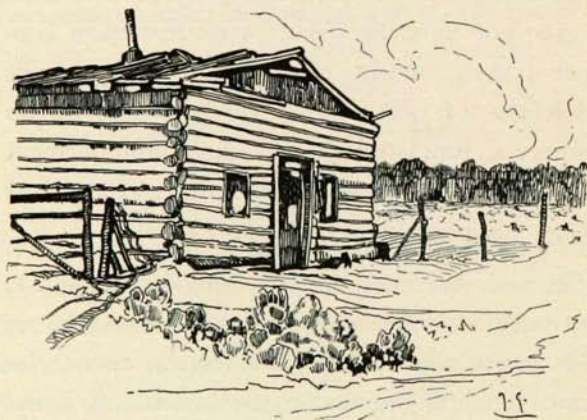
tous ceux qui ont peiné, tous ceux qui ont souffert et tous ceux qui sont morts pour la survivance de leur sang vont parler dans ces voix qui déchirent un silence nocturne.

Voix douces et miraculeuses, elles disent les charmes méconnus d'un pays grandiose et sévère, la douceur d'une langue bien plaisante à entendre, la majesté d'un culte pieusement conservé et aussi la grandeur farouche d'une patrie lentement conquise puis lentement humanisée, où les champs ensoleillés ont pris la place du bois noir, où les hommes se sont ancrés au sol, aussi profondément que des arbres plongeant les tentacules de leurs racines jusque dans le cœur des morts!

Ces voix qui dans la nuit, tandis que le ciel s'attriste sous l'averse, semblent sortir des lèvres de la morte pour dévoiler des secrets, comme les chants funèbres psalmodiés par la foule au cours de la cérémonie des morts, n'auront "pas été une excitation sans effet". Du fond de la conscience elles ont amené la décision qui, dans la réalité, de la vie, conditionne un événement. "Je ne peux pas vous épouser", dira Colette à Asmus l'Allemand. "Je vous marierai au printemps, comme

vous me l'avez demandé", dira Maria à Gagnon le Canadien fixé au sol comme le grain dans le sillon.

Et le drame dénoué, la décision prise, leur destin s'accomplira.





LA PÉRIBONKA À HONFLEUR

L'INFLUENCE DE MARIA CHAPDELAINE

Classée dans la littérature d'art par la valeur de sa composition et la qualité de son style, cette œuvre probe et vertueuse a mieux servi le Canada que n'auraient pu le faire les livres d'histoire et les documents statistiques.

Quelques-uns ont pu se tromper sur l'intention de l'auteur. Le public apte à comprendre la beauté grave et délicate de "Maria Chapdelaine" n'a pas été dupe. Si le côté réaliste de la peinture l'a frappé d'abord, il n'a pas tardé, en l'examinant

mieux, à en discerner l'esprit. Au fur et à mesure qu'il appréciait l'exactitude du dessin, il a vu se libérer les âmes prisonnières; les barreaux du réel n'étaient pas assez gros pour l'empêcher de voir l'intérieur du cachot et à travers le feuillage emmêlé il a vu filtrer de lumineux symboles. Ainsi fut révélé à la France le miracle de sa survivance lointaine.

Quand on écrira l'histoire des relations entre la France et le Canada, on expliquera mal toutes les manifestations sympathiques des cinq dernières années, si on ne tient pas compte de "Maria Chapdelaine". Quelles que soient les influences politiques et économiques, elles restent d'un moindre poids que le simple récit de ce conte d'amour.

Avant la guerre, exception faite pour ceux qui avaient passé l'Atlantique, pour quelques éminences du clergé, et pour tous ceux à qui l'histoire servait de gagne-pain, les Français savaient bien peu de choses sur la Nouvelle-France. Du fond de leur mémoire émergeaient, vagues et confuses, les silhouettes des grands découvreurs, Cartier, Champlain et plus près, plus claire et plus touchante la figure, expirante du marquis de Montcalm. Ce qu'étaient devenus les Français abandonnés là-bas ? On ne le

savait pas. On n'y pensait pas. De temps en temps, on voyait bien sur la couverture d'un livre pieux, la firme d'une librairie de Montréal ou de Québec, mais on pensait, bien faussement d'ailleurs, au bénéfice d'une impression à l'étranger. Pour beaucoup, les romans de Fenimore Cooper remontaient à un autre âge et mouraient lentement dans de vieux souvenirs. Les Indiens n'étaient plus que des personnages de cirque et de cinéma. Bas-de-Cuir, s'il était encore de ce monde, travaillait les jambes protégées par des "leggings" à la construction d'un lointain chemin de fer, et on imaginait Oeil-de-Perdrix, employé d'un marchand de grain, penchant sur le grand livre ses yeux hypermétropes encadrés de lunettes. La majorité considérait le Canada comme une annexe des États-Unis, une annexe riche sur laquelle l'Angleterre avait une hypothèque.

La guerre fut un premier enseignement. A tous, elle montra la puissance du Canada, l'héroïsme de son armée, à quelques privilégiés l'existence de soldats canadiens s'exprimant en français; cependant, pour le plus grand nombre, les héros de Vimy restaient des soldats de l'empire britannique, au même titre que ceux venus de l'Australie.

Le livre de "Maria Chapdelaine" dont la couverture portait avec un nom très français, une indication précise de la région où se développait le thème, fut une révélation. Si dès les premières pages du récit, les aveugles n'ont pas reconnu le paysan de France, si les sourds n'ont pas entendu l'accent cher aux campagnes françaises, tous ont compris le sens de la "clameur auguste des orgues"²⁵⁷ chantant les charmes du pays de Québec. Les voix n'ont pas seulement parlé à cette pauvre fille placée à un des avant-postes de sa race, mais au cœur du vieux pays de France. "Nous sommes venus il y a trois cents ans et nous sommes restés" disent les morts par la voix des femmes et par la voix des prêtres. Et dans chaque foyer de la province française ainsi préparée à recevoir la leçon, se réveillent les souvenirs.

Chacun sait désormais qu'il y a là-bas sur la terre d'Amérique des hommes de sa race, dont il parle la langue, et à côté des aventuriers avides de dollars, des hommes de la terre avides d'idéal. Dans chaque famille meurtrie ou ébranlée par la guerre, on songe à la stabilité d'un pays lointain où se conservent les trésors d'un passé héroïque, une langue faite de douceur et de clarté et des traditions

épurées par des siècles chrétiens. Tous comprennent maintenant, que plus ou moins tragiquement, chaque Canadien français a dû se trouver au moins une fois dans sa vie, dans la position pathétique de Maria Chapdelaine, et pour eux le prodige de la survivance française s'explique par la totalisation des sacrifices de chaque individu. Le bourgeois comme le paysan de France, l'homme comme la femme dont le sommeil fut hanté du cauchemar de l'aigle germain, savent ce que c'est que de défendre et la terre et la race; ils ne pensent pas à l'état précaire où Hémon a placé ses héros, ils s'émeuvent au contraire en découvrant leur mérite. Ils savent, ceux-là qui ont combattu, le dénument de l'avant-poste, et gardent leur mépris pour le riche embusqué qui a peur de la gloire.

Ainsi, lentement, par-dessus les liens de la politique et les servitudes de l'administration, se crée autour de cette jeune fille, fée des bois au printemps, fée des neiges en hiver, une atmosphère favorable à la vie des sentiments. De chaque côté de l'Atlantique, quelle que soit sa hauteur dans le ciel, deux rameaux de même race tendent leurs frondes vers une même étoile. Tous deux se reconnaissent des ancêtres communs et chacun d'eux s'enorgueil-

lit du mérite de l'autre. Ainsi le souvenir renoue la chaîne brisée du temps, ainsi se rétablissent dans l'espace les liens d'un idéal commun. Quelle que soit sa position spirituelle, la fille adolescente rend hommage à la mère et la mère blessée par de sanglantes luttes se réjouit du geste esquissé par l'enfant.

Les hommes de lettres du Canada, frappés par la valeur symbolique de l'œuvre ont, non loin de l'église de Péribonka, dressé à Louis Hémon une stèle aussi simple que touchante. Est-il impossible, pour répondre à ce geste, d'élever quelque part parmi les récifs granitiques ou les falaises crayeuses des côtes de la Manche, d'où partirent tant de colons et tant d'apôtres, un monument symbolique ? Ce monument devrait être moins un hommage rendu au génie d'un écrivain trop tôt disparu, qu'un témoignage de reconnaissance envers le Canada français. Qui, maintenant, peut mieux incarner la fidélité à la France que "Maria Chapdelaine" ? Qui pourrait mieux que cette enfant silencieuse, sacrifiant sa part de bonheur terrestre à un idéal plus haut, synthétiser sans colère et sans haine la longue épopée des fleurs de lys et l'héroïque résistance d'un peuple retranché dans les sillons ? Ceux qui depuis dix siècles luttent les armes à la main pour conser-

ver une patrie, ceux qui aux heures tragiques de la guerre attendirent sous Verdun que le monde se décidât à les aider à défendre un héritage commun d'art et de pensée, se doivent d'honorer les cinq générations qui sur les bords du St-Laurent mirent plus d'obstination à défendre une langue entendue au berceau qu'ils n'en auraient dépensé à conquérir la moderne Toison d'Or.

Car les voix qui parlèrent à Maria Chapdelaine ne sont-elles pas celles qui parlèrent aux premiers jours de la cession ?

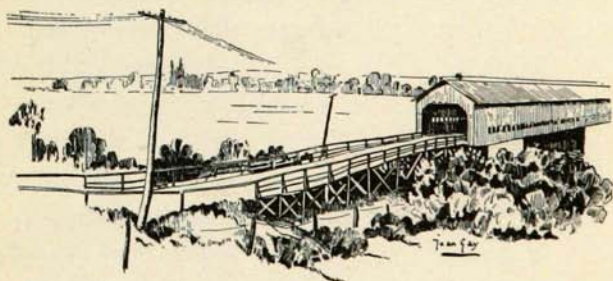
A cette heure critique où un courant d'émigration draine vers les États-Unis un peu de la sève qui fait la force vive du pays de Québec, au moment où le départ de quelques-uns risque d'affaiblir la force du groupe, voici que les voix qui fixèrent Maria Chapdelaine dans une clairière, aux avant-postes de la civilisation, se font entendre de nouveau. Ce ne sont plus les voix immatérielles qui, sur les ailes du vent troublèrent le silence nocturne des grandes solitudes pour dicter le devoir à une pauvre fille; ce sont les voix des élites dirigeantes, celles qui, depuis cent-soixante ans, se firent entendre aux heures où la race courait un danger.

Que ce soit du haut de la chaire ou à la tribune

du Parlement de Québec, que ce soit dans les journaux ou dans les livres, ces voix sont unanimes à proclamer la liberté des peuples, à fixer leur conduite. Gardiennes des traditions, les élites, en héritant d'un lourd tribut d'honneur, acceptèrent un devoir d'immenses sacrifices. Après avoir agi, le devoir aujourd'hui leur ordonne de parler.

Ce qu'elles disent ces voix ? Comme à Maria Chapdelaine, elles disent le charme d'un pays jeune et riche et la douceur d'une langue harmonieuse et claire. Elles disent les vertus de ceux qui restent attachés au sol et la coupable faiblesse de ceux qui s'en vont. Elles disent qu'il ne s'agit pas d'aller au loin pour gagner plus d'argent, mais qu'il s'agit de rester sur place pour acquérir plus d'honneur, car l'honneur ne se mesure pas au volume du portefeuille, mais à la hauteur de l'âme et à la grandeur des sacrifices librement consentis. Quel poste pourrait donner plus d'honneur que celui où se fixèrent les aïeux, où ils acquièrent leurs titres à notre reconnaissance ? Comme l'oscillation de la fronde prélude à la montée de la pierre dans l'air, les oscillations des berceaux innombrables préludent à l'essor d'une race; vers un ciel d'idéal rien ne peut l'arrêter. Mais l'immobilité des tombes

éternelles ne dicte-t-elle pas la volonté des morts ? Pourquoi désertier un poste auquel ils ont donné le meilleur de leur vie ? A ce poste il faut durer, à ce poste il faut persister, à ce poste il faudra peut-être encore souffrir "afin que dans plusieurs siècles encore le monde se tourne vers nous et dise : Ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir".



BRILLONVILLE
SAINT-SULPICE

TABLE DES ILLUSTRATIONS

I LE BOUCLIER CANADIEN-FRANÇAIS

	PAGE
Cap Éternité et Cap Trinité. Dessin de Jean Gay.....	4
Armes de la Province de Québec.....	13
Le Bouclier français de 1759, enlevé probablement de la porte du Palais à Québec et offert comme trophée à la cité de Hastings.	17
Le château Saint-Louis. Dessin de Jean Gay, d'après une vieille estampe.....	21
Le père Marquette. Dessin de C. Maillard d'après la statue d'Alfred Laliberté.....	25
Cavelier de La Salle. Dessin de C. Maillard.	27
De La Verendrye. Dessin de C. Maillard, d'après la statue de Jean Bailleul.....	29
Château de Ramsay. Dessin de C. Maillard, d'après une photographie.....	32
Armes de Georges III. Dessin de C. Maillard, d'après un document de l'époque.....	33
Ancienne porte du Palais à Québec. Dessin de Jean Gay, d'après une vieille estampe.....	37
L.-H. Lafontaine. Dessin de C. Maillard, d'après la statue d'Henri Hébert.....	43
Armes de la Première Confédération.....	45

	PAGE
Le Lys français et la Rose anglaise, d'après un document historique publié en 1625.....	59

II EN LISANT MARIA CHAPDELAINE

La croix du Souvenir, en Acadie. Dessin de Jean Gay.....	65
La citadelle de Québec. Dessin de C. Maillard d'après une aquarelle du C. P. R.....	71
Un affluent du lac St-Jean. Dessin de Jean Gay.....	73
La porte St-Louis à Québec. Dessin de Jean Gay.....	77
La rue sous le fort à Québec. Dessin de Jean Gay.....	81
Le port de Roberval.....	85
L'arrivée à Peribonka.....	87
Monsieur et madame Bédard, protographiés devant le monument de Louis Hémon à Pérignon. Cliché paru dans "le Terroir" octobre 1919.....	89
La ferme des Bédard. Cliché de l'auteur.....	91
La ferme des Bédard vue en arrière. Cliché de l'auteur.....	95
La chambre de Louis Hémon (vue de la cuisine) Cliché de l'auteur.....	97

PAGE

Le village de Péribonka. Dessin d'Adrien Hébert.....	103
La chambre de Louis Hémon (vue de la chambre des Bédard) Cliché de l'auteur.....	105
Un four à pain. Dessin de Jean Gay.....	109
L'intérieur de l'église de Peribonka. Cliché de l'auteur.....	111
Le "chien" du roman. Dessin de J. Maillard, d'après une photographie.....	113
Le village de Saint-Prime. Cliché de l'auteur	115
Louis Hémon et Bédard sous la tente.....	117
Ce cliché a mis en circulation, au Canada, une photographie de Louis Hémon qui ne correspond peut-être pas à la réalité. Hémon serait le deuxième personnage à la gauche de la femme assise au bout de la table.	
Campement dans le bois. Cliché de l'auteur..	119
Le bureau où fut tapé le récit de Maria Chapdelaine.....	123
La station de Chapleau du C. P. R. (Ont.).....	125
Tombe de Louis Hémon, à Chapleau. Dessin de J. Maillard, d'après une photographie du R. P. Gascon.....	128
Une chute sur la Mistassini. Dessin de Jean Gay.....	129
Lac Saint-Jean. Dessin de Jean Gay.....	135
La rivière aux foins. Dessin de Jean Gay....	141
Saint-Gédéon. Dessin de Jean Gay.....	149

	PAGE
Au bord du St-Laurent. Dessin de J. Maillard, d'après une aquarelle du C. P. R.....	165
Le défricheur. Dessin de Jean Gay.....	169
La rivière Péribonka.....	189
Metz — Un pont sur la Moselle. Dessin d'Adrien Hébert.....	207
Vieux Québec. Dessin de Jean Gay.....	215
Une cabane à l'orée du bois. Dessin de Jean Gay.....	232
La Péribonka à Honfleur. Dessin de Jean Gay	233
Le pont de St-Félicien. Dessin de Jean Gay.	241

TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
Dédicace.....	I
Avant-propos.....	II

I — LE BOUCLIER CANADIEN-FRANÇAIS

Qui vive ? Nouvelle-France.....	13
Sous le signe du Lis.....	17
Sous le signe du Lion.....	33
Sous le signe de l'Érable.....	45
La flamme aux trois couleurs.....	59

II — EN LISANT MARIA CHAPDELAINE

Un champ de bataille.....	65
Les sources du récit.....	73
Le symbolisme dans Maria Chapdelaine.....	129
Les noms.....	135
Le paysage.....	141
L'action.....	149
Réponses à quelques critiques.....	169
Le Roman et la publicité.....	189
Maria Chapdelaine et Colette Baudoche.....	207
L'influence de Maria Chapdelaine.....	233

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 10 JUIN 1925

par

L'IMPRIMERIE POPULAIRE, Ltée

MONTREAL

BNQ



000 404 796